

SOUS L'EMPREINTE DE L'UNIFORME

Eros



Sous l'Empreinte de l'Uniforme

Par Eros

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](http://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Code du Désir	4
Chapitre 2 : Sirènes et Sang Chaud	15
Chapitre 3 : Le Poids de la Loi	25
Chapitre 4 : Permission de Minuit	36
Chapitre 5 : Infiltration Tactique	46
Chapitre 6 : Corps à Corps au Front	57
Chapitre 7 : L'Interrogatoire Musclé	67
Chapitre 8 : Franchir la Ligne Rouge	78
Chapitre 9 : L'Armure Se Brise	89
Chapitre 10 : Le Piège de l'Autorité	101
Chapitre 11 : L'Ultime Sommation	112
Chapitre 12 : Dérapage Contrôlé	123
Chapitre 13 : L'Insigne dans la Peau	135

Chapitre 1

Le Code du Désir

La loi est une amante exigeante, froide, dont les draps sont faits de papier carbone et de codes de procédure pénale. Toute la journée, je la sers. Je jongle avec ses failles, je caresse ses silences pour en extraire l'acquittement de monstres ou de victimes, la frontière est souvent si floue qu'elle en devient dérisoire. Mais quand le soleil décline et que les lumières du tribunal s'éteignent, ce n'est pas la justice que je cherche. C'est le poids du pouvoir. Non pas celui qu'on exerce derrière un pupitre en acajou, mais celui qui se loge dans la courbe d'une épaule galonnée, dans la rigidité d'un col d'uniforme et dans l'autorité brute de ceux qui ont juré de protéger et de servir.

Mon vice est une symétrie inversée. Dans le prétoire, je domine par le verbe. Dans l'ombre, je brise les gardiens de l'ordre.

Ce soir, le gala de bienfaisance de la Fondation pour les Orphelins de la Gendarmerie pue l'hypocrisie et le parfum coûteux. Sous les lustres en cristal de la préfecture, le champagne coule comme un fleuve de pisse dorée, tiède et fade. Je réajuste ma robe fourreau noire, une soie si fine qu'elle m'offre l'illusion d'être nue à chaque mouvement de hanche. Le tissu frotte contre le sommet de mes bas, un frisson électrique qui me rappelle pourquoi je suis ici. Je ne suis pas venue pour signer un chèque. Je suis venue pour chasser.

Je parcours la salle du regard, ignorant les sourires mielleux des magistrats et les poignées de main moites des politiciens locaux. Ce que je cherche est plus solide. Plus dangereux.

Et puis, je le vois.

Il se tient près d'un pilier corinthien, à l'écart du buffet. Un commandant de gendarmerie. Trente-cinq ans, peut-être un peu plus. Son grand uniforme est d'une perfection insultante. Le drap bleu marine, lourd, impeccable, dessine une carrure de prédateur habitué à l'effort physique. Les galons d'or sur ses manches captent la lumière, mais c'est son visage qui m'immobilise. Une mâchoire carrée, ombrée d'une barbe de vingt-quatre heures qui trahit une fatigue virile, et des yeux d'un gris d'orage qui semblent scanner la pièce avec une froideur chirurgicale.

Il ne boit pas. Sa main gantée de blanc repose sur la garde de son sabre de cérémonie. Un symbole de pouvoir phallique, archaïque, délicieusement provocateur.

Je sens mon sang battre plus fort contre mes tempes. C'est lui. Le commandant de l'EDSR (Escadron Départemental de Sécurité Routière) ou peut-être de la Mobile. Peu importe. Ce qui compte, c'est cette discipline qui émane de lui, cette rigidité de statue de granit que je meure d'envie de fissurer. Je veux voir ses boutons de cuivre sauter sous la pression de mes doigts, je veux sentir la sueur imbiber cette chemise blanche trop empesée, je veux entendre le craquement de sa dignité qui s'effondre.

Je m'avance. Lentement. Chaque pas est un calcul. Le bruissement de ma robe contre mes jambes est un signal que lui seul, avec son instinct de flic, doit capter. Je m'arrête à sa hauteur, feignant d'observer le même tableau de maître que lui.

— L'ordre est une illusion, Commandant. Une simple couche de vernis sur un chaos qui ne demande qu'à exploser.

Ma voix est basse, rauque, celle que j'utilise pour déstabiliser les témoins à la barre. Il ne tourne pas la tête immédiatement. Il prend son temps, une manœuvre d'intimidation classique. Quand son regard se pose enfin sur moi, l'impact est physique. C'est une décharge de tension qui me prend au ventre et descend entre mes cuisses, instantanément.

— Maître Roxane Delage, répond-il d'une voix grave, de celles qui ordonnent sans jamais crier. Je ne savais pas que les avocats de la défense fréquentaient les repaires de l'ennemi.

Un demi-sourire étire mes lèvres. Il me connaît. Il a sans doute vu mon nom circuler sur des dossiers de comparution immédiate.

— L'ennemi est une notion toute relative, Commandant... ?

— Simon. Commandant Simon Malot, précise-t-il sans me quitter des yeux.

Il y a quelque chose dans sa façon de prononcer son propre nom, une sorte de possession de l'espace. Il dégage une odeur de cèdre, de tabac froid et de métal propre. L'odeur de l'autorité. Mes doigts me démangent de toucher ce drap rêche, de sentir la chaleur du corps qui bouillonne sous cette armure institutionnelle.

— Vous semblez vous ennuyer, Simon. Votre uniforme est trop serré, ou est-ce la compagnie qui manque de... piment ?

Je fais un pas de plus, entrant dans sa zone de confort. Je peux voir maintenant les pores de sa peau, la petite cicatrice qui barre son sourcil gauche. Je sens la chaleur qui émane de lui, une fournaise contenue par le Code d'Honneur. Ses yeux descendent sur mon décolleté, lentement, impunément. Il n'est pas un civil intimidé. C'est un homme qui sait ce qu'est la force.

— Le piment conduit souvent à l'erreur de jugement, Maître. Et je n'aime pas commettre d'erreurs.

Ses mains, toujours dans leurs gants blancs, se crispent légèrement. Un détail. Un signe. La proie vient de repérer le piège, mais elle est déjà fascinée par l'appât.

— Vraiment ? dis-je en laissant ma main frôler « par accident » la manche de sa veste. Je trouve que les plus belles erreurs sont celles que l'on commet en toute conscience. Celles qui vous laissent sans souffle, à genoux, à oublier jusqu'à votre propre nom.

La tension dans l'air est devenue presque solide, une chape de plomb électrisée. Le brouhaha du gala s'efface. Il ne reste que le bruit de sa respiration, devenue un peu plus courte, et le battement sauvage de mon cœur. Il baisse la tête vers moi, si près que son souffle vient caresser mon oreille.

— Vous jouez à un jeu dangereux, Roxane. La loi a des limites. Moi aussi.

— Je n'ai jamais aimé les limites, Commandant. Je préfère les transgressions. Surtout quand elles portent un uniforme.

Je vois la veine de son cou battre sous le col rigide. Il brûle. Sous le vernis de l'officier, l'animal se réveille, et j'ai l'intention de lui ouvrir la cage.

— Suivez-moi, murmurai-je en reculant d'un pas, mes yeux ancrés dans les siens. Voyons si votre code de conduite survit à l'obscurité des couloirs de la préfecture.

Je n'attends pas sa réponse. Je fais demi-tour, la soie de ma robe fouettant mes jambes, et je m'enfonce vers l'aile désaffectée du bâtiment, là où les caméras ont des angles morts et où le silence n'est troublé que par le bruit des talons et des désirs inavouables. Derrière moi, le pas lourd et cadencé de ses bottes cirées m'indique que la chasse a commencé. Et cette fois, je ne sais pas encore lequel de nous deux finira menotté.

Le claquement de mes talons sur le marbre des couloirs déserts résonne comme un compte à rebours. Derrière moi, le bruit est différent. Plus lourd. Plus mat. C'est le pas d'un homme habitué à marcher avec le poids d'une arme à la hanche et celui de

l'autorité sur les épaules. Chaque impact de ses bottes contre le sol me fait vibrer jusque dans le bas-ventre.

L'air devient plus frais à mesure que nous nous éloignons de la salle de réception, mais ma peau, elle, est en feu. Je bifurque dans un couloir étroit, les tapisseries anciennes laissant place à des murs nus, froids, marqués par le temps. Je pousse une double porte en chêne massif qui grince sous l'effort et m'engouffre dans ce qui semble être une ancienne bibliothèque d'archives, un sanctuaire de papier et de poussière où la loi s'endort dans des dossiers jaunis.

Je m'arrête au centre de la pièce, baignée dans une pénombre seulement troublée par le halo lointain d'un réverbère à travers les hautes fenêtres. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il est là. Je sens son souffle, cette masse de muscles et de certitudes qui s'arrête à quelques centimètres de mon dos.

— Vous êtes consciente que ce que vous faites ressemble à une provocation à l'encontre d'un officier dans l'exercice de ses fonctions ? sa voix est basse, rauque, dépouillée de la politesse de façade du gala.

Je me tourne lentement. Il est immense dans cet espace clos. Ses épaules barrent l'horizon. Le bleu sombre de son uniforme semble absorber le peu de lumière qui reste. Je laisse mes yeux descendre le long de son torse, m'attardant sur les galons, sur le tissu tendu par sa carrure, jusqu'à cette ceinture de cuir noir, lourde, imposante.

— L'exercice de vos fonctions me semble bien loin, Commandant, murmurai-je en m'approchant. À moins que votre code ne prévoie une section sur la manière de traquer une femme dans l'ombre ?

Je pose une main sur son plastron. Le drapé est rugueux, froid au premier abord, mais je sens dessous la chaleur animale de son corps qui irradie. Mon index trace lentement le contour d'un bouton argenté. Il ne bouge pas, mais je vois ses narines se

dilater. Il respire fort. L'odeur me frappe : un mélange de tabac froid, de savon de Marseille et de ce cuir brut qui émane de son équipement. C'est l'odeur du pouvoir. C'est l'odeur de ma perte.

— Roxane..., prévient-il, mais sa main vient se loger fermement dans le creux de ma taille.

Ses doigts s'enfoncent dans la soie de ma robe, cherchant la chair. La pression est brutale, presque douloureuse, et un gémissement m'échappe malgré moi. Ce n'est pas une caresse, c'est une arrestation.

— Vous brûlez d'envie de me mettre les menottes, n'est-ce pas ? je souffle contre son cou, là où la peau rencontre le col rigide de sa chemise. Je sens sa veine jugulaire battre comme un tambour de guerre contre mes lèvres. Je lèche la zone, juste une trace d'humidité salée, et je le sens tressaillir de tout son long.

— Vous n'avez aucune idée de ce dont j'ai envie, grogne-t-il.

Soudain, il me saisit par les poignets et me plaque contre une étagère massive. Les vieux dossiers de procédure frémissent derrière ma tête. Ses mains sont comme des étaux. Il se presse contre moi, son corps dur, impitoyable. Je sens chaque relief de son uniforme : le métal froid de ses insignes qui s'écrase contre ma poitrine, et plus bas, la pression indéniable de son désir, une barre de fer qui cherche son chemin à travers l'épaisseur de son pantalon réglementaire.

— Montrez-moi alors, provoqué-je en ancrant mes yeux dans les siens. Montrez-moi l'homme derrière l'insigne. Ou est-ce que vous avez peur que je brise votre bel alignement ?

Ses yeux s'assombrissent, devenant deux puits de pétrole en feu. Il lâche mes poignets pour saisir mon visage, ses pouces écrasant mes joues pour forcer ma bouche à

s'entrouvrir.

— Vous voulez voir ce qu'il y a sous l'uniforme ? Sa voix est un grondement de prédateur. Vous voulez savoir ce qui se passe quand un homme de loi décide qu'il en a assez de suivre les règles ?

D'un geste brusque, il saisit le bas de ma robe et la remonte, le tissu glissant sur mes cuisses avec un bruissement électrique. Ses mains sont calleuses, sèches, et le contraste avec ma peau sensible est un choc qui me fait cambrer le dos. Il trouve l'entrée de ma dentelle, ses doigts s'insinuant avec une autorité qui ne souffre aucune négociation.

Je lâche un cri étouffé quand il me pénètre d'un coup de deux doigts, explorant mon humidité avec une rudesse méthodique. Je suis déjà trempée, mes fluides se mêlant à la friction de sa peau. Il bouge ses doigts en moi, un rythme saccadé, sans aucune douceur, pendant que son autre main vient se refermer sur ma gorge, sans serrer, juste pour me rappeler qui commande ici.

— Regardez-moi, ordonne-t-il.

Je plonge mon regard dans le sien, mes pupilles dilatées par le plaisir et l'adrénaline. Je vois sa propre lutte, la sueur qui commence à perler sur son front, le vernis de l'officier qui se fissure pour laisser place à une bestialité pure.

— Vous êtes une petite criminelle, Roxane. Vous avez volé mon calme, ma retenue...

Il retire ses doigts, les portant à ses lèvres pour les goûter sans me quitter des yeux, un geste d'une vulgarité si délicieuse qu'il me fait trembler des genoux. Puis, ses mains redescendent vers sa propre ceinture. Le bruit du cuir qui grince, le clic métallique de la boucle qu'on défait... c'est le son le plus érotique que j'aie jamais entendu.

Il libère sa virilité, impressionnante, pulsante de sang, et la frotte contre l'échancrure de mon sexe, juste au-dessus du tissu fin de ma culotte déjà dévastée. La chaleur est insoutenable. Je sens la dureté de son gland chercher le contact, la sueur de son bas-ventre coller contre mes hanches.

— Vous vouliez de la transgression ? murmure-t-il, son souffle brûlant ma tempe alors qu'il se prépare à me briser. On va voir si vous avez les reins assez solides pour supporter le poids de la gendarmerie.

Il attrape mes cuisses et me soulève, mes jambes s'enroulant instinctivement autour de sa taille, mes talons griffant le tissu bleu de son pantalon. Je sens le sommet de son membre presser contre mon entrée, cherchant à forcer le passage, tandis que ses mains massives pétrissent mes fesses avec une force qui laissera des marques.

Le silence de la bibliothèque est maintenant déchiré par nos respirations erratiques, par le bruit de la chair contre la chair, et par le grondement sourd d'un homme qui est sur le point d'oublier tout ce qu'il a juré de protéger.

L'acier de son regard se plante dans le mien une dernière fois avant que le monde ne bascule. Je vois l'instant précis où le Commandant s'efface pour laisser place au prédateur. Il n'y a plus de gala, plus de charité, plus de code d'honneur. Il n'y a que cette bibliothèque étouffante, l'odeur du vieux papier mêlée à celle de son eau de Cologne boisée, et cette tension électrique qui menace de nous consumer.

Il ne me demande pas mon avis. Il ajuste sa prise, ses doigts s'enfonçant si profondément dans la chair de mes fesses que je sens mes os. D'un coup de reins sec, brutal, il force le passage.

Le cri que je pousse est étouffé par sa bouche qui s'écrase sur la mienne. C'est une invasion totale. Je me cambre, le corps tendu comme une corde de violon, alors que sa virilité massive déchire mon intimité encore trop étroite pour son calibre. La

douleur est une pointe fulgurante qui se transforme instantanément en une onde de plaisir dévastatrice. Il est là, en moi, occupant chaque millimètre d'espace, comblant le vide que mon obsession avait creusé depuis des mois.

— Putain, Roxane... grogne-t-il contre mes lèvres, sa voix n'étant plus qu'un râle caverneux.

Il commence son mouvement. Lent d'abord. Cruellement lent. Il se retire presque entièrement, me laissant sur le seuil du manque, avant de s'enfoncer de nouveau avec une force qui me projette contre le montant de l'étagère en acajou. Le bois dur dans mon dos, l'uniforme rugueux contre mon ventre, et lui, ce pilier d'autorité qui me martèle avec une régularité de métronome.

Je lâche prise. Mes mains abandonnent ses épaules pour s'agripper frénétiquement aux revers de sa veste, arrachant presque ses insignes. Je veux tout de lui. Je veux le poids de ses médailles qui s'entrechoquent contre ma poitrine, le frottement abrasif du drap bleu de son pantalon contre l'intérieur de mes cuisses nues. Chaque va-et-vient est une profanation. À chaque fois qu'il s'enfonce, je sens le sommet de son membre heurter mon col, provoquant des décharges électriques qui font trembler mes jambes autour de sa taille.

Le rythme s'accélère. Il n'est plus question de retenue. Ses mouvements deviennent saccadés, violents, presque désespérés. Il me traite comme une insurgée qu'il faut mater, et je me soumetts à cette brutalité avec une dévotion malsaine. La sueur perle sur son front, une goutte vient s'écraser sur mon décolleté, glissant lentement vers le gouffre où nos corps se rejoignent. Le bruit est obscène : le claquement de sa peau contre la mienne, le gémissement du tissu de son uniforme sous la contrainte, et mes propres sanglots de plaisir qui saturent l'air.

— Regardez-moi, ordonne-t-il d'un ton qui n'admet aucune réplique.

J'ouvre les yeux, les pupilles dilatées par l'extase. Son visage est contracté, une grimace de concentration sauvage. Il est en train de perdre pied. Le gendarme exemplaire est en train de se noyer dans mon sexe, et je savoure ma victoire. Je resserre mes muscles intérieurs autour de lui, le prenant au piège, aspirant sa force.

— Vous... vous allez craquer, Commandant... je souffle entre deux halètements.

Pour toute réponse, il me saisit la nuque et me plaque la tête en arrière, exposant ma gorge à ses dents. Il me mord la peau sensible juste au-dessus de la clavicule, marquant son territoire alors qu'il porte l'estocade finale. Ses coups de reins deviennent frénétiques, profonds, cherchant à m'atteindre au plus profond de mes entrailles.

Je sens la vague arriver. C'est un tsunami noir qui emporte tout sur son passage. Mon sexe se contracte en spasmes incontrôlables, mes parois enserrant son membre avec une violence qui le fait rugir. Le plaisir est si intense qu'il en devient douloureux. Je griffe son dos à travers sa chemise de cérémonie, mes talons s'enfoncent dans ses mollets.

— Maintenant ! Roxane, maintenant !

Il se fige brusquement, s'enfonçant jusqu'à la garde. Je sens le jaillissement brûlant de sa semence, vague après vague, remplir mon antre, une inondation de vie et de transgression. Son corps est secoué de tressaillements violents, sa tête repose lourdement sur mon épaule, son souffle court embrasant ma peau. Nous restons ainsi, soudés par les fluides et la sueur, dans le silence soudain de la bibliothèque qui semble nous juger de toute la hauteur de ses rayons.

Puis, avec une lenteur presque mélancolique, il se retire. Le vide qu'il laisse est une agonie. Mes jambes glissent le long de ses hanches et je retrouve le sol, les genoux tremblants, manquant de m'effondrer. Ma culotte, un lambeau de dentelle inutile, gît

quelque part entre deux volumes de droit civil.

Il ne dit rien. Il se détourne, ses mains tremblantes remontant sa braguette, ajustant sa ceinture, lissant le drap de son pantalon avec une dignité retrouvée qui me donne envie de rire et de pleurer à la fois. Le masque est revenu. Le Commandant est de retour, mais le pli à la commissure de ses lèvres et l'odeur de notre ébat qui imprègne son uniforme racontent une tout autre histoire.

Il ramasse ma culotte et me la tend sans un mot, ses yeux évitant les miens. C'est le Code qui reprend ses droits. Le Code du Désir a été honoré, les règles ont été brisées, et la loi du plus fort a triomphé.

Je l'observe remettre sa veste d'un geste sec, vérifiant l'alignement de ses boutons d'argent. Il est de nouveau ce rempart d'ordre et de moralité. Mais alors qu'il s'appête à sortir, il s'arrête, la main sur la poignée de la porte massive.

— Ce n'était pas une reddition, Roxane, murmure-t-il sans se retourner. C'était une déclaration de guerre.

La porte se referme derrière lui avec un clic définitif. Je reste seule dans l'obscurité, l'humidité de son passage coulant lentement le long de ma cuisse, le sourire aux lèvres. Le gala continue de l'autre côté des murs, mais ici, dans le sanctuaire des livres, l'uniforme a enfin avoué son secret.

Et ce n'est que le début.

Chapitre 2

Sirènes et Sang Chaud

La fraîcheur de la nuit parisienne a mordu ma peau nue dès que j'ai franchi le seuil du ministère. Sous ma robe de soie noire, la traînée d'humidité laissée par le commandant s'est refroidie, collant désagréablement à l'intérieur de ma cuisse, un trophée invisible que je porte avec une arrogance tranquille. J'aime cette sensation de souillure sous le luxe. J'aime savoir que, sous mon allure de juriste implacable, je suis encore imprégnée de l'odeur d'un homme de loi qui a capitulé devant mes hanches.

Mais mon appétit n'est jamais vraiment rassasié. C'est une pathologie, je le sais. Un besoin viscéral de voir l'acier se briser.

À l'angle de la rue de Grenelle, le calme feutré du quartier est lacéré par le balayage bleu des gyrophares. Le vacarme des moteurs diesel au ralenti fait vibrer le bitume sous mes escarpins. Une colonne de fumée noire, presque grasse, s'échappe d'une bouche d'aération d'un vieil immeuble haussmannien. Rien de grave. Une surchauffe électrique, sans doute. Mais pour moi, c'est une invitation.

Je m'arrête à la lisière du périmètre de sécurité, délimitée par ce ruban plastique qui sépare le chaos de l'ordre. Mes yeux cherchent immédiatement le sommet de la hiérarchie. Je le trouve près du Fourgon Pompe-Tonne.

Il est massif. Une force de la nature engoncée dans sa veste d'intervention ignifugée, les bandes réfléchissantes brillant sous les éclats stroboscopiques. Sur son casque, les reflets argentés indiquent son rang : Capitaine. Il ne se contente pas de regarder ; il dirige. Sa voix, un baryton rocailleux habitué à dominer le fracas des flammes, claque

dans l'air froid.

— On sécurise le niveau -1 ! Je veux un rapport sur les conduits de ventilation dans deux minutes !

Je m'approche, ignorant les regards des badauds et la consigne tacite de rester à distance. Je veux sentir cette chaleur qui émane de lui, ce mélange d'ozone, de suie et de sueur mâle. Je m'arrête juste derrière lui, assez près pour que mon parfum — un musc sombre, charnel — vienne polluer l'air brûlé qu'il respire.

Il se retourne brusquement, le visage maculé de traînées de cendre noire, les traits durcis par l'adrénaline. Ses yeux sont d'un gris d'orage, cernés par la fatigue et l'exaltation du danger. Il me dévisage, mon décolleté plongeant, mes lèvres rouges, mon insolence qui jure avec le décor de crise.

— Reculez, Madame. La zone n'est pas sûre, gronde-t-il en posant une main gantée sur mon épaule pour me repousser.

Le contact est électrique. Le cuir épais de son gant contre ma peau nue me fait l'effet d'une caresse brutale. Je ne recule pas d'un millimètre. Au contraire, j'ancres mes talons dans le sol.

— Maître Delage, je rectifie d'une voix basse, traînante. Et je crains que l'un de mes dossiers ne soit actuellement en train de partir en fumée dans ce sous-sol, Capitaine... ?

Je laisse ma phrase en suspens, mes yeux dérivant lentement vers la bande patronymique sur sa poitrine. *MALONE*.

Il plisse les yeux, agacé. L'autorité n'aime pas être remise en question, encore moins par une femme qui le regarde comme s'il était son prochain repas.

— Malone. Et peu importe votre dossier, Maître. Ma priorité, c'est que vous ne finissiez pas asphyxiée. Alors vous passez derrière les barrières. Maintenant.

Il accentue la pression de sa main. C'est un geste de protection, mais pour moi, c'est une prise de possession. Je sens la force brute dans son bras, la tension de ses muscles sous l'épaisse toile de son uniforme. L'adrénaline de son intervention coule encore dans ses veines, je le vois à la pulsation rapide dans son cou, juste au-dessus du col de sa veste.

— Vous avez l'air d'avoir la situation bien en main, Capitaine, murmuré-je en faisant un pas de plus, envahissant son espace vital. Mais vous transpirez. Est-ce la chaleur du feu... ou ma présence qui vous perturbe ?

Un silence lourd s'installe entre nous, rythmé seulement par le crépitement d'une radio portative et le souffle lourd des lances à incendie un peu plus loin. Malone me surplombe de toute sa stature. Il sent la fumée, le métal et cette odeur animale de l'homme qui vient de frôler le désastre.

Ses yeux descendent sur ma bouche, puis remontent à mes yeux avec une intensité qui me donne un coup de fouet au creux du ventre. Il ne flanche pas. Il ne s'excuse pas. Il resserre sa poigne sur mon épaule, ses doigts s'enfonçant dans ma chair de manière presque douloureuse.

— Vous jouez à un jeu dangereux, l'avocate. Les gens qui cherchent le feu finissent toujours par se brûler.

— J'ai toujours préféré les brûlures au gel de la procédure, répliqué-je avec un sourire prédateur.

Il jette un coup d'œil rapide autour de lui. Ses hommes sont occupés à ranger le

matériel, l'incident est clos. La pression retombe pour eux, mais entre lui et moi, elle monte jusqu'au point de rupture. Il lâche mon épaule, mais seulement pour saisir mon poignet. Sa main est immense, encerclant mes os fragiles avec une autorité sans appel.

— Suivez-moi, dit-il d'un ton sec, sans me laisser le choix. On va établir votre déclaration de sinistre... dans un endroit plus calme.

Il m'entraîne vers l'ombre d'une ruelle adjacente, là où la lumière des gyrophares ne parvient que par éclairs intermittents. Mes talons claquent sur le pavé gras, mes hanches balançant au rythme de sa marche forcée. Le prédateur vient de changer de camp, ou du moins, il croit l'avoir fait.

Derrière un camion de matériel, à l'abri des regards indiscrets de sa brigade, il me plaque contre le mur de briques froides. Le contraste est violent : le froid de la pierre dans mon dos, et la fournaise de son corps qui vient s'écraser contre le mien.

L'uniforme est lourd, rêche, saturé d'une chaleur résiduelle qui me traverse. Il me domine, ses mains gantées se posant de chaque côté de ma tête, m'emprisonnant dans sa cage de muscles et de suie.

— Alors Maître, articule-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure rauque contre mon oreille. Vous vouliez tester la température ? On y est.

Je sens son souffle chaud, chargé de l'odeur du danger, contre mon cou. L'addiction me frappe de plein fouet. L'autorité de cet homme ne demande qu'à dérapier, et je suis le précipice.

Je ne baisse pas les yeux. Jamais. C'est mon métier de soutenir le regard des prédateurs, des menteurs et des juges, mais celui-là... le Capitaine n'appartient à aucune de ces catégories. Il est la force brute, la loi de la jungle enrobée de Kevlar et

de sueur.

— La température, Capitaine ? m'entends-je murmurer, ma propre voix me trahissant par un léger voile d'enrouement. Je crois que vous surestimez la résistance de votre équipement. À ce niveau-là, tout finit par fondre.

Un rictus sombre étire ses lèvres. Il ne recule pas. Au contraire, il réduit les derniers millimètres qui nous séparent. Le métal de ses boucles de ceinturon s'imprime contre mon ventre, à travers la soie fine de ma robe. C'est un affrontement silencieux, un duel d'ego où l'air devient une denrée rare. Ses mains, toujours gantées de ce cuir épais noirci par le carbone, glissent le long du mur. Le bruit du cuir frottant contre la brique est une agression érotique en soi.

Soudain, il en retire un. Lentement. Dent par dent, il tire sur le cuir avec les siennes, son regard ancré dans le mien, me défiant de détourner les yeux. Lorsqu'il recrache le gant au sol, sa main nue apparaît. Elle est immense, calleuse, les jointures marquées par le travail. Il la lève, et je sens la chaleur qui s'en dégage avant même qu'il ne m'effleure.

Ses doigts s'insèrent sous mon menton, me forçant à lever la tête davantage. Son pouce, rugueux comme du papier de verre, écrase ma lèvre inférieure, l'étirant pour dévoiler l'humidité de ma bouche.

— Vous parlez beaucoup, Maître. Trop. Dans mon monde, quand ça brûle, on ne négocie pas avec les flammes. On les étouffe. Ou on les laisse tout ravager.

Il n'attend pas de réponse. Sa main descend, trouvant la peau brûlante de ma gorge. Ses doigts se resserrent juste assez pour que je sente le sang battre furieusement contre sa paume. L'instinct de survie hurle en moi, mais le désir, cette bête immonde et affamée, hurle plus fort encore. Je veux qu'il me brise. Je veux voir ce qu'il reste de l'homme de loi quand l'animal prend le dessus.

Je glisse mes mains sous sa veste de protection ouverte, mes doigts cherchant la texture de son t-shirt de coton trempé de sueur. Ses muscles sont du béton armé sous le tissu. Je sens la vibration de sa respiration, lourde, saccadée. L'odeur est enivrante : un mélange de bitume chaud, de fumée de bois et cette fragrance masculine, acide, sauvage, qui émane de sa peau.

— Alors étouffez-moi, Capitaine, je provoque, mes ongles s'enfonçant dans les muscles de ses flancs. Montrez-moi comment vous gérez les urgences.

Il lâche un grognement qui n'a plus rien d'humain. Sa main libre quitte le mur pour venir s'emparer de ma cuisse. Il soulève ma jambe avec une facilité déconcertante, l'enroulant autour de sa hanche puissante. Le contact de son pantalon d'intervention, rêche et épais, contre l'intérieur de ma cuisse nue me fait lâcher un petit cri étouffé. Il me presse plus fort contre le mur, son bassin venant percuter le mien avec une autorité qui ne laisse aucune place au doute.

Il est dur. Une barre d'acier qui promet de me fendre en deux.

— Vous avez aucune idée de ce que vous demandez, siffle-t-il contre ma bouche, son souffle se mélangeant au mien. Je n'ai pas fait de pause depuis douze heures. Je suis crasseux, je suis à cran, et j'ai une envie furieuse de vous faire regretter d'être descendue de votre tour d'ivoire.

— Ne parlez pas, grogne-je en attrapant sa nuque pour le tirer vers moi. Agissez.

Il s'exécute. Ses lèvres s'écrasent sur les miennes dans un baiser qui n'a rien d'une caresse. C'est une collision. C'est du sang, du sel et de la fureur. Sa langue envahit ma bouche, impérieuse, explorant chaque recoin avec une faim dévastatrice. Je lui réponds avec la même rage, mes dents accrochant sa lèvre, cherchant à marquer ce territoire inconnu.

Sa main sur ma cuisse remonte, ses doigts s'insérant sous la dentelle de mes sous-vêtements. Je sens le contraste de sa peau brûlante et calleuse contre l'humidité déjà présente entre mes jambes. Il ne cherche pas la douceur. Il cherche à posséder. Ses doigts s'enfoncent, me trouvant déjà offerte, déjà perdue.

— Putain, Maître... vous êtes trempée, halète-t-il contre mon cou, ses dents mordant la peau sensible juste au-dessus de ma clavicule.

Il retire sa main pour s'attaquer à la fermeture éclair de son pantalon de service, un bruit métallique sec qui résonne dans le silence de la ruelle, seulement troublé par les échos lointains des radios de sa brigade. Je sens l'air frais de la nuit sur ma peau alors qu'il écarte le tissu de ma culotte.

Il se dégage à peine, juste assez pour libérer sa virilité, impressionnante, pulsante de chaleur. Je sens l'extrémité de son sexe frotter contre mon entrée, une promesse de remplissage total qui me fait cambrer le dos, cherchant désespérément le contact.

— Regardez-moi, ordonne-t-il d'une voix qui me fait vibrer jusqu'aux os.

J'ouvre les yeux, mes pupilles dilatées par l'adrénaline. Ses yeux sont deux brasiers sombres, fixés sur les miens. Il saisit mes deux poignets et les plaque au-dessus de ma tête contre la brique froide.

— Je vais vous montrer ce que c'est, le vrai feu.

Il se positionne, la pointe de son sexe cherchant l'ouverture, s'enfonçant de quelques millimètres dans un frottement lent, délicieusement tortueux. Il savoure ma crispation, le souffle court qui s'échappe de mes lèvres. Il recule, puis revient, plus profondément cette fois, testant ma résistance, jouant avec mes nerfs. Chaque centimètre qu'il gagne est une agonie de plaisir.

La sueur perle sur son front, une goutte tombant sur ma poitrine, traçant un chemin de feu sur ma peau. Il est à la limite, je le vois à la tension de sa mâchoire, aux veines qui saillent sur son cou. Et moi, je suis suspendue à ses hanches, le vide m'appelant, prête à sombrer.

Le froid de la brique dans mon dos n'est plus qu'un lointain souvenir, effacé par la fournaise qui émane de son corps massif. Ses mains, larges et calleuses, ensèrent mes poignets avec une force qui me rappelle ma totale vulnérabilité. Je suis à lui, épinglée comme un papillon de nuit sous le regard d'un prédateur.

Il ne s'est pas encore enfoncé totalement. Il joue. Il savoure le tremblement de mes cuisses, l'humidité qui s'écoule de moi et vient poisser le haut de ses jambes. Le capitaine approche son visage du mien, son souffle court venant s'écraser contre mes lèvres. Je sens l'odeur de la fumée froide et de l'homme, un mélange de cuir et de musc qui m'enivre plus que n'importe quel alcool.

— Tu as voulu jouer avec le feu, Roxane, murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement rauque. Regarde ce qu'il se passe quand on ne maîtrise plus l'incendie.

Il donne un coup de rein brusque, sec, sans aucun avertissement. Ma respiration se bloque. La sensation de son sexe, épais et brûlant, déchirant mon intimité pour s'y loger tout entier, me tire un cri que j'étouffe contre son épaule. Je suis pleine, étirée à la limite de la rupture, et c'est la chose la plus délicieuse et la plus terrifiante que j'aie jamais ressentie.

Il ne me laisse pas le temps de m'habituer à sa taille. Il commence à bouger. Un rythme lent, cruel, chaque retrait étant presque total avant qu'il ne s'enfonce à nouveau jusqu'à heurter mon col. Ses hanches frappent les miennes avec un bruit sourd, charnel, qui résonne dans le silence de la ruelle.

— S'il vous plaît... je souffle, la tête renversée en arrière contre le mur.

— S'il vous plaît quoi ? ordonne-t-il en lâchant mes poignets pour venir empoigner violemment mes fesses, me soulevant pour m'ancrer davantage contre lui. Dis-le. Dis-moi ce que tu veux que je te fasse.

— Baisez-moi... n'arrêtez pas... je veux tout... tout...

Ma demande agit comme un détonateur. Il perd cette maîtrise de pompier, cette discipline de fer qui semble le définir. Ses mouvements deviennent erratiques, brutaux. Il me cogne contre la brique, ses mains pétrissant ma chair avec une fureur animale. À chaque va-et-vient, je sens le glissement visqueux de nos fluides mêlés, la chaleur suffocante qui grimpe le long de ma colonne vertébrale.

Je referme mes jambes autour de sa taille, cherchant à réduire le moindre millimètre d'espace entre nous. Ses doigts s'enfoncent dans mes hanches, y laissant déjà des marques violacées que je porterai comme un trophée. La sueur coule de son front sur mes seins, nos peaux collent et se séparent dans un bruit de succion érotique qui me rend folle.

Le plaisir n'est plus une caresse, c'est une agression. C'est une lame de fond qui menace de m'engloutir. Je vois des étoiles derrière mes paupières closes, mon corps n'est plus qu'un nerf à vif, totalement soumis à sa cadence infernale. Il me baise comme s'il essayait d'éteindre un brasier intérieur, avec une urgence de condamné.

— Je vais venir... je...

— Regarde-moi ! aboie-t-il encore.

Ses yeux sont des puits de ténèbres. Il ne me quitte pas du regard alors qu'il accélère encore, ses coups de butoir devenant si profonds que j'ai l'impression qu'il veut me

marquer de l'intérieur. Je sens ses muscles se tendre, devenir durs comme du granit sous mes mains qui griffent désespérément ses épaules.

Le climax me percute avec la violence d'une explosion. Mes muscles vaginaux se contractent en spasmes violents, enserrant son membre dans un étau de plaisir pur. Je lâche prise, sombrant dans un abîme de sensations, mon dos s'arquant alors que mon cri se perd dans le fracas d'une sirène lointaine qui déchire la nuit.

Quelques secondes plus tard, il me suit. Je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, des vagues successives qui semblent ne jamais vouloir s'arrêter. Il grogne mon nom dans un râle de bête blessée, s'effondrant contre moi, son front contre le mien, cherchant son oxygène dans l'air saturé de notre sexe.

Le silence retombe sur la ruelle, seulement troublé par nos souffles erratiques. Il reste là, en moi, son cœur battant la chamade contre ma poitrine. Lentement, il se retire, et je sens le vide soudain, le froid qui revient s'immiscer là où il y avait tant de chaleur.

Il se recule d'un pas, remettant de l'ordre dans son uniforme avec une efficacité qui me glace le sang. En un instant, le capitaine de pompiers est de retour, impérial, presque intouchable. Seuls ses yeux, encore sombres de désir, trahissent ce qui vient de se passer.

— Rentrez chez vous, Roxane, dit-il d'une voix qui a retrouvé son timbre d'autorité, bien qu'un peu plus rauque. Et essayez de ne pas mettre le feu à tout ce que vous croisez.

Il ne me laisse pas le temps de répondre. Il se retourne et s'enfonce dans l'obscurité de la ruelle, me laissant là, les jambes tremblantes, le dos irrité par la brique, avec le goût de lui sur mes lèvres et son odeur gravée dans mes sens.

Le feu n'est pas éteint. Il vient juste de se propager.

Chapitre 3

Le Poids de la Loi

Le feu ne s'était pas éteint. Il couvait, tel un incendie de forêt souterrain, dévorant mes racines, asséchant ma raison. Le capitaine de pompiers n'avait été qu'un retardant, une solution temporaire. En rentrant chez moi, j'avais jeté ma robe d'avocate au sol, ce costume de théâtre qui me permet de manipuler les jurys, pour ne garder que l'essentiel : une lingerie de soie noire, aussi fine qu'un aveu de culpabilité, dissimulée sous un trench-coat sombre.

Il est vingt-deux heures. La ville sue une humidité poisseuse. Je pousse la porte du "Radar", un bar de zone industrielle où l'on ne vient pas pour la carte des vins, mais pour l'anonymat des néons grésillants et de l'alcool frelaté. L'odeur de tabac froid et de sciure me prend à la gorge. C'est parfait. C'est le genre d'endroit où la loi s'arrête au seuil de la porte.

Pourtant, la Loi m'attend au fond.

Il est assis dans une alcôve, derrière un rideau de velours élimé qui sépare la salle commune d'une arrière-boutique servant de bureau de fortune. Le Commandant Valon. Un homme dont le nom seul fait trembler les petits dealers et redresser les échine dans les casernes. Il ne porte pas son képi, mais son uniforme de gendarmerie est impeccable, les galons argentés brillant faiblement sous l'ampoule nue qui pend au plafond.

Je ne dis rien. Je m'avance, le bruit de mes talons sur le béton brut marquant le décompte de sa chute. Il lève les yeux. Son regard est une lame de fond, gris acier, dur, habitué à obtenir des réponses avant même de poser les questions. Mais ce soir,

je suis le dossier qu'il ne pourra jamais classer.

— Vous êtes en retard, Roxane, lâche-t-il. Sa voix est un grondement sourd, un timbre d'autorité qui vibre jusque dans mon bas-ventre.

— Un dossier urgent au palais, Commandant, mentis-je avec un sourire prédateur en m'asseyant sur le bord de la table en bois massif qui nous sépare.

Je laisse mon trench s'entrouvrir « par mégarde ». Le contraste entre la rudesse de son environnement et la dentelle qui enserre mes cuisses est une insulte à sa discipline. Je vois sa pomme d'Adam bouger. Un tressaillement presque invisible sur ce visage de marbre.

— Ce lieu est indigne de vous, reprend-il en serrant les poings sur la table. Ses mains sont larges, calleuses, des mains de terrain qui ont porté des armes et menotté des hommes.

— Ce lieu est exactement ce qu'il nous faut, Marc. Ici, vous n'êtes plus le bras armé de l'État. Vous n'êtes qu'un homme qui a faim. Et je déteste voir un officier mourir de faim.

Je me lève lentement et contourne la table. L'espace est restreint, l'air est saturé de l'odeur de son après-rasage boisé mêlée à celle de la poussière. Je m'arrête juste derrière lui. Je pose mes mains sur ses épaules, sentant la rigidité de ses muscles sous le tissu épais de sa chemise bleue. Il est tendu comme un arc, prêt à rompre.

— Est-ce que vous savez ce qu'on dit des avocates, Commandant ? murmure-je à son oreille, mon souffle effleurant le lobe qu'il garde obstinément fixe. On dit que nous savons trouver les failles dans les systèmes les plus solides.

Ma main descend lentement le long de son torse, suivant la ligne des boutons,

s'arrêtant un instant sur l'insigne métallique qui orne sa poitrine. Le métal est froid. Sa peau, en dessous, doit être brûlante. Je sens son cœur cogner, un rythme lourd, régulier, mais qui s'accélère à mesure que mes doigts s'approchent de son ceinturon.

Il attrape mon poignet d'un geste brusque, d'une poigne de fer qui me ferait presque gémir de plaisir. Il se tourne sur sa chaise, me forçant à lui faire face, me tirant entre ses jambes écartées.

— Vous jouez à un jeu dangereux, Roxane. L'outrage à magistrat est une chose, mais l'obstruction à l'exercice de mes fonctions...

Il ne finit pas sa phrase. Il me fixe, les pupilles tellement dilatées que l'iris gris a presque disparu. Il est en train de perdre le contrôle, et nous le savons tous les deux. C'est ce que je cherche : briser cette armure, voir l'homme de loi s'effondrer sous le poids de sa propre chair.

— Alors, arrêtez-moi, Commandant, défié-je d'une voix rauque. Fouillez-moi. Interrogez-moi. Utilisez toute la force que la République vous a donnée.

Je saisis sa main — celle qui ne me broie pas le poignet — et je la guide vers l'ouverture de mon trench, la plaquant contre ma hanche, là où la soie s'arrête pour laisser place à la peau nue, frissonnante.

Le contact est électrique. Ses doigts se crispent instinctivement, s'enfonçant dans ma chair. Un grognement s'échappe de sa gorge, un son animal, purement viscéral, qui n'a plus rien à voir avec le code de déontologie.

— Dieu me damne, Roxane... souffle-t-il.

Il se lève d'un bond, me repoussant contre le mur de briques froides. Le choc me fait brièvement fermer les yeux, mais quand je les rouvre, il est là, immense, m'écrasant

de sa stature. Il plaque ses deux mains de chaque côté de ma tête, m'emprisonnant. La lumière de l'ampoule crée des ombres dures sur son visage, accentuant la mâchoire serrée, les narines frémissantes.

— Vous voulez voir l'autorité à l'œuvre ? demande-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure menaçant. Vous voulez savoir ce qui arrive quand on pousse un homme de loi au-delà de ses limites ?

Sans attendre de réponse, il s'empare de mes lèvres. Ce n'est pas un baiser, c'est une annexion. Il y a un goût de café noir et de rage contenue. Ses dents accrochent ma lèvre inférieure, m'arrachant un cri de surprise que sa langue étouffe aussitôt. C'est brutal, possessif, dépourvu de toute tendresse. C'est exactement ce dont j'ai besoin.

Sa main quitte le mur pour descendre avec une impatience fébrile. Il ne s'embarrasse pas de caresses. Il saisit le tissu de ma culotte de dentelle et, d'un coup sec, je sens les fils craquer. Le bruit du déchirement est une musique délicieuse à mes oreilles.

— On va faire ça dans les règles, Roxane, grogne-t-il contre ma peau, son souffle brûlant mon cou. Mais mes règles à moi.

Je sens son genou s'insérer entre mes cuisses, forçant l'ouverture, tandis que ses doigts experts, habitués à manipuler des mécanismes de précision, cherchent déjà le centre de ma chaleur, là où je suis déjà plus que prête à plaider coupable.

Je sens ses doigts s'enfoncer dans ma chair, une main de fer gantée de velours, s'insinuant dans les ruines de ma dentelle déchirée. Le contraste est violent : la froideur de l'air de cette arrière-boutique miteuse contre ma peau nue, et la fournaise de sa paume qui vient s'écraser contre mon intimité. Il ne cherche pas à me séduire, il cherche à m'extraire une confession, à me briser comme on brise un suspect en salle d'interrogatoire.

— Tu es trempée, Roxane, murmure-t-il à mon oreille, sa voix n'est plus qu'un grognement caverneux qui fait vibrer ma colonne vertébrale. On dirait que l'autorité te fait plus d'effet que tu ne veux bien l'admettre.

Il enfonce un premier doigt, sans prévenir, avec une raideur qui me tire un gémissement étranglé. Je bascule la tête en arrière, venant frapper le bois brut du mur. Mes yeux se révulsent. C'est trop, trop vite, trop dur, et pourtant, c'est cette brutalité qui me fait fondre. Je sens ses phalanges explorer mon humidité, s'imprégnant de moi avec une minutie obscène. Il me traite comme une preuve à conviction, un objet d'étude qu'il compte disséquer jusqu'à ce que je n'aie plus aucun secret.

Je cherche désespérément à reprendre le dessus, mes mains remontant le long de son torse, griffant le tissu épais de sa chemise de gendarme. Je sens les muscles de ses pectoraux, tendus à rompre sous l'étoffe, la chaleur qui irradie de son corps massif. Je veux sentir sa peau, la vraie, sans ce rempart de laine et de galons. Mes doigts fébriles s'attaquent à sa ceinture, au cuir rigide qui soutient son arme de service. Le métal froid de la boucle me brûle les doigts, mais il saisit mes poignets d'une seule main, les clouant au-dessus de ma tête contre la cloison.

— Pas si vite, l'exécutrice, siffle-t-il. Ici, c'est moi qui mène l'enquête.

Il se dégage légèrement, juste assez pour que je puisse voir ses yeux. Ils sont sombres, presque noirs, injectés de ce désir prédateur qui ne laisse aucune place à la pitié. D'un mouvement sec, il attrape ma cuisse et la relève, calant mon genou sur sa hanche pour m'ouvrir totalement à lui. Je suis exposée, vulnérable, offerte à sa merci au milieu de la poussière et de l'odeur de vieux malt.

Sa main libre redescend, mais cette fois, il ne se contente pas de me toucher. Ses doigts se font plus pressants, plus rythmés, s'enfonçant en moi avec une cadence qui m'arrache des hoquets de plaisir. Il trouve ce point précis, ce centre névralgique où tout mon être semble converger, et il y appuie son pouce avec une force délibérée. Je

me cambre, le bassin projeté en avant, cherchant désespérément plus de ce contact qui me consume.

— S'il te plaît... je souffle, ma voix n'étant plus qu'un râle pathétique.

— S'il te plaît quoi ? Il intensifie ses mouvements, ses deux doigts glissant maintenant avec une aisance lubrifiée par mon propre désir. Dis-le. Dis-moi ce que tu veux que la loi te fasse subir.

Il se penche à nouveau, sa bouche capturant mon mamelon à travers le tissu fin de mon haut, le mordillant avec une cruauté délicate. La douleur et le plaisir se mélangent dans une décharge électrique qui me parcourt des orteils jusqu'au sommet du crâne. Je sens le frottement de son pantalon d'uniforme contre mon entrejambe, la dureté de son sexe qui presse contre ma cuisse, une promesse de destruction massive que j'appelle de tous mes vœux.

Mes hanches bougent d'elles-mêmes, dictées par un instinct animal. Je me frotte contre lui, cherchant à combler le vide, à sentir ce poids de métal et de chair m'envahir. Chaque va-et-vient de ses doigts est une torture raffinée. Il joue avec mon clitoris, le pinçant entre ses doigts experts avant de s'enfoncer à nouveau en moi, de plus en plus profondément, de plus en plus vite.

Je sens mon corps se tendre comme une corde d'arc. La sueur perle sur mon front, se mélangeant à la sienne alors qu'il m'embrasse à nouveau, un baiser qui a le goût du soufre et de la défaite. Sa langue envahit ma bouche avec la même violence que ses doigts me violentent plus bas. Je suis noyée sous son odeur : ce mélange de cuir, de tabac froid et d'homme.

— Tu sens ça ? grogne-t-il en retirant brusquement sa main pour la porter à mon visage.

Il passe ses doigts mouillés sur mes lèvres, me forçant à goûter mon propre désir, ma propre soumission. C'est amer et sucré à la fois. C'est le goût de ma perte de contrôle.

— Tu es à moi, Roxane. Ce soir, il n'y a pas de code pénal, pas de procédure. Il n'y a que toi, moi, et le fait que je vais te briser en deux sur cette table.

D'un geste brusque, il me retourne, me plaquant le visage contre la table en bois qui trône au centre de la pièce. Le bois est froid, rugueux, et je sens des échardes m'écorcher les avant-bras, mais je m'en moque. Je sens son corps massif s'écraser contre mon dos, son souffle chaud sur ma nuque. Il saisit ma chevelure, tirant ma tête en arrière pour m'obliger à cambrer les reins, offrant mon fessier à sa vue, à son bon vouloir.

J'entends le bruit métallique de sa ceinture qu'il déboucle, le zip de sa braguette qui descend lentement, un son qui résonne dans le silence de la pièce comme un couperet qui tombe. L'attente est une agonie. Je suis là, à quatre pattes sur ce bois pourri, le sexe béant et palpitant, attendant le verdict de l'homme qui représente tout ce que je devrais fuir, et qui est le seul capable de me faire sentir vivante.

— Regarde-moi dans le reflet de cette vitre, ordonne-t-il en me forçant à fixer le carreau crasseux d'une armoire. Regarde ce que tu es devenue.

Je vois mon reflet flou, mes cheveux en bataille, mes yeux éteints par le désir, et lui, cette masse sombre et menaçante derrière moi. Il pose une main sur mes reins, sa paume large couvrant presque toute la largeur de mon dos, m'ancrant solidement contre le plateau de la table. De l'autre main, il guide sa propre fureur vers mon entrée, le gland déjà brûlant et humide venant heurter mes plis charnus.

Je frissonne, un spasme de pure anticipation secouant mes membres. Il ne pénètre pas encore. Il se contente de froter, de tester ma résistance, de savourer ma détresse. Je l'entends respirer fort, un souffle de bête traquée qui a enfin coincé sa proie.

— Tu n'as aucune idée de ce qui t'attend, Roxane. Je vais te faire regretter chaque seconde où tu as cru que tu pouvais jouer avec moi.

Ses doigts se resserrent sur mes hanches, ses ongles s'ancrant dans ma peau. Il se prépare, je le sens. L'air dans la pièce semble s'être raréfié, chargé d'une tension érotique si dense qu'elle en devient étouffante. Je ferme les yeux, mes doigts s'agrippant au rebord de la table jusqu'à ce que mes jointures blanchissent. Je suis prête à recevoir sa loi. Je suis prête à être jugée.

Il donne un premier coup de rein, une poussée lente, dévastatrice, qui commence à écarter mes parois, me forçant à un cri qui meurt dans ma gorge alors que le monde s'efface autour de nous.

Cette poussée n'est pas une caresse. C'est une invasion. Je sens chaque millimètre de sa verge, épaisse, impitoyable, forcer le passage contre mes parois qui se rebellent avant de capituler. L'étirement est tel que j'ai l'impression de me déchirer, mais c'est une douleur que j'accueille comme une absolution. Ma chair se moule à la sienne, mes sucs lubrifiant cette pénétration brutale alors qu'il s'enfonce jusqu'à la garde.

Quand il cogne contre mon col, le choc me fait basculer la tête en arrière. Un râle rauque s'échappe de mes lèvres, une plainte animale qui se perd contre le bois poisseux de la table.

— Regarde-moi, Roxane, ordonne-t-il d'une voix qui n'est plus qu'un grondement de basse.

Il me saisit les cheveux, m'obligeant à cambrer les reins davantage, à m'offrir totalement. Je tourne le visage vers lui, les yeux embués de larmes et de désir. Son visage est un masque de concentration sauvage, ses traits durcis par la luxure. Il ne ressemble plus au gendarme rigide que la ville craint ; il est le bourreau, et je suis sa

condamnée.

Il commence à bouger. Un mouvement de va-et-vient lent, calculé, destiné à maximiser la friction. Je sens le grain de sa peau, la chaleur volcanique qui émane de lui. À chaque fois qu'il se retire, presque entièrement, le vide est une agonie. À chaque fois qu'il revient, c'est un coup de boutoir qui ébranle mes fondations.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? murmure-t-il à mon oreille, son souffle chaud brûlant mon lobe. Sentir le poids de l'autorité t'écraser. Te rendre compte que tu n'es rien face à moi.

Je ne peux pas répondre. Je ne suis plus qu'un amas de nerfs à vif, une plaie ouverte qui ne demande qu'à être comblée. Mes mains cherchent un appui, griffant le vernis écaillé de la table. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent remplit la petite pièce étroite : le claquement rythmé de son bassin contre mes fesses, le glissement mouillé de son sexe dans mon antre saturé de fluides. L'odeur de l'alcool rassis se mêle à celle de notre sueur et à l'effluve musqué de notre accouplement.

Le rythme s'accélère. Il n'est plus question de jeu de pouvoir, mais d'une urgence bestiale. Il lâche ma chevelure pour plaquer ses deux mains sur mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des serres, laissant déjà deviner les bleus qui marqueront ma peau demain. Il me pilonne avec une force dévastatrice, chaque coup de rein me soulevant presque de la table.

Je suis submergée. Mon clitoris, gonflé, frotte contre le bois à chaque mouvement, ajoutant une couche de plaisir insoutenable à la pénétration. Je sens mes parois se contracter spasmodiquement autour de lui, essayant de retenir ce membre qui me dévaste. Je suis en train de perdre pied. La pièce tangué, les ombres s'allongent, et il n'y a plus que ce point de contact brûlant, ce piston de chair qui me ramène à la vie à chaque impact.

— Encore... siffle-je entre mes dents serrées. Plus fort...

Il répond par un grognement, une insulte qu'il crache comme un venin, et redouble de violence. Son uniforme frotte contre mon dos nu, le contraste entre le tissu rêche et la moiteur de ma peau m'électrisant. Je sens sa propre montée, cette tension qui durcit ses muscles jusqu'à la rupture. Ses coups deviennent erratiques, plus profonds, cherchant à m'atteindre au plus profond de mes entrailles.

Je sens la vague arriver. Un tsunami de plaisir sombre qui prend naissance dans le bas de mon ventre et se propage dans chacun de mes membres. Mes jambes tremblent, incapables de me soutenir.

— Je vais... je vais...

— Donne-moi tout, Roxane ! grogne-t-il en me plaquant violemment le visage contre la table. Sois la salope que tu caches sous tes airs de sainte !

L'insulte est l'étincelle finale. Mon orgasme explose avec une violence inouïe, un spasme qui me fige, me coupant le souffle. Mes parois se referment sur lui dans un étau impitoyable, l'aspirant, le broyant. Je crie, un son déchirant qui semble durer une éternité. Quelques secondes plus tard, il donne trois derniers coups de reins frénétiques, son corps se tendant comme un arc. Je sens le jet brûlant de sa semence inonder mon intérieur, vague après vague, un marquage liquide qui scelle mon appartenance à sa loi d'airain.

Il reste ainsi quelques instants, lourd sur moi, son souffle court hachant le silence qui retombe brusquement. L'odeur de l'orgasme est entêtante, presque écœurante dans l'exiguïté de l'arrière-boutique.

Lentement, il se retire. Le bruit de succion alors que son sexe s'extrait de moi me fait frissonner une dernière fois. Le froid de la pièce me frappe instantanément, me

rappelant la réalité de ma position. Je reste prostrée sur la table, les jambes flageolantes, sentant son foutre couler le long de mes cuisses.

Derrière moi, j'entends le cliquetis métallique de sa boucle de ceinture qu'il referme, le froissement du tissu de son pantalon qu'il remet en ordre. Il retrouve son calme avec une rapidité qui me glace le sang. En un instant, l'amant brutal a disparu pour laisser place au commandant.

Il se penche sur moi, sa main se posant une dernière fois sur ma nuque, mais sans aucune tendresse cette fois. C'est une prise de possession, un rappel de qui tient les rênes.

— Rhabille-toi, Roxane, dit-il d'une voix parfaitement neutre, dénuée de toute émotion. On a fini ici. Pour aujourd'hui.

Il se redresse et sort de la pièce sans un regard en arrière, me laissant seule avec l'odeur de notre péché et le poids écrasant de sa loi qui coule encore en moi. Je ferme les yeux, le corps brisé mais l'esprit déjà avide de la prochaine audience. Le jeu ne fait que commencer.

Chapitre 4

Permission de Minuit

Le froid du carrelage de la salle de bain de mon cabinet ne parvient pas à éteindre l'incendie qui rampe encore sous ma peau. Je m'appuie contre le lavabo en marbre, les jambes tremblantes, observant dans le miroir cette femme que les tribunaux craignent. Mes cheveux sont en désordre, mes lèvres gonflées, et entre mes cuisses, je sens encore l'humidité lourde et collante de l'homme qui vient de sortir. Le commandant. Il a laissé sa trace, une souillure exquise que je refuse d'essuyer immédiatement. Je veux la sentir. Je veux que l'odeur du sexe et du cuir m'accompagne tandis que je renoue ma cravate de soie.

Je suis Roxane. Pour le monde extérieur, je suis la loi. Pour moi-même, je suis un gouffre.

Trois jours ont passé. Trois jours de dossiers arides, de plaidoiries glaciales et de silence assourdissant. Le manque est une brûlure acide qui me ronge l'estomac. Ce soir, la pluie cingle les vitres de ma berline alors que je roule vers les quartiers sombres, là où l'uniforme se déleste de sa parade pour s'abandonner à la fatigue du verre de trop.

Le « Bunker ». C'est un bar en sous-sol, une enclave de béton et de néons faiblards où l'air est saturé de tabac froid et de sueur masculine. C'est ici que les permissionnaires viennent enterrer leurs démons. Ici, je ne suis pas l'avocate. Je suis la prédatrice en quête de sa propre soumission.

Je pousse la porte métallique. Le vacarme étouffé d'un vieux rock et le cliquetis des verres m'accueillent. Je balaie la salle du regard, ajustant ma jupe crayon qui moule

mes hanches comme une seconde peau. Mes talons claquent sur le sol poisseux, un métronome qui annonce mon arrivée.

Il est là, au fond. Isolé.

Il ne porte pas son uniforme, mais l'uniforme est gravé dans sa posture. Dos droit, épaules larges qui menacent de craquer les coutures de son t-shirt noir, mains calleuses enserrant un verre de whisky pur. Il ne regarde pas la serveuse, il ne regarde pas l'écran de télévision. Il fixe le vide avec une intensité qui me donne un coup de fouet électrique dans le bas-ventre.

Je m'approche, sans presser le pas. Chaque mouvement est calculé pour attirer son attention, pour faire dévier ce regard d'acier vers moi. Je m'installe sur le tabouret voisin, assez près pour que mon parfum — un mélange de musc et de tubéreuse — vienne perturber ses sens.

— Vous avez l'air de porter tout le poids de l'armée sur vos épaules, soldat, dis-je d'une voix basse, celle que j'utilise pour déstabiliser les témoins à la barre.

Il ne tourne pas la tête tout de suite. Il prend une gorgée lente, sa pomme d'Adam glissant avec une virilité brute. Puis, ses yeux se posent sur moi. Ce n'est pas le regard soumis ou intimidé des autres. C'est le regard d'un homme qui a l'habitude de chasser dans le noir.

— Marc, répond-il simplement. Et je ne suis pas de corvée aujourd'hui.

— Marc, je répète, goûtant le prénom. Un prénom solide. Un prénom qui obéit aux ordres.

Il esquisse un sourire qui n'atteint pas ses yeux. Un sourire dangereux, presque animal. Il pivote sur son tabouret, ses genoux frôlant les miens. Je sens la chaleur qui

émane de lui, une fournaise contenue.

— Vous vous trompez de cible, l'avocate. Je vois votre jeu à un kilomètre. Vous cherchez quelqu'un à briser ? Ou quelqu'un pour vous briser ?

L'affront est direct. Délicieux. Il a lu à travers mon armure de luxe. Je sens mon cœur s'emballer, mes tétons pointer contre la dentelle de mon soutien-gorge. Je me penche vers lui, réduisant l'espace jusqu'à ce que mon souffle vienne mourir contre son oreille.

— Je cherche quelqu'un qui n'a pas besoin de permission pour me prendre, murmuré-je. Quelqu'un qui sait que derrière ce tailleur, il n'y a qu'une bête qui attend d'être dressée.

Sa main, large et rugueuse, s'abat soudain sur ma cuisse. La pression est immédiate, possessive. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, faisant remonter ma jupe de quelques centimètres, dévoilant le haut de mes bas autofixants. Il ne demande pas. Il prend.

— On va voir si vous tenez toujours ce discours quand vous aurez la gueule dans la poussière, Roxane, grogne-t-il. Parce que moi, je ne joue pas. Quand je commande, on n'argumente pas. On exécute.

L'humidité entre mes jambes devient une marée. Son odeur — mélange de poudre, de savon de Marseille et de mâle — m'envahit les poumons. Il se rapproche, son front contre le mien. Je peux voir chaque pore de sa peau, la cicatrice fine qui barre son arcade sourcilière, le feu sombre dans ses pupilles.

— Alors, qu'est-ce qu'on attend ? provoqué-je, ma main glissant sur son torse pour sentir les muscles saillants de ses pectoraux. La cour est ouverte.

Il resserre sa prise sur ma cuisse jusqu'à ce qu'une plainte de plaisir étouffée m'échappe.

— La cour est levée, rectifie-t-il d'une voix rauque. C'est la loi martiale, maintenant.

Il se lève d'un bond, m'entraînant dans son sillage sans se soucier de mon équilibre. Il me tire vers l'arrière du bar, là où une porte dérobée mène vers une ruelle sombre et détrempée. Le jeu de massacre vient de franchir une étape. Et pour la première fois, je me demande si je n'ai pas enfin trouvé le maître qui saura me réduire au silence.

Le froid de la ruelle me percute comme une gifle, mais la chaleur qui irradie de Marc suffit à transformer la pluie fine en une vapeur moite autour de nous. Il ne m'emmène pas, il me traîne. Sa main est une menotte de chair et d'os verrouillée sur mon poignet, et chaque pas qu'il fait résonne sur le pavé mouillé avec la précision d'une marche forcée.

Il s'arrête brusquement derrière une benne à ordures métallique, là où l'ombre est si épaisse qu'elle semble solide. D'un mouvement sec, il me projette contre le mur de briques. L'impact n'est pas douloureux, mais il me coupe le souffle, me rappelant que je n'ai plus affaire à un civil qui cherche à plaire. Son corps s'écrase contre le mien instantanément, m'emprisonnant entre la pierre froide et sa carrure d'acier.

— Tu parlais beaucoup trop là-dedans, Roxane, murmure-t-il, son souffle chaud s'engouffrant dans mon oreille.

Il approche son visage du mien, si près que je sens l'humidité de ses cils contre ma joue. Ses yeux sont deux fentes sombres, dépourvues de la moindre hésitation. Ma main, qui cherchait encore à tâtonner son torse, est interceptée et plaquée au-dessus de ma tête. Il me maintient d'une seule main, ses doigts enserrant mes deux poignets avec une aisance insultante.

— C'est ça, ta loi martiale ? Je te trouve bien lent à l'exécution, soldat, je siffle, malgré mon cœur qui cogne contre mes côtes comme un animal en cage.

Un rire sec, dépourvu de joie, s'échappe de sa gorge.

— L'exécution commence toujours par une reconnaissance de terrain.

Sa main libre descend le long de ma gorge, ses doigts rugueux, calleux, frottant ma peau avec une lenteur délibérée. Il s'arrête sur la dentelle de mon décolleté, là où mon sang bat la chamade. Je sens ses ongles gratter légèrement le tissu, puis la chair, provoquant un frisson électrique qui me remonte jusqu'à la racine des cheveux. Ma respiration se hache. Je veux qu'il déchire tout, je veux qu'il arrête de me jauger.

— Tu trembles, constate-t-il d'une voix de prédateur. C'est la peur ou l'impatience ?

— C'est le froid, je mens, le menton levé, mes yeux ancrés dans les siens.

Il sourit, un rictus carnassier, et plonge sa main sous ma jupe. Le contraste est brutal : le froid de la ruelle contre la chaleur dévastatrice de sa paume qui remonte le long de ma cuisse. Il ne cherche pas à être tendre. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair, testant ma résistance, avant de rencontrer la soie humide de ma culotte.

Je lâche un gémissement que je tente d'étouffer, mais il s'empare de ma bouche avec une sauvagerie qui me cloue sur place. Ce n'est pas un baiser, c'est une invasion. Sa langue force le passage, goûteuse de tabac froid et de désir pur, tandis que ses doigts trouvent enfin ce qu'ils cherchaient. Il presse la jointure de ses phalanges contre mon intimité, là où je suis déjà en train de me noyer.

— Trempée, lâche-t-il contre mes lèvres, sa voix vibrant jusque dans mes poumons. On dirait que tes défenses sont déjà tombées.

Il retire brusquement sa main pour attraper ma cuisse et la relever, l'enroulant autour de sa hanche. Le mouvement expose mon centre à la bise nocturne, mais surtout à lui. Je sens la dureté de son érection à travers le tissu épais de son pantalon de treillis, une barre de fer qui me promet la destruction.

— Je n'ai pas dit que je me rendais, je souffle, ma voix n'étant plus qu'un murmure brisé.

— Je ne prends pas de prisonniers, Roxane. Je prends ce qui m'appartient.

Il libère mes poignets, mais avant que je ne puisse réagir, il me retourne face au mur. Le front contre la brique humide, je sens son corps se presser derrière moi, son torse large écrasant mes omoplates. Il saisit mes hanches avec une telle force que je sais que ses doigts y laisseront des marques, des trophées de cette nuit.

Il descend ma fermeture éclair d'un geste sec, le bruit du métal déchirant le silence de la ruelle. L'air frais me lèche le bas du dos, immédiatement remplacé par la chaleur étouffante de son souffle alors qu'il se penche pour mordre la naissance de mon cou. Sa main se glisse à nouveau entre mes jambes, cette fois-ci sans l'obstacle du tissu, et ses doigts s'enfoncent en moi avec une autorité qui me fait cambrer le dos, le bassin cherchant instinctivement plus de ce contact brut.

— Regarde-moi dans le reflet de cette vitre, ordonne-t-il, sa voix devenant plus basse, plus impérieuse.

Je lève les yeux vers la fenêtre crasseuse d'un entrepôt en face de nous. Je vois nos silhouettes floues, sombres. Je vois son visage penché sur mon épaule, ses traits contractés par une concentration presque effrayante. Je vois ma propre expression, celle d'une femme qui a enfin trouvé la limite qu'elle cherchait tant à franchir.

— Tu voulais voir ce qu'il y a derrière l'uniforme ? grogne-t-il en faisant jouer ses

doigts en moi, me provoquant une décharge qui me fait vaciller sur mes talons. Tu vas tout voir. Minute par minute. Jusqu'à ce que tu ne te souviennes plus de ton nom.

Il attrape le haut de mon crâne, tirant mes cheveux pour me forcer à rejeter la tête en arrière contre son épaule. Ses yeux dans le reflet ne me quittent pas. Il défait sa ceinture avec un cliquetis métallique qui résonne comme une sentence.

Le jeu de séduction est mort. C'est maintenant une question de territoire. Et Marc est en train de conquérir chaque centimètre de ma peau.

Le cliquetis de sa boucle de ceinturon qui frappe le sol résonne dans mes os comme le premier coup de canon d'une exécution. Marc n'est plus l'homme qui me souriait avec une politesse glaciale dans le bar. C'est un prédateur qui vient de décider que la traque était terminée.

Sa main, calleuse, brûlante, quitte mes cheveux pour descendre sur ma gorge, son pouce écrasant ma trachée juste assez pour que chaque inspiration devienne un combat. Je sens sa queue, déjà raide et monstrueuse, s'écraser contre mes fesses à travers la fine dentelle de ma culotte qu'il n'a même pas pris la peine de retirer. Il la déchire d'un coup sec. Le bruit du tissu qui cède me fait lâcher un gémissement que sa bouche étouffe aussitôt en s'écrasant contre mon cou.

— Regarde, Roxane. Regarde ce que tu as provoqué avec tes petits jeux de garce, grogne-t-il contre ma peau, son souffle court, chargé d'une odeur de tabac et de désir brut.

Je fixe le reflet dans la vitre. Je vois ce colosse me broyer contre lui, sa main libre s'engouffrant entre mes cuisses pour me pétrir avec une violence qui me fait voir des étoiles. Il est trempé de moi. Ses doigts s'enfoncent, fouillent ma moiteur, cherchent le point exact qui me fera plier. Quand il le trouve, je cambre le dos, mes ongles s'ancrant dans le crépi froid du mur derrière moi. Je suis une flaque, un chaos de nerfs

à vif.

Il libère son sexe, une barre de chair pulsante qui vient se caler à l'entrée de mon intimité. Il ne me demande pas si je suis prête. Il ne me ménage pas.

D'un coup de rein sauvage, il s'enfonce en moi.

Le cri que je pousse est aspiré par l'ombre de l'entrepôt. C'est une déflagration. Il est trop grand, trop dur, trop *tout*. Il me remplit jusqu'à la gorge, écartant mes parois avec une autorité militaire. Je sens chaque centimètre de sa peau contre la mienne, la friction insupportable et délicieuse de son pubis contre mes fesses.

— Oh putain... souffle-t-il, sa voix brisée par l'effort. T'es tellement serrée. Tu vas me bouffer tout entier, hein ?

Il commence à cogner. C'est le mot. Il ne fait pas l'amour, il mène un assaut. Chaque coup de butoir me projette contre le mur, ma poitrine s'écrasant contre la pierre froide tandis que ses mains me maintiennent en place, ses doigts s'enfonçant dans mes hanches comme s'il voulait y laisser l'empreinte de ses os. Je sens mon corps se désagréger. Je ne suis plus Roxane, je suis un réceptacle, une zone de guerre, une proie qui hurle de plaisir sous les assauts d'un conquérant.

Le rythme s'accélère. C'est saccadé, animal. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement humide et sourd, couvre le bruit lointain de la ville. Je sens son foutre qui commence à monter, je sens ma propre jouissance qui me tord le ventre, une boule de feu qui ne demande qu'à exploser.

— Regarde-moi ! ordonne-t-il en me saisissant le menton pour me forcer à fixer notre reflet. Regarde comme je te prends.

Dans le verre crasseux, nos silhouettes ne font plus qu'un bloc de fureur sombre. Je

vois ma tête basculer en arrière, mes yeux révulsés, ma bouche ouverte sur un cri muet. Je vois son visage à lui, contracté par une agonie de plaisir, les veines de son cou saillantes, sa mâchoire verrouillée. Il est magnifique et terrifiant.

La tension monte jusqu'à l'insoutenable. Mes muscles se tendent, se figent.

— Marc... je...

— Vas-y, lâche tout, ordonne-t-il dans un râle. Crève pour moi.

L'orgasme me percute comme un accident de voiture. Mon sexe se contracte violemment autour du sien, des spasmes électriques qui me font perdre connaissance une fraction de seconde. Au même moment, il s'arc-boute, une main plaquée sur ma bouche pour étouffer son propre cri, et je sens son jet brûlant inonder mes entrailles, vague après vague, un flot épais qui semble ne jamais vouloir s'arrêter.

Il reste ainsi, soudé à moi, tremblant de tous ses membres, son front appuyé contre mon épaule. L'air froid de la nuit nous enveloppe, mais nous dégageons une chaleur de fournaise. Ma sueur se mélange à la sienne, mes fluides coulent le long de mes cuisses, marquant le sol de notre passage.

Lentement, il se retire. Le vide qu'il laisse est une agression. Je manque de m'effondrer, mais il me rattrape par la taille, me retournant pour me plaquer une dernière fois contre lui. Ses yeux sont redevenus d'un bleu d'acier, mais une lueur de possession y brûle désormais.

Il remonte son pantalon, réajuste sa ceinture avec une précision chirurgicale, redevenant en quelques secondes le soldat impeccable qu'il était. Seule son haleine courte et l'odeur de notre sexe sur ses mains trahissent le carnage.

Il s'approche de mon oreille, ses lèvres effleurant le lobe que j'ai mordu plus tôt.

— Permission de minuit terminée, Roxane. Mais ne crois pas que j'en ai fini avec toi. Tu m'appartiens maintenant. Partout. Tout le temps.

Il recule d'un pas, me détaillant une dernière fois dans mon état de dévastation — mes cheveux en bataille, mon rouge à lèvres étalé, mes jambes tremblantes. Un sourire prédateur étire ses lèvres. Sans un mot de plus, il tourne les talons et s'enfonce dans l'obscurité de la ruelle, me laissant seule avec le battement frénétique de mon cœur et le goût de lui encore brûlant dans mes veines.

La limite a été franchie. Et je sais déjà que je ramperai pour qu'il la repousse encore plus loin.

Chapitre 5

Infiltration Tactique

Mes cuisses brûlent encore. Chaque pas que je fais dans l'herbe haute, à la lisière de ce complexe militaire, réveille l'incendie qu'il a allumé il y a quarante-huit heures. L'odeur de Marc — un mélange de tabac froid, de savon de Marseille et de cette sueur âcre, masculine, presque métallique — semble imprégnée dans les fibres mêmes de mon trench-coat. Ou peut-être est-ce juste mon cerveau qui me joue des tours, me projetant des flashes de son corps massif me broyant contre le mur de cette ruelle.

Je m'arrête un instant, dissimulée par l'ombre d'un transformateur électrique. Je respire fort. L'air nocturne est chargé d'humidité, annonçant un orage qui ne veut pas éclater. C'est parfait. L'électricité statique fait dresser les poils sur mes bras, prolongeant le frisson de ma propre audace.

Je suis Roxane, l'avocate que tout le monde craint dans un prétoire, celle qui manipule les lois comme des scalpels. Mais ici, devant ce grillage surmonté de barbelés, je ne suis qu'une prédatrice en manque, une junkie de l'interdit. La zone est classée "secret défense", ou quelque chose d'approchant. Des panneaux "Entrée Interdite" et "Force Letale" ponctuent le périmètre. Pour n'importe qui, c'est une menace. Pour moi, c'est un préliminaire.

Je glisse ma main sous ma jupe crayon, juste pour vérifier. Je suis déjà trempée. La soie de ma lingerie s'accroche à ma peau, collante de ce désir qui me dévore depuis qu'il m'a dit : *"Tu m'appartiens"*. Ce n'était pas une promesse, c'était une sentence. Et je suis venue réclamer l'exécution de ma peine.

Le faisceau d'un projecteur balaie le terrain vague à une cinquantaine de mètres. Je me plaque contre le métal froid du transformateur, le cœur cognant si fort dans ma poitrine que j'ai l'impression qu'il va briser mes côtes. Cette peur... ce n'est pas de la terreur, c'est du carburant. Mon sexe pulse, une douleur sourde et exquise qui se répand dans tout mon bassin à chaque battement de mon poulx.

J'ai repéré la faille il y a une heure. Une section du grillage s'est affaissée à cause d'un glissement de terrain récent. Je rampe, littéralement. Mes mains s'enfoncent dans la terre meuble, mes ongles impeccablement manucurés se brisent, la boue souille mes vêtements de luxe, et je m'en fous. Je veux voir le regard de Marc quand il comprendra que ses barrières, ses règlements et ses murs ne valent rien face à mon obsession.

Je me faufile dans l'étroit passage. Le métal mord mon épaule, déchirant le tissu de ma veste de créateur. Je sens la griffure, la piqûre de la douleur qui se mêle à l'excitation. Je suis dedans.

Le complexe s'étend devant moi comme une bête de béton et d'acier. Des hangars sombres, des pistes de gravier, et là-bas, le bâtiment des dortoirs et de la salle tactique. C'est là qu'il est. Je le sais. Je sens sa présence comme un aimant.

Je me déplace avec une lenteur calculée, évitant les zones de lumière, mes sens aux aguets. Le silence est lourd, seulement rompu par le ronronnement lointain d'un générateur et le crissement de mes propres pas. Je suis une ombre parmi les ombres, une anomalie civile dans cet univers de discipline et d'ordre.

Soudain, des voix. Des ordres aboyés, le claquement sec de rangers sur le bitume. Je me fige derrière une pile de pneus de camions militaires. L'odeur du caoutchouc chaud m'agresse les narines. À travers l'interstice, je les vois. Une section en plein exercice nocturne. Ils sont en tenue de combat, visages barbouillés de noir, fusils d'assaut en bandoulière.

Et il est là.

Marc.

Il domine le groupe de toute sa carrure. Sa veste de treillis est ouverte sur un t-shirt kaki qui moule ses pectoraux puissants, les muscles de son cou tendus comme des câbles d'acier alors qu'il hurle des instructions. Sa voix... ce baryton rocailleux qui m'a ordonné de m'ouvrir pour lui, elle résonne dans l'enceinte, faisant vibrer quelque chose de primitif au plus profond de mes entrailles.

Il dégage une autorité brute, une violence contenue qui me donne envie de me mettre à genoux, là, dans la poussière, et d'attendre qu'il me remarque. Je le regarde bouger, la précision de ses gestes, la façon dont il manie son arme comme une extension de son propre corps. C'est un tueur. Un homme dont le métier est de briser, de dominer, de neutraliser.

Et je l'ai eu en moi. J'ai vu ce visage de marbre se fissurer sous l'effet du plaisir, j'ai entendu ce souffle discipliné se transformer en râles animaliers.

L'adrénaline de le voir ainsi, dans son élément, alors que je suis là, cachée, illégale, à le dévorer des yeux, est presque insupportable. Mon clitoris frotte contre la dentelle fine, chaque mouvement est une torture délicieuse. Je veux qu'il me voie. Je veux qu'il réalise que je suis l'insulte suprême à sa sécurité.

Il se tourne brusquement dans ma direction, comme s'il avait senti une présence. Ses yeux d'acier balayent l'obscurité. Je retiens mon souffle, mes doigts s'enfonçant dans le caoutchouc des pneus. Mon corps entier tremble, une décharge électrique me traverse de la nuque aux orteils.

Il fait quelques pas vers ma cachette, sa main reposant sur la crosse de son arme de

poing. Son visage est un masque de concentration froide. À cet instant, je ne suis plus l'avocate, je ne suis plus la femme de pouvoir. Je suis juste une proie volontaire, tapie dans le noir, attendant que le prédateur mette fin à ce jeu de cache-cache pour me dévorer tout entière.

— Qui est là ? sa voix claque comme un coup de fouet dans le silence de la nuit.

Je sens l'humidité entre mes jambes devenir un torrent. Le danger est là, à portée de main, et il a un nom. Marc.

Le crissement de ses bottes tactiques sur le béton froid résonne dans ma poitrine comme un glas. Chaque pas qu'il fait vers mon tas de pneus est une caresse brutale sur mes nerfs à vif. Je suis prostrée, les genoux enfoncés dans la poussière industrielle, le dos voûté, le souffle court. L'odeur de caoutchouc brûlé et d'huile de moteur m'agresse les narines, se mélangeant à l'arôme musqué de ma propre excitation qui s'échappe de l'échancrure de ma lingerie fine.

Il est là. Je sens sa chaleur, cette aura de violence contenue qui émane de lui comme une onde de choc. L'acier de son regard semble transpercer le caoutchouc qui me protège encore pour quelques secondes.

— Je ne le répéterai pas, lâche-t-il, sa voix plus basse, plus sombre. Sors de là. Maintenant.

Je ne bouge pas. Je veux qu'il vienne me chercher. Je veux qu'il salisse ses mains impeccables pour m'extirper de l'ombre. Un silence de mort retombe sur le hangar, seulement troublé par le bourdonnement lointain d'un générateur et le martellement erratique de mon cœur contre mes côtes.

Soudain, le mouvement est si rapide que je n'ai pas le temps de crier. Une main gantée de kevlar plonge dans l'obscurité et se referme sur mon épaule avec la force

d'un étau. Je suis arrachée à ma cachette d'un coup sec. Mes pieds quittent le sol une fraction de seconde avant que je ne sois projetée contre la paroi métallique d'un conteneur voisin.

Le choc m'arrache un gémissement, mais ce n'est pas de la douleur. C'est une décharge pure, un plaisir électrique qui irradie directement dans mon entrejambe, déjà trempé.

Marc est sur moi en un éclair. Son corps, massif, cuirassé par son gilet tactique, m'écrase contre le métal froid. Il a dégainé. Le canon de son Sig Sauer, encore tiède, vient se loger sous mon menton, m'obligeant à lever la tête, à offrir ma gorge à son bon vouloir.

— Roxane.

Il ne pose pas de question. Mon nom dans sa bouche sonne comme une insulte, comme une condamnation. Ses yeux d'acier sont dilatés par une fureur noire, mais j'y vois aussi autre chose. Une faim. Une reconnaissance animale.

— Tu joues à quoi, bordel ? grogne-t-il. Tu sais où on est ? Tu sais ce que mes hommes feraient s'ils t'avaient trouvée avant moi ?

Je le regarde droit dans les yeux, défiante, les lèvres entrouvertes. Ma respiration est un sifflement erratique. Je sens la dureté de son arme contre ma peau, et plus bas, la pression de son bassin contre le mien. Malgré l'équipement, malgré les couches de tissu technique, je sens la raideur de son sexe qui me presse, exigeante, impitoyable.

— Ils ne m'ont pas trouvée, Marc, murmuré-je, ma voix brisée par le désir. Toi, si.

Je lèche mes lèvres sèches, et je vois son regard dévier une seconde vers ma bouche. Ses narines se dilatent. Il sent l'odeur de ma peur et celle, bien plus entêtante, de ma

luxure.

Sa main libre quitte mon épaule pour venir s'écraser sur ma gorge, ses doigts longs et puissants enserrant mon cou sans me couper le souffle, juste assez pour me rappeler qu'il possède chaque bouffée d'oxygène que je prends. Il appuie son pouce sur ma carotide. Il sent mon pouls s'emballer, un galop effréné de bête traquée.

— Tu es une putain de malade, crache-t-il, son visage à quelques centimètres du mien. Je devrais te menotter à ce rail et appeler l'extraction. Je devrais te briser pour avoir compromis cette zone.

— Alors fais-le, provoqué-je en me cambrant contre lui. Brise-moi, Marc. Montre-moi à quel point ta sécurité est inviolable.

Un grognement sourd remonte de sa poitrine, un son animal, viscéral. Il range son arme dans son étui de cuisse d'un mouvement fluide, sans jamais lâcher ma gorge. Ses yeux ne me quittent pas, brûlants d'une rage qui se transforme sous mes yeux en un besoin dévastateur.

Ses doigts se crispent légèrement sur ma peau, et il descend sa main le long de mon buste, brusquement, sans aucune douceur. Il attrape le tissu de mon haut et le déchire d'un coup sec, libérant mes seins qui pointent, durcis par le froid et l'adrénaline. L'air frais du hangar me fouette la peau, mais la chaleur qui se dégage de Marc est un incendie.

— Tu voulais que je te voie ? demande-t-il, sa main descendant maintenant vers ma taille, s'enfonçant sous la ceinture de mon pantalon tactique. Tu voulais voir le monstre derrière l'uniforme ?

Il n'attend pas de réponse. Sa main plonge plus bas, arrachant un cri de ma gorge lorsqu'il rencontre la dentelle saturée de mes fluides. Il ne cherche pas à être tendre.

Ses doigts s'enfoncent brutalement dans ma chair, testant l'humidité qui coule le long de mes cuisses.

— Regarde-toi, siffle-t-il à mon oreille, sa barbe naissante frottant douloureusement ma joue. Tu es trempée. Tu baves pour moi au milieu d'un champ de mines.

Il retire ses doigts pour les porter à ses lèvres, goûtant mon sel, mon excitation, sans quitter mon regard. Sa langue claque contre son palais, un son obscène dans ce silence lourd de menaces. Je sens mes jambes fléchir, mais il me maintient debout, me plaquant plus fort contre le conteneur.

— Tu as une idée de ce que je vais te faire pour cette insulte, Roxane ?

Sa voix est un murmure de velours et de gravier. Sa main redescend, cette fois pour agripper mes fesses et me soulever, m'obligeant à enrouler mes jambes autour de sa taille. Le contact de son entrejambe blindé contre ma vulve à vif est une torture délicieuse. Je frotte mon intimité contre la rudesse de son pantalon, cherchant désespérément un soulagement que seul lui peut m'offrir.

— Ne parle plus, Marc... supplié-je, ma tête basculant en arrière contre le métal. Prends-moi ici. Détruis-moi.

Il lâche un rire sombre, dépourvu de toute joie, et je sens ses doigts s'insérer de nouveau en moi, plus profondément, plus violemment, tandis que sa bouche s'empare de la mienne dans un baiser qui a le goût du sang et de la domination totale. Ses dents mordent ma lèvre inférieure, et je réponds avec la même ferveur sauvage, mes ongles s'enfonçant dans les jointures de son gilet, cherchant la peau, cherchant l'homme sous la machine de guerre.

Le jeu de cache-cache est terminé. Le prédateur a mordu, et il n'a aucune intention de lâcher sa prise. J'entends le bruit métallique de sa boucle de ceinture qu'il dégrafe

d'une main, tandis que l'autre continue de me ravager, me préparant à l'invasion qu'il me promet dans chaque regard, chaque souffle saccadé contre ma peau.

Le hangar semble s'effacer, le danger extérieur n'est plus qu'un bruit de fond. Il n'y a plus que le frottement du cuir, l'odeur de la sueur et cette tension insoutenable qui est sur le point d'exploser.

Le cliquetis métallique de sa boucle de ceinture résonne contre le béton froid, un glas sonnante la fin de ma raison. Marc ne perd pas une seconde. Ses doigts, encore luisants de mon propre désir, quittent l'humidité de mon centre pour s'emparer de son pantalon de treillis qu'il repousse d'un geste sec, autoritaire. Je suis plaquée contre des caisses de munitions, le bois brut me griffant les omoplates, mais je m'en moque. Je ne sens que la chaleur irradiante qui émane de lui, une promesse de destruction totale.

Il se dégage, et la vision de sa virilité, dressée, sombre et impatiente, provoque un spasme violent au creux de mon ventre. Il est massif, à l'image de l'homme : dépourvu de fioritures, forgé pour l'impact.

— Regarde-moi, Roxane, grogne-t-il, sa voix n'étant plus qu'un murmure rocailleux qui fait vibrer mes os.

Je relève les yeux, mes pupilles dilatées cherchant les siennes dans la pénombre du hangar. Il saisit mes cuisses à pleines mains, ses pouces s'enfonçant dans ma chair avec une force qui laissera des marques, et il me soulève d'un coup, m'incitant à enrouler mes jambes autour de sa taille. Mon dos glisse contre la paroi métallique d'un container, un froid polaire qui contraste violemment avec le brasier entre mes jambes. Ma chatte est en feu, palpitante, réclamant l'invasion.

Il ne s'insère pas avec douceur. Il n'y a aucune place pour la tendresse ici, pas dans cette zone de guerre, pas entre nous. D'un coup de rein brutal, il force le passage. Je lâche un cri étouffé, la tête basculée en arrière, alors qu'il me déchire et me comble

simultanément. Il est si large, si dur, que j'ai l'impression qu'il va me briser de l'intérieur. Son membre, brûlant, s'enfonce jusqu'à la garde, percutant mon col avec une violence qui me fait voir des étoiles.

— Tu es à moi, murmure-t-il contre mon oreille, ses dents venant mordre mon lobe jusqu'à la douleur. Mon infiltration, ma proie, ma petite traînée.

Il commence son va-et-vient, un rythme saccadé, sans aucune pitié. À chaque estocade, le choc de nos corps produit un claquement humide qui résonne dans l'immensité silencieuse du hangar. Je m'accroche à ses épaules massives, mes doigts cherchant désespérément prise sur le tissu résistant de son gilet tactique, avant de remonter vers son cou, griffant sa peau, cherchant à marquer ce prédateur qui me possède.

La sensation est écrasante. C'est un mélange d'huile de moteur, de sueur âcre et de l'odeur métallique du sang qui flotte encore entre nous. Je sens chaque veine de son sexe, chaque centimètre de sa peau rugueuse frotter contre mes parois déjà irritées, m'incendiant un peu plus à chaque mouvement. Il se retire presque entièrement, me laissant un instant avec ce vide insupportable, avant de plonger de nouveau en moi avec une rage renouvelée.

Je perds pied. Le danger d'être découverte, les patrouilles qui rôdent peut-être à quelques mètres derrière les portes blindées, tout cela ne fait qu'alimenter le feu. Mon excitation est une drogue pure, distillée par la peur et le désir. Je gémissais son nom, ma voix brisée, mes hanches cherchant à rencontrer les siennes pour intensifier le contact.

— Plus vite, Marc... je t'en prie...

Il répond par un grognement animal et accélère la cadence. Il n'est plus un homme, il est une machine de guerre focalisée sur un seul objectif : ma soumission totale. Ses mains quittent mes cuisses pour venir s'écraser de chaque côté de ma tête, ses muscles

bandés par l'effort, ses veines saillantes sous la peau de ses avant-bras. Il me martèle avec une force sauvage, ses hanches percutant les miennes dans un rythme frénétique.

Je sens la vague monter, un tsunami de plaisir brut et douloureux qui part de mon centre pour irradier dans tout mon corps. Mes muscles vaginaux se contractent frénétiquement autour de lui, le serrant à en étouffer son souffle. Marc lâche un juron étouffé, sa prise sur le container se resserrant à en faire grincer le métal.

— Je vais t'écraser sous mon foutre, Roxane... tout au fond... là où tu ne pourras jamais l'oublier.

Le climax me percute comme une décharge électrique. Je me cambre, le corps tendu à rompre, mes parois le broyant dans un spasme interminable. Je crie son nom dans sa bouche alors qu'il m'embrasse avec une fureur dévastatrice, étouffant mes râles. Quelques secondes plus tard, je sens son corps se figer. Ses reins se pressent contre moi avec une force herculéenne et je sens le jet brûlant de sa semence m'inonder, vague après vague, remplissant mon utérus de sa possession liquide.

Il reste ainsi, planté en moi, le front contre le mien, nos souffles courts et erratiques se mélangeant dans l'air froid. Sa sueur perle sur mon visage, salée, virile. On peut entendre le silence pesant du hangar reprendre ses droits, seulement troublé par le crépitement lointain d'une radio tactique.

Il se retire lentement, le bruit de succion marquant la fin de notre union sauvage. Je glisse le long du container, mes jambes flageolantes peinant à me porter. Marc se rhabille d'un geste efficace, ses yeux ne me lâchant pas, redevenus ces billes d'acier froides, prêtes à tuer. Il remonte sa fermeture éclair, ajuste son gilet, et redevient instantanément le soldat.

Mais je vois l'éclat dans son regard. Je sens l'humidité entre mes jambes, le rappel

glissant de ce qu'il vient de me faire.

— On bouge, dit-il simplement, sa voix ayant retrouvé son tranchant professionnel.
La récréation est finie.

Il me saisit par le bras, m'entraînant vers la sortie dérobée. Le chapitre de la traque s'achève ici, mais la guerre, elle, ne fait que commencer. Et je sais, au plus profond de mes entrailles encore vibrantes, que je suis déjà perdue.

FIN DU CHAPITRE

Chapitre 6

Corps à Corps au Front

L'obscurité du hangar n'était pas totale ; elle était hachurée par les lames de lumière blafarde d'une lune de novembre qui filtraient à travers les verrières brisées du plafond. L'air était saturé de cette odeur métallique de vieille huile de moteur, de béton froid et de poussière stagnante. Je sentais le frisson courir le long de mon échine, mais ce n'était pas le froid. C'était l'adrénaline, ce shoot pur et toxique qui irrigue mes veines dès que je franchis la ligne rouge.

Mes talons aiguilles claquaient sur le sol poisseux, un métronome provocateur dans ce silence de cathédrale industrielle. Je portais mon tailleur noir, celui que j'arborais le matin même pour plaider la relaxe d'un gamin de banlieue devant les assises, mais sous la soie de mon chemisier, ma peau brûlait. J'avais soif de ce moment. Soif de voir l'ordre s'effondrer.

— Je t'avais dit de ne pas venir, Roxane.

La voix de Marc surgit de l'ombre derrière un container de transport rouillé. Basse, rauque, elle possédait cette autorité naturelle que le commandement grave dans les cordes vocales. Je m'arrêtai, le menton levé, mes yeux cherchant sa silhouette. Il apparut enfin, une masse sombre et imposante. Il portait son treillis, les manches retroussées sur des avant-bras massifs barrés de veines saillantes. Son gilet tactique accentuait la largeur de ses épaules. Il n'était pas là pour rigoler. Il était en mission, et j'étais la cible.

— Depuis quand obéis-je aux ordres, Major ? répliquai-je, ma voix vibrant d'un défi érotique.

Je fis un pas vers lui, réduisant l'espace. L'odeur de Marc m'assaillit : un mélange de tabac froid, de savon basique et de cette sueur de mâle en alerte. C'était l'odeur du danger. Il ne bougea pas d'un cil, les bras croisés, le regard de pierre. Il me scrutait comme un obstacle tactique, une faille dans son périmètre de sécurité.

— Tu joues avec le feu, murmura-t-il alors que je n'étais plus qu'à quelques centimètres. Ici, il n'y a pas de juge, pas de greffier. Il n'y a que moi. Et je ne suis pas d'humeur à être ton jouet.

— C'est justement ce que je suis venue chercher, Marc. Ta mauvaise humeur. Ta discipline qui craque.

Je posai une main gantée de cuir fin sur sa poitrine. Sous le tissu épais du treillis, je sentis la rigidité de ses muscles pectoraux, le battement sourd et régulier de son cœur de soldat. Un prédateur au repos. Je fis glisser mes doigts le long de la fermeture éclair de sa veste, mon regard ancré dans le sien. Ses yeux d'acier semblaient vouloir me broyer, mais je vis cette petite étincelle de rage pure, ce désir qu'il tentait de museler derrière ses années d'entraînement.

Soudain, sa main se referma sur mon poignet. Une poigne de fer qui ne demandait pas la permission. Il me tira vers lui avec une violence contrôlée, m'écrasant contre la dureté de son équipement. Le choc me coupa le souffle, mais une vague de chaleur liquide se propagea instantanément entre mes cuisses.

— Tu veux voir ce qui se passe quand on pousse un homme comme moi à bout ? grogna-t-il, son visage à quelques millimètres du mien.

Il sentait le café et la menace. Sa main libre s'insinua dans ma nuque, ses doigts s'emmêlant brutalement dans mes cheveux pour rejeter ma tête en arrière, exposant ma gorge à la lumière crue de la lune. C'était une prise de possession, sans

préambule, sans douceur.

— Montre-moi, Major, soufflai-je, les lèvres entrouvertes, le cœur battant à tout rompre contre ses plaques de protection. Montre-moi le monstre sous l'uniforme.

Sa réaction fut instinctive, animale. Il me fit pivoter d'un geste brusque et me projeta contre le flanc froid du container. Le métal résonna dans tout le hangar. Avant que je puisse reprendre mes esprits, son corps était sur le mien, un mur de muscles et de détermination. Ses genoux écartèrent les miens sans cérémonie, se loger entre mes jambes pour sentir ma vulnérabilité à travers le tissu fin de mon pantalon de costume.

Il n'y avait plus de place pour les mots. Ses mains, larges et calleuses, se posèrent sur mes hanches, agrippant le tissu avec une force qui promettait des marques demain. Je sentais la rigidité de son sexe contre mon bas-ventre, une promesse de destruction qui me fit gémir malgré moi. Il approcha sa bouche de mon oreille, son souffle chaud brûlant ma peau.

— Tu as passé ta journée à parler, Roxane. À manipuler la vérité avec ta jolie petite langue. Maintenant, tu vas te taire. Et tu vas apprendre ce que signifie réellement perdre le contrôle.

Il ne m'embrassa pas. Il me mordit le lobe de l'oreille, une morsure sauvage qui me fit cambrier le dos, alors qu'il glissait une main sous mon chemisier, arrachant les boutons dans un petit crépitement de plastique qui vola dans l'ombre. Le contact de sa paume glacée contre ma peau brûlante fut un choc électrique. Ses doigts ne cherchaient pas à caresser ; ils marquaient leur territoire, pétrissant mes seins avec une rudesse qui m'arracha un cri étouffé.

Je luttais, non pas pour m'échapper, mais pour m'imprégner de sa force, mes ongles s'enfonçant dans ses bras puissants, cherchant à percer le tissu de son treillis. La tension était à son comble, une corde de violon prête à rompre sous l'archet d'un fou.

Marc était une tempête, et j'étais le paratonnerre qu'il avait choisi pour décharger toute sa frustration de soldat discipliné.

Il descendit son visage vers mon décolleté, sa barbe de trois jours griffant ma peau délicate. Je pouvais entendre sa respiration devenir un râle sourd, le bruit d'un moteur qui s'emballe. Il cherchait la faille, l'endroit où je cesserais d'être l'avocate arrogante pour n'être plus qu'une femme soumise à ses pulsions. Et il la trouva quand sa main descendit brusquement pour agripper l'entrejambe de mon pantalon, appuyant avec une précision chirurgicale là où j'étais déjà trempée de désir.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix qui ne tolérait aucune désobéissance.

Je relevai les yeux, égarée, la vue troublée par l'excitation. Son visage était un masque de concentration sauvage, les mâchoires contractées.

— Tu l'as voulu, dit-il, ses doigts s'attaquant maintenant à ma ceinture. Maintenant, assume.

Le cuir de ma ceinture grinça sous ses doigts impatients, un son sec qui résonna contre les murs de béton froid. Je sentais le métal de la boucle forcer contre ma taille, une lutte brève avant que l'ardeur de Marc n'ait raison de l'obstacle. Il ne cherchait pas l'élégance, il cherchait l'accès. Ses mains, calleuses et marquées par des années de maniement d'armes, n'avaient aucune douceur. Elles étaient efficaces, brutales, précises.

Lorsqu'il fit sauter le bouton de mon pantalon de tailleur, le tissu s'ouvrit sur l'étroite bande de dentelle noire qui retenait encore mon intimité. L'air frais du hangar s'engouffra sur ma peau brûlante, créant un choc thermique qui me fit frissonner de la tête aux pieds. Mais le froid fut de courte durée. Marc plongea une main à l'intérieur, sa paume large écrasant mon mont de Vénus avec une force qui m'arracha un gémissement étranglé.

— Tu sens ça ? grogna-t-il contre mon oreille, son souffle court embrasant mon cou. Tu es putain de trempée, Roxane. C'est ça que tu voulais ? Me pousser à bout pour voir ce qui se cache sous l'uniforme ?

Il n'attendit pas de réponse. Ses doigts s'insinuèrent sous l'élastique de ma culotte, cherchant la fente déjà offerte, déjà impatiente. Quand il me toucha enfin, le contact fut électrique. Il était direct, sans préliminaires inutiles, ses doigts glissant dans mon humidité avec une autorité qui me fit cambrer le dos. Un cri de surprise et de plaisir se perdit dans le creux de son épaule alors que je m'agrippais à ses muscles saillants à travers son treillis.

— Regarde-moi, répéta-t-il, sa voix vibrant dans son thorax contre mon sein. Je veux voir tes yeux quand je te démonte ton arrogance.

Je me forçai à lever les paupières. Ses yeux sombres étaient deux puits de désir pur, une faim primitive qui m'effraya autant qu'elle m'excita. Il commença un mouvement de va-et-vient, lent, lourd, ses doigts s'enfonçant profondément en moi. Je sentais chaque ride de sa peau, chaque cicatrice de ses mains me labourer délicieusement. C'était cru, c'était sale, et c'était exactement ce dont mon corps de juriste coincée avait besoin.

Il recula d'un pas, m'obligeant à me tenir aux étagères métalliques pour ne pas m'effondrer, les jambes flageolantes. D'un geste sec, il défit sa propre ceinture. Le bruit du métal contre le sol fut comme un coup de feu dans le silence oppressant du hangar. Il baissa son pantalon, libérant son sexe déjà tendu à rompre, une lame de chair chaude et pulsante qui semblait défier l'obscurité.

— Touche-le, ordonna-t-il.

Ma main tremblait alors que je m'exécutais. La peau était d'une finesse de soie, mais

en dessous, c'était de l'acier. Sa chaleur irradiait, une promesse de destruction et de renaissance. Dès que mes doigts se refermèrent sur lui, Marc laissa échapper un juron sourd, sa tête basculant en arrière, les veines de son cou saillantes sous l'effort de se contenir.

Il me saisit par les hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes, et me retourna violemment face à l'étagère de métal rouillé. Mon front heurta la surface froide, mes mains cherchant une prise sur les montants métalliques. Je sentis son corps massif se coller contre mon dos, son érection pressant entre mes fesses à travers la mince barrière de mes vêtements descendus.

— Tu te croyais en contrôle, n'est-ce pas ? murmura-t-il, sa main libre remontant pour empoigner fermement mes cheveux, tirant ma tête en arrière pour exposer la ligne de ma gorge. Tu croyais pouvoir jouer avec un prédateur sans te faire mordre.

Il fit glisser son autre main entre mes cuisses, écartant mes jambes plus largement. Ses doigts retournèrent là où j'étais le plus vulnérable, titillant mon clitoris avec une insistance qui me fit voir des étoiles. La friction de ses doigts mêlée à la pression de son membre contre mes reins créait un court-circuit dans mon cerveau. Je ne pensais plus à mes dossiers, à ma carrière, à la morale. Je n'étais plus qu'un réceptacle de sensations, une bête en rut attendant d'être marquée.

— S'il te plaît... Marc... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle brisé.

— S'il te plaît quoi ? demanda-t-il cruellement, accentuant la pression de ses doigts. Dis-le. Dis-moi ce que tu veux que le soldat te fasse.

Il descendit ses lèvres le long de ma colonne vertébrale, déposant des baisers qui ressemblaient à des morsures. Sa barbe frottait ma peau à vif, augmentant le supplice de l'attente. Il savait exactement ce qu'il faisait. Il me torturait de plaisir, retardant l'échéance pour me briser totalement.

Je sentis ses mains s'attaquer au reste de mes vêtements, déchirant presque mon chemisier pour libérer mes seins de la contrainte de mon soutien-gorge. L'air froid frappa mes tétons dressés avant qu'il ne les écrase entre ses doigts rudes. La douleur et le plaisir se mélangèrent en un cocktail explosif.

— Je veux que tu me possèdes, Marc. Brise-moi. Maintenant.

Il rit, un son sombre et sans joie qui me fit frémir jusque dans mes entrailles. Il lâcha mes cheveux pour s'emparer de mon bassin, me tirant vers lui alors qu'il se positionnait à l'entrée de mon antre. Je sentis la pointe de son désir glisser contre mes lèvres charnues, se gorgeant de mon humidité, cherchant le chemin de l'invasion.

— Oh, je vais te briser, Roxane, promit-il d'une voix d'outre-tombe. Mais je vais prendre mon temps. Chaque centimètre va te faire regretter d'avoir croisé mon chemin.

Il poussa lentement, avec une délibération qui me fit hurler contre le métal de l'étagère. Ce n'était que le début de l'assaut.

Je sentis chaque fibre de mon être se déchirer et s'étirer sous la poussée impitoyable de son sexe. Marc ne m'accordait aucune grâce, aucune transition. Il était une colonne de muscle et de rage s'enfonçant dans ma chair avec une précision chirurgicale. Ma tête bascula en arrière, heurtant le métal froid de l'étagère, tandis qu'un râle étranglé s'échappait de ma gorge. J'étais pleine de lui, horriblement, délicieusement comblée par cette invasion qui semblait vouloir atteindre mes organes les plus profonds.

— Regarde-moi, ordonna-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un grognement animal.

Je rouvris les yeux, les pupilles dilatées par le choc. Son visage était un masque de concentration brutale, les mâchoires contractées, une veine battant furieusement sur

sa tempe. Il ne bougeait plus, me maintenant clouée contre la structure métallique, savourant l'étroitesse de mon étau autour de lui. Je sentais son pouls battre à l'intérieur de moi, un rythme sauvage qui répondait au mien.

Puis, il commença son œuvre.

Il se retira presque entièrement, me laissant un instant de vide insupportable, avant de s'écraser à nouveau en moi d'un coup de rein dévastateur. Le choc fit trembler l'étagère tout entière, les outils rouillés cliquetant au-dessus de nous comme des applaudissements sinistres. Je griffai ses épaules massives, mes ongles s'enfonçant dans sa peau moite de sueur, cherchant un ancrage dans ce chaos de sensations.

— Plus vite, Marc... grognai-je, ma voix brisée par l'excitation. Détruis-moi...

Il répondit par un rictus cruel et accéléra la cadence. Ce n'était plus une étreinte, c'était un assaut. Un pilonnage rythmique, sourd, qui faisait claquer nos corps l'un contre l'autre dans un bruit de chair humide et de désir brut. À chaque impact, je sentais mon bassin basculer, mes hanches broyées sous ses mains calleuses qui laissaient déjà des marques violacées sur ma peau pâle. L'odeur de la poussière, de l'huile de moteur et de notre propre sueur saturait l'air, créant une atmosphère suffocante où seule comptait cette friction brûlante.

Je n'étais plus Roxane, la femme de tête, l'égale des hommes. Je n'étais qu'un réceptacle, une bête offerte à la domination d'un prédateur qui ne connaissait aucune limite. Marc me saisit par la nuque, forçant mon visage contre son épaule tandis qu'il m'éventrait de ses coups de butoir saccadés. Je sentais son membre dur comme le roc se gorger de mon humidité, glissant avec une fureur renouvelée dans mon antre inondé.

— Tu es à moi, souffla-t-il contre mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un murmure chargé de menaces. Dans ce hangar, dans cet enfer, tu n'es que ma chienne de guerre.

L'insulte me fit l'effet d'un électrochoc. Un spasme violent secoua mes entrailles. Le plaisir montait, sombre et oppressant, comme une marée noire prête à tout engloutir. Ma vision se brouilla. Je ne voyais plus que les ombres dansant sur les murs du hangar, je ne sentais plus que la douleur exquise de son invasion répétée. Mes muscles se contractèrent frénétiquement autour de lui, cherchant à lui arracher son essence, à le forcer à lâcher prise en même temps que moi.

Il changea soudain d'angle, me soulevant légèrement pour s'enfoncer encore plus profondément, là où personne n'était jamais allé. Le cri que je poussai ne ressemblait à rien de humain. C'était un hurlement de reddition totale. Marc grogna, un son guttural qui venait du plus profond de ses poumons. Sa poigne sur mon bassin se fit écrasante, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes.

— Je viens, Roxane...

Le rythme devint erratique, furieux. Il me frappait avec une telle force que je craignais que l'étagère ne s'effondre sur nous. Mon propre orgasme explosa alors, une détonation interne qui fit s'étirer mes nerfs jusqu'au point de rupture. Tout mon corps se cambra, mes jambes s'enroulant désespérément autour de sa taille pour le garder en moi, pour ne pas perdre une goutte de ce qu'il allait m'offrir.

Il poussa un dernier râle de fauve blessé et se figea, s'enfonçant en moi jusqu'à la garde. Je sentis le jet brûlant de sa semence inonder mon col, vague après vague, un flot épais et victorieux qui semblait vouloir me marquer de l'intérieur. Marc s'effondra contre moi, son front contre le mien, son souffle court et brûlant s'écrasant sur mes lèvres.

Nous restâmes ainsi de longues minutes, soudés par la sueur et les fluides, seuls dans le silence revenu du hangar. Il était toujours en moi, son sexe palpitant doucement tandis qu'il reprenait ses esprits. Le froid de l'entrepôt commença à mordre nos peaux

nues, mais je m'en moquais.

Il se recula lentement, se dégageant de moi avec une délibération presque douloureuse. Un filet de notre mélange intime coula le long de ma cuisse, trace indélébile de notre collision. Marc réajusta son pantalon, ses yeux redevenant ces deux billes d'acier froid qu'il arborait sur le terrain. Il ne m'aida pas à me rhabiller. Il se contenta de me dévisager, un sourire en coin, l'air d'un homme qui venait de remporter une bataille décisive.

— On a fini ici, dit-il simplement, sa voix ayant retrouvé son timbre de commandement.

Il se détourna et ramassa sa veste, me laissant là, tremblante, les jambes flageolantes et le cœur en lambeaux, sur le sol de béton froid. Il m'avait brisée, comme promis. Et le pire, c'était que je n'attendais qu'une chose : qu'il recommence.

Je ramassai les restes de mon chemisier, mes doigts effleurant les marques rouges sur mes hanches. Le chapitre du front était clos, mais la guerre, elle, ne faisait que commencer.

Chapitre 7

L'Interrogatoire Musclé

L'écho de mes talons sur le carrelage délavé de la caserne résonnait comme un décompte macabre. Il était vingt-deux heures. Les couloirs de la gendarmerie étaient plongés dans cette semi-obscurité propre aux institutions qui ne dorment jamais tout à fait, une lumière blafarde filtrant des néons fatigués. Je sentais encore la morsure du béton sur mes genoux, une brûlure sourde cachée sous le tissu coûteux de mon tailleur-pantalon en soie sauvage.

Chaque pas était une agonie délicieuse. Entre mes cuisses, la sensibilité était à vif, rappelant avec une précision chirurgicale l'assaut de Marc quelques heures plus tôt. J'étais trempée, une humidité persistante qui collait à ma dentelle fine, vestige de notre collision brutale. J'avais beau avoir rajusté mon chignon, lissé ma veste et repris mon masque d'avocate impassible, je savais que l'odeur de lui — ce mélange de sueur, de cuir et de virilité âcre — imprégnait encore mes pores.

Je m'arrêtais devant la porte massive, celle qui menait à son bureau privé, loin des salles d'interrogatoire vitrées. Officieux. Le mot flottait dans mon esprit comme une promesse de naufrage.

Je n'ai pas frappé. J'ai poussé la porte.

L'odeur m'a frappée en premier : tabac froid, café serré et ce foutu parfum boisé qui me retournait les tripes. Marc était assis derrière son bureau, sa veste de gendarme jetée sur le dossier de sa chaise. Ses manches de chemise étaient retroussées sur ses avant-bras massifs, révélant la pilosité sombre et les muscles tendus par une journée de tension. Il ne leva pas les yeux tout de suite. Il griffonnait quelque chose sur un

dossier, sa mâchoire carrée contractée, le muscle de sa tempe battant la chamade.

— Ferme la porte, Roxane. Et tourne le verrou.

Sa voix était un grondement sourd, dépourvu de la moindre chaleur. C'était le Commandant qui parlait, pas l'amant qui m'avait épinglée contre le mur. Je m'exécutai, le clic métallique du verrou scellant mon sort dans ce huis clos étouffant.

Je m'avançai jusqu'au milieu de la pièce, mes doigts serrant nerveusement la lanière de mon sac de luxe. Je me délectais de ce sentiment : être une intruse dans son sanctuaire d'ordre, une anomalie qu'il ne parvenait plus à classer.

— Tu m'as fait venir pour m'exposer tes doutes, Commandant ? Ou c'est juste que tu ne supportais pas l'idée que je puisse dormir sans avoir senti ta poigne une dernière fois ?

Il posa enfin son stylo. Lentement. Ses yeux d'acier se plantèrent dans les miens, et je sentis un frisson liquide dévaler ma colonne vertébrale. Il y avait une lueur dangereuse dans son regard, une colère froide mêlée à un désir qu'il ne cherchait même plus à dissimuler derrière la procédure.

— J'ai épluché tes derniers dossiers, Roxane, commença-t-il en se levant. Son imposante carrure sembla soudain dévorer tout l'espace de la pièce. Trois de tes clients ont été blanchis sur des vices de forme que tu n'aurais jamais pu trouver sans une aide interne.

Il contourna son bureau avec la lenteur d'un prédateur qui sait que sa proie est acculée. Il s'arrêta à quelques centimètres de moi. La chaleur qui émanait de son corps était une agression sensorielle. Je pouvais sentir son souffle court sur mon front.

— Tu joues à quoi ? Tu crois que mes hommes sont tes jouets ? Que cette caserne est

ton terrain de chasse personnel ?

Je soutins son regard, le menton levé, mes narines palpitantes. Mon cœur cognait si fort contre mes côtes que j'avais l'impression qu'il allait exploser. L'addiction au danger, ce besoin de voir l'autorité s'effondrer, me brûlait les sangs.

— Je crois surtout que tu es frustré, Marc. Parce que tu ne sais plus si tu veux me passer les menottes pour m'envoyer en garde à vue ou pour m'attacher à ce bureau.

Sa réaction fut instantanée. Sa main se referma sur ma gorge, pas pour m'étouffer, mais pour ancrer ma tête en arrière, m'obligeant à lui offrir mon cou. Sa paume était calleuse, brûlante contre ma peau pâle. Je lâchai un petit gémissement involontaire, mes yeux se troublant instantanément.

— Tu as une bouche bien trop provocatrice pour ton propre bien, siffla-t-il. Tu penses que ton titre de maître et ton tailleur à mille balles te protègent de moi ? Ici, il n'y a pas de juge. Pas de greffier. Juste moi et tes mensonges.

Il se pencha, écrasant son torse contre mes seins, me forçant à reculer jusqu'à ce que mes hanches heurtent le bord dur de son bureau en chêne. La douleur du choc envoya une décharge d'adrénaline pure dans mon bas-ventre.

— L'interrogatoire commence maintenant, murmura-t-il contre mon oreille, ses lèvres effleurant mon lobe tandis que sa main libre descendait avec une lenteur insupportable vers ma taille. Et je te préviens... je ne me contenterai pas de simples aveux.

Il glissa ses doigts sous la ceinture de mon pantalon, sa main s'enfonçant sans hésitation vers cette zone où je n'étais déjà plus qu'une plaie ouverte de désir. Je sentis le contact de sa peau contre la mienne, un contraste violent entre la soie et la force brute. Ma respiration se hacha, mes doigts griffant désespérément le bois du bureau

derrière moi.

— Qu'est-ce que tu vas me faire, Marc ? haletai-je, le défi brillant encore dans mes prunelles malgré la soumission de mon corps.

Il ancrâ son genou entre mes jambes, forçant mon écartement, ne me laissant aucune échappatoire. Son visage était à quelques millimètres du mien, ses yeux brûlant d'une intensité animale.

— Je vais te briser, Roxane. Je vais fouiller chaque recoin de ta petite personne jusqu'à ce que tu ne sois plus qu'une masse de nerfs hurlant mon nom. Tu voulais jouer avec la loi ? Félicitations. Tu viens de tomber sur celui qui l'applique avec ses mains.

Sa main plongea plus bas, ses doigts s'enfonçant avec une autorité brutale dans ma moiteur, et je perdis instantanément le fil de mes pensées. Le monde se réduisit à cette pression, à cette odeur, et à l'imminence d'une destruction consentie.

L'interrogatoire allait être long. Et je savais que je n'en sortirais pas indemne.

Ses doigts étaient des intrus, des envahisseurs qui ne demandaient pas la permission. Marc ne cherchait pas à me caresser ; il fouillait mon corps avec la même rigueur méthodique qu'il aurait mise à perquisitionner une planque. Sa main était large, calleuse, et le contraste entre la rudesse de sa paume et la sensibilité extrême de ma chair me fit rejeter la tête en arrière, ma nuque frappant le bois dur du bureau avec un bruit sourd.

— Regarde-moi, Roxane.

L'ordre tomba comme un couperet. Je refusai d'abord, les paupières closes sur le plaisir brûlant qui commençait à irradier de mon entrejambe. Mais il retira brusquement ses doigts, me laissant vide et haletante, avant de saisir mon menton

entre son pouce et son index pour forcer mon regard à croiser le sien. Ses yeux d'acier n'avaient rien d'humain à cet instant. Ils étaient le reflet d'une obsession froide.

— Je veux voir tes yeux quand je t'arrache la vérité, reprit-il d'une voix rauque. Je veux voir le moment précis où tu vas craquer.

Il replongea, plus profondément cette fois. Deux doigts s'enfoncèrent brusquement, écartant mes parois avec une autorité qui me fit lâcher un cri étranglé. Le rythme qu'il imprima était lent, tortueux, vicieux. Il savait exactement où presser. Son pouce, lui, ne restait pas inactif ; il écrasait mon bouton de chair avec une précision chirurgicale, tournant, pressant, jusqu'à ce que des étincelles explosent derrière mes rétines.

— Alors ? murmura-t-il contre mon oreille, son souffle brûlant contrastant avec la fraîcheur de la pièce. Est-ce que tu as transmis les dossiers à Moretti ? Est-ce que c'est pour lui que tu écarter les cuisses, ou est-ce que tu es juste une petite traînée qui aime jouer sur les deux tableaux ?

— Va... te faire... foutre, Marc, articulai-je entre deux gémissements que je ne pouvais plus réprimer.

Ma réponse lui plut, je le vis au rictus cruel qui étira ses lèvres. En guise de punition — ou de récompense — il accéléra le mouvement. Le bruit de ses doigts glissant dans ma moiteur devint le seul son audible dans le bureau, un claquement humide, obscène, qui marquait la cadence de ma chute. Ma culotte, repoussée sur le côté, me sciait l'aine, ajoutant une douleur exquise à la tempête sensorielle.

Je sentais le liquide couler le long de ses doigts, poisser son poignet, mais il n'en avait cure. Il était en train de me démonter, pièce par pièce. Mon dos se cambra violemment, mes fesses frottant contre les dossiers éparpillés sur le bureau, froissant les preuves de mes propres crimes sous mon poids.

— Tu es tellement trempée, Roxane. C'est ça que la trahison te fait ? Ça t'excite de savoir que je pourrais te passer les menottes et te briser la carrière en un seul appel ?

Il ne me laissa pas répondre. Il retira ses doigts pour déboutonner son pantalon dans un geste brusque, sans jamais cesser de me fixer. Le cuir de sa ceinture grinça, un son prédateur qui me fit frissonner jusque dans la moelle. Lorsqu'il se libéra, sa virilité apparut, sombre et pulsante, déjà prête à l'assaut. Elle semblait énorme dans la pénombre du bureau, une arme de chair destinée à achever ce que ses mains avaient commencé.

Il saisit mes cuisses et les ouvrit plus largement encore, me tirant vers le bord du bureau jusqu'à ce que mon intimité soit totalement offerte, béante et luisante sous la lumière crue de la lampe de bureau.

— Tu vas tout me dire, finit-il par grogner, sa main serrant ma gorge juste assez pour entraver mon souffle sans m'étouffer. Chaque nom, chaque transaction. Et tu vas me supplier de continuer pendant que je te vide de tes secrets.

D'un coup de reins brutal, il se positionna. La pointe de son gland, déjà perlant de désir, vint s'écraser contre mon entrée. Le contact fut électrique. Je sentis la chaleur de son sexe contre ma fente déchirée par l'attente. Il ne pénétra pas tout de suite. Il frota, de haut en bas, étalant mon propre jus sur sa verge, nous liant déjà par les fluides avant même l'union.

— S'il te plaît... murmurai-je, ma fierté s'évaporant en même temps que ma lucidité.

— S'il te plaît quoi ? Dis-le.

— Prends-moi. Brise-moi, mais... n'arrête pas.

Un rire sombre s'échappa de sa poitrine. Il aimait ça. Il aimait voir la "petite Roxane",

la gendarme impeccable, se transformer en une bête de plaisir sous ses yeux.

— On ne fait que commencer l'interrogatoire, Roxane. Et je te préviens... je suis un adepte de la question longue.

Il s'enfonça d'un pouce. Lentement. Cruellement. Je sentis chaque millimètre de sa peau s'insérer en moi, forçant mes muscles à s'étirer, à s'adapter à son volume imposant. Mon souffle se bloqua dans ma gorge. C'était trop. C'était délicieux. Il s'arrêta à mi-chemin, me laissant clouée au bureau, les yeux écarquillés, le corps vibrant de chaque battement de son cœur que je sentais à travers son sexe logé en moi.

— C'est à qui, ça ? demanda-t-il d'une voix d'outre-tombe en donnant un petit coup de rein qui me fit voir des étoiles. À qui appartient ce cul ? À la loi ? Ou aux criminels que tu protèges ?

— À toi... hoquetai-je, les doigts griffant ses épaules, cherchant une prise dans le tissu de sa chemise d'uniforme. À toi, Marc.

— C'est ce qu'on va vérifier.

Et sans prévenir, il enfonça le reste, me transperçant jusqu'au col, m'arrachant un cri qui se perdit dans le silence complice des murs insonorisés du commandement. L'impact fut si fort que le bureau glissa de quelques centimètres sur le sol en linoléum. La véritable torture commençait enfin.

La douleur initiale, ce déchirement sourd qui m'avait clouée au bois froid du bureau, se mua instantanément en une onde de chaleur dévastatrice. Il était là, intégralement en moi, une barre de fer brûlante qui semblait revendiquer chaque nerf, chaque fibre de mon anatomie. Sa chemise d'uniforme, impeccablement repassée, frottait contre mes seins écrasés contre son torse, un contraste insupportable entre la rigidité de la loi et la bestialité de l'acte.

Marc ne bougea pas tout de suite. Il savourait ma détresse, mes poumons qui cherchaient un air devenu trop rare dans cette pièce close. Sa main se referma sur ma gorge, pas pour m'étouffer, mais pour ancrer ma tête, m'obligeant à plonger mes yeux noyés de larmes et de désir dans les siens, deux abîmes d'acier sombre.

— Tu sens ça, Roxane ? grogna-t-il, sa voix vibrant jusque dans mon bassin. Tu sens le poids de tes mensonges ? Chaque fois que tu vas me trahir, c'est ça que tu vas sentir. Ma marque. Mon invasion.

Il se retira lentement, avec une lenteur calculée, presque sadique. Je sentis les parois de mon sexe s'agripper à lui, refusant de le laisser partir, avant qu'il ne se retire presque entièrement. Puis, sans crier gare, il cogna. Un coup de rein sec, violent, qui fit claquer ma chair contre la sienne dans un bruit humide et obscène.

— Ah !... Marc... s'il te plaît...

— S'il te plaît quoi ? Que je t'arrête ? Que je te passe les menottes ?

Il recommença, plus vite cette fois. Le rythme devint un martèlement méthodique, une cadence de marche forcée. À chaque impact, mes fesses rebondissaient sur le bord du bureau, la peau rougie, cinglée par la violence de ses assauts. Ses mains quittèrent mes épaules pour venir broyer mes hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes. Il me maniait comme un objet, une pièce à conviction qu'il malmenait pour en extirper la vérité.

L'odeur de la sueur commençait à saturer l'air, se mêlant au parfum boisé de son après-rasage et à l'effluve musqué de notre accouplement. Je n'étais plus une lieutenant, je n'étais plus une infiltrée. J'étais une femelle soumise à la puissance brute de son supérieur. Ma tête basculait en arrière, mes cheveux balayant les dossiers criminels éparpillés sur la table. Je voyais les néons du plafond osciller, flous, tandis

que la sensation de son sexe me labourant l'intérieur devenait l'unique centre de mon univers.

C'était trop vaste, trop plein. Il me remplissait à m'en faire mal, et pourtant, je me cambrais pour en demander plus, mes jambes s'enroulant nerveusement autour de sa taille, mes talons griffant le tissu de son pantalon de gendarmerie.

— Regarde-moi ! ordonna-t-il, sa respiration devenant un râle animal. Regarde celui qui te possède pendant que tu joues ton double jeu.

Je rouvris les yeux. Son visage était contracté par l'effort et une rage charnelle qui me terrifiait autant qu'elle m'excitait. La sueur perlait sur son front, une goutte tombant sur mon sein, brûlante comme de l'acide. Il accéléra encore, ses coups devenant frénétiques, perdant la superbe de l'officier pour ne garder que la faim du prédateur.

Le plaisir monta, une marée noire et épaisse, une décharge électrique qui partait de mon col de l'utérus pour irradier jusqu'à la pointe de mes doigts. Je sentais mes muscles pelviens se contracter de manière spasmodique autour de lui, un piège de chair qui le faisait gémir de frustration et de jouissance.

— Je vais... je vais... balbutiai-je, la voix brisée par les secousses.

— Oh non, tu ne vas rien faire sans mon ordre, répliqua-t-il entre ses dents serrées. Tu restes là. Tu prends tout.

Il m'attrapa par les poignets, les plaquant de chaque côté de ma tête sur le bureau, m'ouvrant totalement, m'exposant à sa fureur. Il n'y avait plus de rythme, juste une collision sauvage, un fracas de corps qui cherchaient à se détruire autant qu'à se fondre. Les bruits étaient crus : le claquement de ses bourses contre moi, le glissement visqueux de nos fluides mêlés, mes propres cris qui s'étranglaient dans ma gorge.

Soudain, il se figea au plus profond de moi, ses muscles se changeant en pierre. Ses yeux se révoltèrent presque, et je sentis le jet brûlant de sa semence frapper mon col avec une force qui me fit hurler. L'explosion fut instantanée. Mon propre orgasme me faucha, une détonation interne qui fit tressauter tout mon corps. Mes parois se refermèrent sur lui dans une série de contractions violentes, aspirant son foutre, sa force, sa colère.

On resta ainsi de longues secondes, haletants, soudés par la sueur et la semence qui commençait déjà à couler le long de mes cuisses sur le linoléum froid. Le silence revint dans le bureau, plus lourd que jamais.

Marc se dégagea lentement, le visage reprenant peu à peu son masque d'impassibilité, bien que ses yeux trahissent encore une lueur de triomphe sauvage. Il remonta sa braguette, ajusta son ceinturon avec un calme glaçant, alors que j'étais là, étalée sur les dossiers de l'enquête, les jambes tremblantes, le sexe à vif et le cœur battant la chamade.

Il se pencha vers moi, posant ses mains de chaque côté de mon corps prostré. Son souffle sentait encore le désir.

— Cet interrogatoire est terminé pour aujourd'hui, Roxane, murmura-t-il en me fixant intensément. Mais ne t'y trompe pas. Je n'ai pas encore obtenu toutes les réponses. Et la prochaine fois, je serai beaucoup moins patient.

Il se redressa, lissa sa chemise d'un geste sec et se dirigea vers la porte sans un regard en arrière.

— Rhabille-toi. Et nettoie ce bureau. On a du travail.

Le verrou de la porte cliqueta. Il me laissait seule, souillée, brisée, et plus terrifiée que

jamais par l'emprise qu'il venait de graver dans ma chair. Le jeu venait de changer de niveau. Et je savais, à la manière dont mon corps réclamait déjà sa présence, que j'étais perdue.

Chapitre 8

Franchir la Ligne Rouge

Le silence qui suivit le claquement de la porte était plus lourd que le poids de son corps sur le mien quelques minutes auparavant. Je restai là, prostrée sur ce bureau de chêne vernis, les cuisses écartées, fixant le plafond dont les dalles jaunies par le tabac semblaient tourner au-dessus de moi. L'odeur de Valerand flottait encore partout : un mélange âcre de tabac froid, de cuir de holster et cette signature olfactive de mâle en rut, brutale, qui me montait à la gorge.

Je sentis une goutte de sa semence glisser lentement le long de mon entrejambe, une traînée de chaleur visqueuse qui me rappela l'humiliation consentie, le frisson du pouvoir qu'il m'avait arraché pour mieux me le rendre sous forme de spasmes. Mes doigts, encore tremblants, cherchèrent un mouchoir dans mon sac jeté au sol. Je m'essuyai d'un geste saccadé, presque violent, froissant le papier contre ma peau rougie. Le cuir de ma jupe crayon était froissé, ma culotte de dentelle n'était plus qu'un lambeau inutile que je fourrai rageusement dans ma poche.

Je me redressai, chaque muscle de mon bassin criant son mécontentement et son addiction. Je n'étais pas brisée. J'étais... réinitialisée.

Je rajustai mon chemisier de soie blanche, boutonnant chaque perle avec une précision chirurgicale, ignorant la marque violette qui commençait à fleurir à la base de mon cou. Ma peau brûlait là où ses mains calleuses m'avaient broyée. Je passai une main dans mes cheveux défaits, tentant de retrouver l'image de l'avocate pénaliste implacable, celle que les juges craignaient. Mais mes yeux, dans le reflet de la vitre du bureau, me trahissaient : mes pupilles étaient encore dilatées par l'adrénaline, mon regard sombre comme un gouffre.

Je ramassai mes dossiers éparpillés. Certains portaient des traces de notre étreinte, des cernes d'humidité que je ne pris même pas la peine d'effacer. C'était mon trophée secret.

Je sortis du bureau de Valerand, mes talons claquant sur le lino gris du commissariat comme des coups de feu dans la nuit. Je savais ce qui m'attendait au bout du couloir, dans la salle de repos baignée d'une lumière blafarde. Valerand n'était pas seul. Les rivalités de territoire ne s'arrêtaient jamais, surtout quand une proie comme moi circulait entre les services.

En franchissant le seuil, l'air changea. Plus sec, plus électrique.

Valerand était adossé à la machine à café, la mâchoire serrée, l'air d'un loup qui vient de marquer son territoire et qui attend qu'on le défie. Face à lui, le Lieutenant Malo, de la Gendarmerie. Un homme plus sec, plus longiligne, dont l'uniforme impeccable semblait contenir une violence contenue, presque religieuse. Malo représentait la discipline absolue, là où Valerand était le chaos organisé.

Leurs regards se croisèrent, puis bifurquèrent vers moi à l'unisson. Une onde de choc thermique me traversa. Ils savaient. Ou plutôt, ils sentaient. L'odeur de l'un sur la peau de l'autre est un parfum que ces prédateurs-là identifient à des kilomètres.

— Maître Roxane, murmura Malo, sa voix étant un filet de velours dangereux. Vous avez l'air... éprouvée par cet interrogatoire.

Ses yeux descendirent lentement le long de ma silhouette, s'arrêtant sur ma gorge, là où le bouton de mon chemisier dissimulait mal la morsure de Valerand. Un sourire imperceptible étira ses lèvres fines. Valerand, lui, émit un grognement sourd, sa main se resserrant sur son gobelet en plastique jusqu'à le faire craquer.

Je m'avançai entre eux, délibérément. Je sentais la chaleur qui émanait de leurs corps, deux pôles de testostérone en collision. L'odeur du café brûlé se mêlait à la tension sexuelle, créant une atmosphère poisseuse, presque irrespirable.

— La justice est une maîtresse exigeante, Lieutenant, répondis-je, ma propre voix plus rauque que je ne l'aurais voulu. Le Capitaine Valerand a simplement une manière très... personnelle de mener ses enquêtes.

Je posai ma main sur le bras de Malo, sentant le muscle dur comme de la pierre sous le tissu de sa chemise bleue. C'était une provocation gratuite, un jeu de roulette russe avec mon propre corps. Je vis les narines de Valerand se dilater. Il fit un pas vers moi, envahissant mon espace vital, me prenant en étau entre lui et le gendarme.

— Malo pense qu'il pourrait faire mieux, Roxane, cracha Valerand, son regard brûlant le mien. Il pense que sa méthode, plus "propre", plus réglementaire, t'apporterait plus de... clarté.

Malo ne recula pas. Au contraire, il posa sa main sur ma hanche, juste là où la chair était encore sensible. Ses doigts s'ancrèrent dans mon flanc, une prise ferme, autoritaire, qui revendiquait sa part du gâteau.

— Le règlement a ses vertus, Capitaine, dit Malo d'un ton glacial, ses yeux fixés sur ceux de Valerand par-dessus ma tête. Il permet d'aller plus loin dans l'endurance. Moins de bruit, plus de résultats.

Je me sentis comme une mèche allumée entre deux barils de poudre. Ma respiration s'accéléra. L'humidité entre mes jambes, que j'avais tenté d'ignorer, se rappela à mon bon souvenir, pulsant au rythme de mon cœur affolé. J'étais à nouveau en plein territoire de chasse, et cette fois, il y avait deux chasseurs pour une seule bête.

— Pourquoi choisir ? murmurai-je, un sourire de prédatrice étirant mes lèvres. La loi

et l'ordre ne sont-ils pas censés travailler main dans la main ?

Le silence qui suivit fut chargé d'une promesse de déflagration. Valerand posa sa main libre sur ma nuque, ses doigts s'enfonçant dans mes cheveux pour forcer ma tête en arrière, m'obligeant à lui faire face tout en restant prisonnière de l'étreinte de Malo. Je voyais l'éclair de défi dans ses yeux sombres, la fureur et le désir s'y livrant une guerre sans merci.

— Tu joues avec le feu, Roxane, souffla Valerand contre mes lèvres, son haleine chaude m'enveloppant.

— J'adore les incendies, répondis-je dans un souffle.

Malo resserra sa prise sur ma hanche, sa main glissant dangereusement vers le bas, vers la courbe de mes fesses sous le cuir fin de ma jupe. Il se pencha vers mon oreille, sa voix n'étant plus qu'un murmure de préfet sadique.

— Dans ce cas, Maître, préparez-vous. Parce qu'on ne quitte pas cette zone sans avoir été fouillée... intégralement.

Le jeu venait de franchir la ligne rouge. Et je n'avais aucune intention de faire marche arrière.

Le souffle de Malo, court et brûlant, vint s'écraser contre la peau fine de mon cou, juste au-dessus du col de ma chemise en soie. Je sentais la rigidité de son corps contre mon dos, une colonne de muscles tendus par une frustration qui virait à l'obsession. Sa main, jusqu'alors posée sur ma hanche, commença sa lente ascension, faisant grincer le cuir de ma jupe. C'était un son sec, presque chirurgical dans ce silence saturé d'électricité statique.

— Une fouille, Malo ? murmurai-je, ma voix trahissant un frisson que je ne cherchais

même plus à dissimuler. Vous n'avez pas de mandat.

— Dans cette zone, Roxane, le mandat, c'est moi qui le signe, répliqua-t-il d'une voix sourde, dépourvue de toute trace d'humour. Et je n'aime pas les pièces à conviction cachées.

Devant moi, Valerand ne cillait pas. Ses doigts s'ancrèrent plus profondément dans mon cuir chevelu, tirant mes mèches sombres avec une brutalité calculée pour exposer davantage ma gorge. Il me regardait comme un loup regarde une proie qui vient de se jeter d'elle-même dans la gueule de la meute. Ses yeux dévoraient mes lèvres, mon décolleté qui se soulevait au rythme saccadé de mon cœur.

— Elle est provocante, tu ne trouves pas, Malo ? lança Valerand, sa voix vibrant d'une menace rauque. Elle pense que son titre d'avocate est une armure. Elle pense que parce qu'elle connaît les codes, elle peut réécrire les nôtres.

La main de Malo atteignit enfin la limite supérieure de ma jupe, là où le cuir rencontrait la cambrure de ma taille. Il ne s'arrêta pas. Ses doigts s'insinuèrent avec une impudence totale sous la ceinture, s'enfonçant contre ma peau nue. Le contraste entre le froid de l'air ambiant et la chaleur moite de sa paume me fit cambrer les reins, me pressant malgré moi davantage contre son sexe que je devinais déjà dur et exigeant à travers son pantalon d'uniforme.

— Oh, elle va apprendre, répondit Malo. Elle va apprendre que devant nous, elle n'est qu'un corps. Un délicieux corps à la dérive.

Valerand lâcha ma nuque, mais ce ne fut pas pour me libérer. Ses deux mains descendirent avec une lenteur de prédateur pour saisir les revers de ma veste de tailleur. Il les écarta brusquement, faisant sauter un bouton qui alla rouler quelque part dans l'ombre. Ses yeux se posèrent sur la dentelle noire de mon soutien-gorge, qui peinait à contenir l'arrogance de mes seins pointant sous l'effet du désir et de la

peur mêlés.

— Regarde-moi, Roxane, ordonna Valerand.

J'obéis, hypnotisée par la noirceur de son regard. Il approcha son visage du mien, si près que je pouvais sentir l'odeur de tabac froid et de menthe qui émanait de lui. Il ne m'embrassa pas. Il fit glisser le bout de sa langue sur le contour de ma lèvre inférieure, recueillant l'humidité qui y perlait, avant de mordre cruellement la chair sensible.

Un gémissement étouffé m'échappa, aussitôt intercepté par la main de Malo qui, derrière moi, venait de contourner ma hanche pour s'écraser sur mon intimité, à travers la soie de ma culotte. Il ne faisait pas dans la dentelle. Sa pression était forte, exploratoire, ses doigts cherchant déjà la trace de ma trahison organique.

— Tu es déjà trempée, Maître, siffla Malo à mon oreille, sa voix pleine d'un mépris purement charnel. Tout ce beau discours sur la loi et la morale, et tu es là, à mouiller comme une chienne entre deux flics que tu prétends détester.

Il enfonça un doigt fermement contre mon clitoris, décrivant de petits cercles lents, siphonnant ma volonté à chaque mouvement. Ma tête retomba en arrière sur son épaule, mes yeux se révoquant vers le plafond sombre. Je me sentais prise en étau, un jouet entre les mains de deux forces contraires qui, pour la première fois, semblaient avoir trouvé un terrain d'entente : mon corps.

Valerand profita de ma vulnérabilité pour s'attaquer à mon cou, sa bouche se ventousant sur ma peau, aspirant, mordant, marquant son territoire comme s'il voulait imprimer son sceau dans ma chair même. Ses mains ne restèrent pas inactives ; elles se glissèrent sous ma chemise, remontant le long de mes côtes pour venir écraser mes seins, les malaxant avec une rudesse qui me fit perdre pied.

— On devrait l'allonger sur ce bureau, Malo, grogna Valerand contre ma peau. Lui montrer ce qu'on fait aux agents doubles.

— Pas encore, répondit Malo d'un ton sec, tout en continuant son exploration de plus en plus intrusive entre mes cuisses. Je veux d'abord qu'elle sente chaque centimètre de ce qu'elle a provoqué. Je veux qu'elle nous supplie d'arrêter, avant de nous supplier de continuer.

Malo fit glisser deux doigts à l'intérieur de l'élastique de ma culotte, les enfonçant brutalement dans ma chaleur. Le choc électrique fut tel que mes jambes flanchèrent. Si Valerand ne m'avait pas maintenue par la taille, je me serais effondrée. Je sentis ses doigts longs et experts s'écarter en moi, testant mon élasticité, provoquant un flux de désir qui menaçait de me noyer.

— Alors, Roxane ? murmura Valerand, ses lèvres frôlant les miennes, son membre pressant désormais contre mon ventre avec une insistance douloureuse. Tu veux toujours jouer les médiatrices ? Tu veux toujours nous voir travailler... main dans la main ?

Je ne pouvais plus répondre de manière cohérente. Mon souffle n'était plus qu'un sifflement erratique. Le frottement de mes vêtements contre ma peau surexcitée devenait une torture, et l'assaut coordonné de ces deux hommes me dépouillait de toute dignité. Je n'étais plus l'avocate brillante du barreau, j'étais un champ de bataille.

— Continuez... articulai-je enfin, dans un défi qui sonnait comme une reddition totale. Montrez-moi... votre procédure.

Un rire sombre et guttural s'échappa de la gorge de Malo. Il retira ses doigts d'un coup sec, me laissant vide et brûlante, avant de saisir le haut de mes bas avec une intention qui ne laissait aucune place au doute.

— Oh, Maître... La procédure ne fait que commencer. Et je crains que vous ne soyez pas prête pour l'interrogatoire final.

Valerand me saisit par les hanches et, d'un mouvement brusque, me fit pivoter pour que je me retrouve face au grand bureau en chêne, les mains à plat sur le bois froid, mon fessier offert à la fureur contenue de Malo tandis que Valerand se postait derrière moi, son souffle chaud sur ma nuque. L'odeur du vieux papier, du cuir et de la sueur masculine m'enivrait. Ils étaient là, un de chaque côté de ma raison, prêts à la mettre en pièces.

Le bois froid du bureau contre mes paumes contrastait violemment avec la fournaise qui dévorait mon entrejambe. J'étais pliée en deux, brisée dans ma posture d'avocate intouchable, offerte comme une bête de somme à ces deux prédateurs qui ne reculeraient devant rien pour m'arracher un aveu de faiblesse.

Je sentis les doigts de Malo s'enfoncer dans la chair de mes fesses, une prise de possession brutale qui me fit cambrer l'échine. Il ne cherchait pas la douceur. Il cherchait la marque, l'empreinte. D'un geste sec, j'entendis le craquement sinistre de la dentelle de mes bas que ses mains calleuses déchiraient sans l'ombre d'un remords. Le froid de la pièce mordit ma peau nue, mais seulement une fraction de seconde, car déjà sa chaleur animale m'étouffait.

— Regardez-moi, Maître, ordonna Valerand d'une voix qui n'était plus qu'un grondement de basse.

Il m'attrapa par les cheveux, tirant ma tête en arrière avec une force qui m'arracha un gémissement aigu. Mes yeux rencontrèrent les siens : un abîme de désir sombre, une volonté de fer qui exigeait ma soumission totale. Il glissa sa main libre sous mon menton, ses pouces écrasant mes lèvres pour me forcer à ouvrir la bouche. Il ne m'embrassa pas ; il prit possession de mon souffle, ses doigts s'enfonçant dans ma

cavité buccale avec une autorité révoltante, goûtant ma salive comme s'il s'agissait d'un trophée de guerre.

Derrière moi, Malo était une tempête. Je sentis son sexe, dur comme de la pierre, frotter contre mon intimité déjà détrempée. Il n'y avait plus de place pour la réflexion, plus de place pour la loi ou la morale. Il n'y avait que l'odeur du cuir de leurs vestes, l'âcreté de leur sueur et ce besoin viscéral de me faire dérailler.

— Vous vouliez de la rigueur, Roxane ? souffla Malo contre mon oreille, ses dents venant mordre cruellement mon lobe. En voici.

D'un coup de rein sauvage, il s'enfonça en moi.

Le cri que je poussai fut étouffé par la main de Valerand qui me broyait la mâchoire. La douleur initiale fut immédiatement balayée par une onde de choc érotique si puissante que mes jambes fléchirent. Malo me retint par les hanches, ses doigts s'ancrant dans mes os, et commença un pilonnage impitoyable. Chaque coup contre mon col était une sentence, chaque va-et-vient un rappel de ma déchéance choisie.

J'étais prise en étau. Devant moi, Valerand défit sa ceinture dans un cliquetis métallique qui résonna comme un couperet. Il libéra sa propre virilité, pulsante de rage contenue, et l'approcha de mon visage tandis que Malo continuait de me ravager par l'arrière.

— Servez-vous, dit Valerand, ses yeux ne quittant pas les miens. Prouvez-moi que vous savez aussi bien plaider avec vos lèvres qu'avec vos mots.

Je ne me fis pas prier. La honte avait déserté mon corps depuis longtemps, remplacée par une faim primitive. Je m'emparai de lui, ma langue explorant sa peau brûlante, tandis que mon bassin se balançait instinctivement pour accueillir la fureur de Malo. Le rythme s'accéléra. Le bureau de chêne gémissait sous le poids de notre trinité

impie.

Le plaisir n'était plus une sensation, c'était une agression. Je sentais le foudre de Malo monter en lui, je sentais Valerand se tendre comme un arc contre mon visage. Mes sens étaient saturés : le bruit de la chair qui s'entrechoque, les râles gutturaux des deux hommes, le goût de l'un sur ma langue et la brûlure de l'autre dans mes entrailles.

— Je vais vous briser, Roxane... grogna Malo, sa cadence devenant erratique, violente. Je vais vous vider de toute cette arrogance.

Il me retourna soudainement, me forçant à m'allonger sur le bureau parmi les dossiers épars. Les feuilles de papier se froissèrent sous mon dos, certaines s'imbibant de mes fluides. Malo me saisit les jambes, les relevant au-dessus de mes épaules, m'ouvrant totalement à son assaut final. Valerand se posta à côté de ma tête, sa main serrée sur ma gorge, non pas pour m'étrangler, mais pour m'ancrer dans cette réalité brutale.

Le climax arriva comme une explosion de napalm. Malo poussa un cri de bête en se déchargeant au plus profond de moi, son corps secoué de spasmes que je reçus comme une bénédiction. Au même instant, Valerand, dont la main libre me torturait le clitoris avec une précision chirurgicale, laissa échapper une insulte sourde avant de s'effondrer de plaisir, inondant mes mains et mon ventre de sa propre semence.

Le silence qui suivit fut plus lourd que le vacarme précédent. Seuls nos souffles courts et hachés déchiraient l'air vicié du bureau. Je restai là, étalée sur le bois, les membres en coton, couverte de leur sueur et de leurs sécrétions.

Malo se retira lentement, son regard encore injecté de sang, tandis que Valerand se redressait, rajustant ses vêtements avec une froideur qui me fit frissonner. Il n'y avait aucune tendresse dans ce qui venait de se passer. C'était un pacte scellé dans le fluide et la force.

Valerand se pencha sur moi, ramassant un dossier maculé qu'il jeta sur mon corps nu comme pour me recouvrir.

— L'interrogatoire est terminé, Maître, murmura-t-il, un sourire cruel au coin des lèvres. Mais ne vous méprenez pas... La procédure sera longue. Et vous n'êtes qu'au début de votre peine.

Ils quittèrent la pièce sans un regard en arrière, me laissant seule dans l'ombre du bureau de chêne, détruite, souillée, et plus vivante que je ne l'avais jamais été. La ligne rouge n'était plus qu'un lointain souvenir derrière moi. J'étais passée de l'autre côté. Et Dieu seul savait si j'en reviendrais un jour.

Chapitre 9

L'Armure Se Brise

Le silence qui suivit le claquement de la lourde porte en chêne fut plus assourdissant que les râles de Malo et les ordres secs de Valerand. Je restai là, crucifiée sur cet autel de paperasses et de lois, les vertèbres hurlant contre la dureté du bois. Mes jambes, encore écartées par la mémoire de leur passage, tremblaient d'un spasme résiduel que je ne pouvais contrôler.

Je sentais tout. Chaque détail. Chaque stigmaté.

Le froid de la pièce commençait à mordre ma peau nue, là où la sueur de ces hommes n'avait pas encore séché. C'était une sensation écœurante et sublime. Entre mes cuisses, la brûlure était vive, une pulsation sourde qui battait au rythme de mon cœur affolé. Le fluide visqueux, mélange de leur semence et de ma propre défaite, coulait lentement le long de mes fesses, s'étalant sur les dossiers du cabinet, tachant l'encre noire de faits divers et de procédures pénales.

Je tournai la tête sur le côté. Mon regard se posa sur le dossier que Valerand avait jeté sur moi avec un mépris si délicieux. "Affaire d'homicide involontaire". Les lettres semblaient danser devant mes yeux embrumés. J'étais là, Maître Roxane, l'avocate que tout le monde craignait pour sa rigueur et son insolence, réduite à un morceau de viande fumant sur un bureau de juge.

Je portai une main tremblante à mon cou, là où les doigts de Malo avaient laissé des marques violacées. Je pouvais encore sentir la pression de ses pouces sur ma trachée, cette frontière ténue entre le souffle et l'extinction. J'inspirai une bouffée d'air vicié, saturé de l'odeur de tabac froid, de cuir et de foutre.

Pourquoi ?

La question flottait, inutile, dans l'ombre de la pièce. Ce n'était pas un viol. Ce n'était même pas une simple partie de jambes en l'air. C'était une exécution. Et j'en avais été le bourreau autant que la victime.

Je tentai de me redresser, mais mes muscles étaient de la gélatine. Mon dos glissa sur la surface vernie, provoquant un bruit de succion humide qui me fit fermer les yeux de plaisir honteux. Je m'assis sur le bord du bureau, les pieds ballants, mon sexe encore béant et douloureux offert au vide. Je regardai mes mains. Elles étaient propres, en apparence. Mais sous mes ongles, je savais qu'il restait des lambeaux de leur peau, des traces de cette lutte sauvage où j'avais tenté de garder le contrôle pour mieux le leur abandonner.

C'est là, dans cette solitude crue, que la faille apparut.

Ce n'était pas seulement une addiction au danger. Ce n'était pas juste le frisson de voir un uniforme s'effondrer devant mes provocations. C'était un trou noir. Une absence totale de substance en dehors de ces moments de crise. Mon armure — ce costume trois-pièces, cette éloquence cynique, ce besoin de dominer les tribunaux — n'était qu'une fine pellicule de glace sur un océan de détresse.

Je me détestais. Je détestais cette femme qui avait besoin d'être traitée comme une chienne pour se sentir exister. Mais cette haine était le seul combustible qui me restait.

Je glissai mes doigts entre mes lèvres gonflées, explorant les dégâts avec une lenteur masochiste. La douleur me fit gémir, un son animal qui se perdit dans les boiseries. J'en ressortis mes doigts souillés, brillants sous la lumière blafarde du lampadaire de la rue qui filtrait à travers les stores. Je les portai à ma bouche, goûtant l'amertume de

leur virilité mêlée à mon propre sel.

— Tu es pathétique, Roxane, murmurai-je d'une voix brisée, presque méconnaissable.

Mais mon corps contredisait mon esprit. Mon clitoris, excité par la douleur et le souvenir de la poigne de fer de Valerand, se réveilla douloureusement. Je ne voulais pas de tendresse. La tendresse était une insulte, une faiblesse de gens ordinaires. Je voulais la force brute. Je voulais que l'autorité, celle que je représentais le jour, me piétine la nuit.

Je me laissai glisser du bureau pour finir à genoux sur la moquette rêche. Le contact du tapis contre mes genoux écorchés me fit frissonner. Je me traînai jusqu'au grand miroir de style Empire qui ornait le fond de la pièce.

L'image qui me fit face était celle d'une naufragée. Mes cheveux sombres étaient emmêlés, une masse informe qui me barrait le visage. Mon maquillage avait coulé, me dessinant des cernes de charbon. Ma chemise en soie blanche, déboutonnée, pendait lamentablement sur mes épaules, révélant les griffures sur ma poitrine et la moiteur de mon ventre.

Je fixai mes propres yeux. Ils étaient vides. Prêts à être remplis par n'importe quelle autre forme de violence.

La "procédure sera longue", avait dit Valerand. Il savait. Il avait lu en moi comme dans un code civil. Il avait vu la fêlure, l'endroit exact où l'acier de ma volonté se changeait en verre. Et il allait s'en servir pour me briser totalement.

Je sentis une larme couler, brûlante, sur ma joue. Non pas une larme de tristesse, mais une larme de soulagement. J'avais enfin touché le fond. Et le fond était chaud, visqueux, et terriblement addictif.

Je ne voulais pas être soignée. Je ne voulais pas de thérapie, ni de rédemption. Je voulais sombrer. Je voulais voir jusqu'où la dégradation pouvait m'emmener avant que mon cœur ne lâche ou que ma réputation n'explose.

Je ramenai mes genoux contre ma poitrine, ignorant la douleur de l'étirement, et je me mis à rire. Un rire sec, nerveux, qui se mua en un sanglot étranglé. J'étais une prédatrice qui avait enfin trouvé ses maîtres, et l'ironie de la situation était délicieuse. En essayant de les transformer en instruments, c'étaient eux qui avaient fait de moi leur chose.

Je ramassai ma culotte déchirée sur le sol. Elle était irrécupérable. Je la portai à mon nez, m'enivrant une dernière fois de leur odeur avant de la jeter dans la corbeille à papier, parmi les brouillons de plaidoiries inutiles.

La nuit ne faisait que commencer. Et dans l'ombre de ce bureau, l'avocate était morte. Il ne restait plus que la proie, affamée de sa propre perte.

La porte de mon bureau s'ouvrit dans un gémissement métallique que je n'avais jamais remarqué auparavant. Dans le silence sépulcral de l'étage désert, ce bruit résonna comme un coup de feu. Je ne sursautai pas. Je savais déjà qui était là. L'odeur de son tabac froid et de son parfum boisé, cette empreinte olfactive qui me hantait jusque dans mes cauchemars les plus moites, avait déjà envahi la pièce.

Julian.

Il resta sur le seuil, la main encore sur la poignée, sa silhouette imposante découpée par la lumière crue du couloir. Il n'avait pas remis sa veste. Sa chemise blanche était déboutonnée jusqu'au milieu du torse, les manches retroussées sur ses avant-bras puissants, encore marqués par la force avec laquelle il m'avait clouée contre le mur dix minutes plus tôt.

— Tu n'es pas partie, Roxane, lâcha-t-il d'une voix de basse, vibrante de reproche et d'une satisfaction malsaine.

Je me tournai lentement vers lui, appuyée contre le rebord de mon bureau en acajou. Je savais exactement de quoi j'avais l'air : mes cheveux étaient un désastre, mon rouge à lèvres était étalé sur mon menton, et je ne portais rien sous ma jupe crayon froissée. L'air frais sur ma peau nue me rappelait à chaque seconde ma propre turpitude.

— Pourquoi serais-je partie ? Je n'ai nulle part où aller qui soit plus intéressant que cet enfer, répliquai-je, ma voix plus rauque que je ne l'aurais voulu.

Il entra et referma la porte derrière lui. Le déclic du verrou qui s'enclenchait fit grimper une décharge d'adrénaline pure le long de ma colonne vertébrale. Il s'avança, l'allure d'un prédateur qui n'a plus besoin de courir puisque la proie a cessé de fuir.

— Tu as les yeux d'une femme qui vient de voir son propre cadavre, murmura-t-il en arrivant à ma hauteur.

Il posa ses mains sur le bureau, m'encerclant sans me toucher. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de lui, cette aura de violence contenue qui m'excitait autant qu'elle me brisait. Je levai le menton, défiante, cherchant son regard sombre.

— J'ai vu bien pire que ça, Julian. J'ai vu ce que tu as fait de moi. Et le pire, c'est que j'en redemande.

Un sourire cruel étira ses lèvres. Il leva une main et, de son pouce, il essuya lentement la trace de rouge à lèvres sur ma joue, avant de porter son doigt à sa propre bouche pour le goûter. Le geste était d'une arrogance insupportable. Mon sexe se contracta douloureusement, une pulsation humide qui trahissait mon envie de le voir me reprendre, ici, maintenant, au milieu des dossiers qui décidaient du sort de centaines

de gens.

— Tu es une sale petite menteuse, Roxane. Tu adores l'idée d'être détruite. Tu veux que je t'arrache cette dignité qui te sert de carapace jusqu'à ce qu'il ne reste que ce trou béant de besoin en toi.

Il ne me laissa pas le temps de répondre. Sa main plongea dans mon décolleté, saisissant mon sein avec une brutalité qui m'arracha un cri de surprise. Ses doigts pressèrent la chair avec une force qui laisserait des marques, mais je ne reculai pas. Au contraire, je me cambrai, offrant mon corps à sa rage.

— Regarde-toi, ordonna-t-il en me saisissant par la nuque pour me forcer à regarder notre reflet dans la vitre sombre de la fenêtre. Regarde cette avocate de renom, cette femme de pouvoir. Elle n'est plus rien. Elle n'est qu'une chienne qui tremble sous ma main.

Je fixai mon reflet. Dans l'ombre, je voyais ses doigts s'enfoncer dans ma peau pâle, je voyais mon visage déformé par un mélange de souffrance et de plaisir pur. Ses mains descendirent, glissant sur mes hanches avant de s'engouffrer sous ma jupe.

Quand ses doigts rencontrèrent l'absence de tissu, il s'arrêta un instant, un rire sombre vibrant dans sa gorge.

— Tu as déjà jeté ta culotte ? Déjà prête pour la suite ? Tu ne perds pas de temps, Rox.

Il s'insinua entre mes jambes, ses doigts cherchant sans détour le centre de mon tourment. Il ne fut pas tendre. Il entra en moi avec deux doigts, brusquement, me faisant gémir contre son cou. J'étais déjà trempée, un mélange de mes propres fluides et de ce qu'il avait laissé en moi plus tôt. Le bruit de succion, visqueux et impudique, remplit l'espace entre nous.

— Tu es tellement offerte, grogna-t-il à mon oreille, sa respiration devenant erratique. Tu sens comme tu es chaude ? Tu es en train de fondre pour moi, alors que tu me détestes. Dis-le. Dis que tu n'es rien d'autre qu'un vide que je dois combler.

— Je n'ai... rien à dire, haletai-je, mes mains s'agrippant désespérément à ses épaules, mes ongles s'enfonçant dans ses muscles. Fais-le... Fais-moi oublier que j'existe encore.

Il se recula brusquement, me laissant vide et frissonnante. Avant que je puisse protester, il me saisit par la taille et me souleva comme si je ne pesais rien, m'asseyant violemment sur le bureau. Les dossiers volèrent au sol dans un fracas de papier, mais je m'en moquais. Le bois froid contre mes fesses nues créait un contraste électrisant avec la chaleur de ses mains qui écartaient mes jambes au maximum.

Il se plaça entre mes cuisses, déboutonnant son pantalon d'un geste sec. Son sexe, déjà dur et pulsant, se libéra. Il était magnifique et terrifiant. Il ne chercha pas les préliminaires. Il voulait marquer son territoire, écraser ma volonté sous le poids de son désir.

— Regarde-moi dans les yeux quand je te brise, Roxane.

Il s'avança, la pointe de son membre frottant contre mon entrée déjà palpitante. Je sentais la tension monter, cette électricité statique qui sature l'air juste avant l'orage. Ma tête bascula en arrière, mes yeux se révulsant à moitié, mais il me ramena à lui en me prenant le visage à deux mains, ses pouces écrasant mes pommettes.

— Pas encore, murmura-t-il, un éclat sadique dans le regard. On va prendre notre temps. Je veux que tu sentes chaque millimètre de ton effondrement.

Il commença à entrer, millimètre par millimètre, forçant mes muscles à s'étirer, à

l'accueillir malgré la douleur sourde qui commençait à irradier. C'était trop. C'était parfait. L'air dans la pièce devint irrespirable, chargé de l'odeur du sexe et de la sueur. Chaque respiration était un combat, chaque centimètre gagné était une petite mort.

Je fermai les yeux, mais il me gifla légèrement la joue pour me forcer à le regarder.

— Reste avec moi, Roxane. Ne fuis pas dans ta tête. Sois ici, avec ta honte.

Il était à moitié en moi quand le téléphone sur le bureau se mit à sonner. La sonnerie stridente brisa l'intimité violente de l'instant. Le nom "Associé Principal - Cabinet" s'afficha en lettres lumineuses sur l'écran, à quelques centimètres de ma jambe ouverte.

Julian s'arrêta net, un sourire diabolique se dessinant sur ses lèvres. Il ne se retira pas. Au contraire, il s'enfonça d'un coup sec, atteignant mon col, me faisant étouffer un cri de pure agonie extatique.

— Réponds, ordonna-t-il d'une voix de velours. Réponds au téléphone, Roxane. Montre-leur à quel point tu es une professionnelle exemplaire... pendant que je te prends sur leur bois précieux.

Le téléphone vibra contre ma cuisse, un bourdonnement électrique qui semblait se répercuter jusque dans mes entrailles déjà ravagées par la présence de Julian. L'écran illuminait mon visage, projetant une lueur blafarde et clinique sur le chaos de mes traits.

— Réponds, Roxane, susurra-t-il contre mon oreille, son souffle chaud me brûlant la peau.

Sa main se referma sur ma gorge, pas pour m'étouffer, mais pour m'ancrer dans la réalité de ma propre déchéance. Ses doigts étaient calleux, autoritaires. De l'autre

main, il saisit mon poignet et guida mes doigts tremblants vers l'appareil. Ma peau était moite, glissante de cette sueur qui mélangeait nos deux corps dans une fragrance de musc et de luxure.

Je glissai l'icône verte. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que la sonnerie.

— Allô ? Roxane ? C'est Morel. Vous m'entendez ?

La voix du patron du cabinet, grave, solennelle, résonna dans le haut-parleur. À cet instant précis, Julian entama un mouvement de retrait d'une lenteur sadique. Je sentais chaque ride, chaque veine de son sexe se retirer de moi, créant un vide insupportable que mon corps chercha désespérément à combler en se cambrant.

— O-oui... Maître Morel, articulai-je, ma voix n'étant qu'un filet déraillé.

Julian sourit. Il savait. Il sentait mon bassin se soulever pour le poursuivre. Alors, d'un coup de rein sec et brutal, il se figea de nouveau tout au fond de moi. Le choc fut tel que mes yeux se révolèrent. Un gémissement mourut dans ma gorge, étouffé par la main qu'il plaqua soudain sur ma bouche.

— Roxane ? Tout va bien ? Vous semblez... essoufflée. Avez-vous terminé la relecture du contrat de fusion ?

— Je... j'y travaille, Maître, parvins-je à lâcher entre deux inspirations saccadées.

Julian commença alors un va-et-vient régulier, méthodique, une torture de plaisir pur. Il n'allait pas vite, il allait *profond*. À chaque coup, son bassin s'écrasait contre mon clitoris gonflé, créant une friction incendiaire. Je sentais l'humidité s'écouler le long de mes fesses, maculant le bois de chêne du bureau qui valait plus que mon salaire annuel.

— C'est crucial, Roxane. Le client attend. Je ne vous savais pas si... distraite.

Le contraste était atroce. Morel me parlait de millions d'euros, de clauses de non-concurrence, de prestige, tandis que Julian me traitait comme une chienne en rut, me labourant avec une sauvagerie contenue. Il pencha la tête, ses lèvres frôlant les miennes, captant l'air que j'essayais désespérément d'aspirer.

— Dis-lui que tu es occupée, Roxane, murmura-t-il, sa voix vibrant contre ma mâchoire tandis que ses coups de bouterolle s'accéléraient. Dis-lui que tu es en train de te faire remplir par l'homme que tu détestes autant que tu le désires.

Je fermai les yeux, les larmes coulant sur mes tempes. J'étais une professionnelle de haut vol, une femme de loi, une armure de certitudes. Et pourtant, ici, sous les mains de ce monstre, je n'étais plus qu'une faille béante. Je n'étais qu'une chair qui réclamait son dû.

— Maître... je vous... je vous rappelle, parvins-je à articuler dans un hoquet alors que Julian enfonçait deux doigts dans ma bouche pour me faire taire, remplaçant sa main.

Il commença à me baiser avec une fureur renouvelée, ses hanches claquant contre les miennes dans un bruit de chair contre chair, humide et cru. Je lâchai le téléphone. Il glissa sur le sol, Morel continuant probablement de parler dans le vide, mais je n'entendais plus que le sang qui cognait à mes tempes et le râle animal de Julian.

— Regarde-moi, ordonna-t-il en retirant ses doigts.

Je rouvris les yeux. Son visage était un masque de concentration brutale, ses pupilles dilatées par une envie noire. Il me saisit les cuisses et les ramena sur ses épaules, m'ouvrant totalement, m'exposant dans ma vulnérabilité la plus absolue. La lumière du bureau éclairait tout : la brillance de nos fluides mêlés, le rouge de ma peau irritée, l'impudeur de mon corps qui se contractait autour de lui.

— Tu aimes ça, n'est-ce pas ? Que je brise tout ce que tu as construit ? Que je te vide de ta dignité pour ne laisser que ce besoin ?

Je ne pus que hocher la tête, incapable de nier l'évidence. Mon orgasme montait, une vague de fond, dévastatrice. C'était une douleur exquise, une tension qui menaçait de rompre mes nerfs. Julian le sentit. Ses mouvements devinrent frénétiques, ses mains broyant mes hanches.

— Viens pour moi, Roxane. Montre-moi comment l'armure explose.

Je criai. Le son fut déchirant, se répercutant contre les murs froids du cabinet. Mon corps fut pris de convulsions violentes, mon sexe se resserrant sur lui dans une série de spasmes électriques qui me firent perdre connaissance une fraction de seconde. C'était une petite mort, une chute libre dans un abîme de velours noir.

Julian grogna, son propre plaisir l'atteignant avec la force d'un impact. Il s'arc-bouta, se déchargeant en moi avec une puissance qui me fit tressaillir, me remplissant de sa chaleur, de son mépris, de sa possession.

Le silence retomba sur la pièce, lourd, poisseux. Seuls nos souffles courts déchiraient l'air saturé. Julian resta en moi quelques instants de plus, savourant sa victoire, avant de se retirer avec un bruit de succion qui me fit frissonner.

Il se rhabilla sans un mot, ajustant sa chemise avec une désinvolture insultante, tandis que je restais étalée sur le bureau, les jambes encore tremblantes, le sexe béant et souillé.

— Le dossier est sur le coin de la table, dit-il d'une voix parfaitement calme, comme si les dix dernières minutes n'avaient été qu'une formalité administrative. N'oublie pas de le signer.

Il se dirigea vers la porte, s'arrêta, et se retourna. Un sourire cruel étira ses lèvres.

— Et Roxane ? Rappelle Morel. Tu as l'air d'avoir retrouvé tes esprits.

La porte claqua. Je restai seule dans la pénombre, entourée par l'odeur de notre débauche. Je regardai mes mains. Elles tremblaient toujours. L'armure n'était pas seulement brisée. Elle était réduite en cendres. Et le pire, dans ce silence de mort, c'était de réaliser que je n'avais jamais eu aussi hâte de recommencer.

Je ramassai le téléphone au sol. L'appel avait coupé. Je ne cherchai pas à me nettoyer. Je m'assis dans mon fauteuil de cuir, sentant son sperme couler lentement entre mes cuisses, et je repris mon stylo. Je décidai de me noyer. C'était plus simple que de lutter contre le courant.

Chapitre 10

Le Piège de l'Autorité

L'écho du claquement de la porte résonnait encore dans les cavités de mon crâne, une détonation sourde qui marquait la fin de l'acte et le début de l'attente. Je restai là, pétrifiée dans mon fauteuil de cuir noir, les jambes écartées, offrant mon intimité meurtrie au vide de mon bureau de la rue de Rivoli. Le froid de la climatisation léchait ma peau nue, faisant frissonner les gouttes de sueur qui perlaient encore à la naissance de mes reins. Entre mes cuisses, la sensation était insupportable et délicieuse : la viscosité tiède de sa semence qui s'écoulait lentement, traçant un sillage poisseux sur l'intérieur de mes jambes, venant souiller le tissu luxueux de mon fauteuil de maître.

Je baissai les yeux sur mes mains. Elles ne m'appartenaient plus. Les jointures étaient blanches à force d'avoir agrippé les accoudoirs, et un léger tremblement parcourait mes doigts, comme une réplique sismique après le passage d'un ouragan. Je me sentais vide, dévastée, et pourtant, mon sang battait contre mes tempes avec une violence telle que je pouvais l'entendre. Un prédateur était passé ici. Il m'avait marquée, retournée, brisée, puis il était reparti dans l'anonymat de la ville, me laissant avec l'odeur de son tabac froid, de son cuir et de mon propre abandon.

Je repris mon stylo. Mon geste était mécanique. Je signai le dossier Morel sans même relire la dernière page. L'encre noire griffait le papier, une signature erratique, presque illisible. Le contraste était grotesque : j'étais l'avocate pénaliste la plus redoutée du barreau, une femme dont la voix faisait bafouiller les juges les plus austères, et j'étais là, le sexe béant, trempée de l'essence d'un homme qui m'avait traitée avec moins d'égards qu'une pièce à conviction.

Je me levai enfin. Mes jambes flanchèrent un instant. La sensation du liquide glissant jusqu'à mes genoux m'arracha un gémissement étouffé. Je ne cherchai pas à me nettoyer. Je voulais garder ce poids, cette souillure, comme un secret brûlant sous ma jupe crayon. Je réajustai mes sous-vêtements de soie, sentant le tissu s'imbiber instantanément, froid et collant contre ma vulve encore palpitante. Je fermai ma veste de tailleur, boutonnant chaque bouton avec une précision maniaque, l'armure se reformant sur les décombres de ma dignité.

Dehors, Paris se noyait sous une pluie d'octobre, une eau grise qui lavait les trottoirs mais ne parvenait pas à éteindre l'incendie qui ravageait mes entrailles. Je marchais vers le parking souterrain, chaque pas étant un rappel sensoriel de ce qui s'était passé une heure plus tôt. Le frottement de mes cuisses, l'humidité persistante, l'odeur musquée qui remontait de mon propre corps... tout m'enchaînait à Marc.

En montant dans ma berline allemande, je consultai ma montre. 22 heures 15. Le silence de l'habitacle était oppressant. Mon téléphone vibra sur le siège passager. Aucun nom. Juste un message court, sec, comme un ordre de mission.

« 23h00. Chez toi. Intervention de secteur. Ne ferme pas la porte à clé. »

Mon cœur rata un battement. Marc. Ce n'était plus le partenaire de jeu, c'était le militaire qui reprenait ses droits. L'utilisation du terme « intervention » n'était pas fortuite. Il savait que je jouais avec l'autorité, qu'elle me fascinait autant qu'elle m'exaspérait. Il allait l'utiliser contre moi.

Je roulai à travers les rues désertes, mes mains crispées sur le volant. L'anticipation était une drogue, une montée d'adrénaline qui me donnait la nausée. J'arrivai devant mon immeuble haussmannien, le cœur battant la chamade. L'ascenseur me parut durer une éternité. Dans le miroir de la cabine, je vis une femme aux cheveux défaits, au regard fiévreux, les lèvres encore gonflées par les baisers brutaux. Je ne me reconnaissais plus, et cette perte d'identité me procurait un plaisir frénétique.

J'atteignis le palier du quatrième étage. Comme ordonné, je tournai la clé dans la serrure, mais je laissai la porte simplement poussée, un interstice d'ombre invitant le danger à entrer.

À l'intérieur, l'appartement était plongé dans une obscurité totale. Seule la lumière blafarde des réverbères filtrait à travers les grandes fenêtres de mon salon, découpant des ombres anguleuses sur le parquet. Je jetai mes clés sur la console de l'entrée. Le bruit métallique résonna dans le silence de mort de la pièce.

— Marc ? murmurai-je.

Ma voix était un fil ténu, dépourvu de l'assurance habituelle. Aucune réponse.

Je fis quelques pas dans le salon, mes talons claquant sur le bois avec une régularité de métronome. L'air me semblait chargé d'une électricité statique, une présence invisible qui faisait se hérissier les poils de mes bras. Je savais qu'il était là. Je sentais la pression de son regard dans mon dos.

Soudain, un bruit sec de Velcro que l'on arrache retentit derrière moi. Avant que je ne puisse me retourner, une lumière aveuglante — une torche tactique de haute puissance — balaya la pièce et se fixa sur mes yeux, me plongeant dans une cécité blanche.

— Roxane Delage, dit une voix grave, dépourvue de toute émotion, une voix de commandement pure. Vous êtes en état d'arrestation administrative. Ne faites pas un geste.

Je sentis une décharge d'excitation me frapper l'aine. Je ne voyais rien, sinon ce cercle de lumière blanche qui me brûlait les rétines. Je restai pétrifiée, les bras le long du corps, sentant mon souffle se raccourcir.

— Marc, arrête tes conneries... tentai-je, mais ma voix s'étrangla dans ma gorge alors que j'entendais le bruit lourd de bottes de combat s'approcher de moi.

— Taisez-vous, ordonna-t-il. Mains sur la tête. Entrelacez les doigts. Maintenant.

Ce n'était plus un jeu. Le ton était celui d'un homme habitué à neutraliser des cibles. L'autorité dont je m'étais si souvent servie pour manipuler les hommes se retournait contre moi avec une force brute. Je m'exécutai, les mains tremblantes au-dessus de mon crâne.

Je sentis son souffle chaud contre mon oreille, une présence massive, sombre, juste derrière moi. L'odeur du métal, de la graisse d'arme et de son parfum âpre m'envahit.

— Vous avez été identifiée comme une menace pour l'ordre public, murmura-t-il, sa voix vibrant contre ma nuque. Une insoumise qui a besoin d'être remise aux normes.

Soudain, un contact froid et impitoyable se referma sur mon poignet gauche. Un clic métallique, sec, définitif. Puis le second. Mes mains furent violemment tirées dans mon dos. Je sentis l'acier des menottes mordre ma peau fine, verrouillant mes poignets avec une fermeté qui ne laissait aucune place à la négociation.

— Marc... gémis-je, mon dos se cambrant sous la surprise.

Il ne répondit pas. Je sentis ses mains gantées de cuir se poser sur mes hanches, fermes, possessives. Il m'écrasa contre lui. Je sentis la dureté de son équipement tactique, les boucles de son gilet, et la protubérance indéniable de son désir à travers son pantalon de treillis.

— La fouille commence maintenant, Roxane. Et je serai extrêmement méticuleux.

Le souffle court, le front appuyé contre la surface froide du mur où il vient de me projeter sans ménagement, je sens le poids de son corps m'écraser. Les menottes me scient les poignets, une brûlure glaciale qui me rappelle à chaque seconde que je ne m'appartiens plus. L'acier est serré, peut-être un cran de trop, mais cette douleur n'est qu'un écho lointain face à l'incendie qui se propage entre mes cuisses.

— Écartez les jambes, ordonna-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement sourd, dépourvu de toute chaleur humaine.

Je ne bouge pas assez vite. Aussitôt, sa botte vient heurter l'intérieur de ma cheville, forçant mon appui, m'obligeant à m'ouvrir. Je pousse un petit cri étouffé, le visage pressé contre le papier peint rugueux. Marc ne plaisante pas. Il n'est plus l'homme qui me sourit parfois entre deux missions ; il est le prédateur, le geôlier, celui qui a tout pouvoir sur ma chair.

— Plus large, Roxane. Je ne le répéterai pas.

J'obéis, les jambes tremblantes, les fesses offertes dans le vide, le bassin cambré par la tension des menottes qui tirent mes bras vers le haut de mon dos. Je sens alors ses mains gantées de cuir noir commencer leur exploration. Le contact est terrifiant d'efficacité. Il commence par ma nuque, ses doigts pressant les vertèbres, vérifiant chaque centimètre de peau comme s'il cherchait une arme dissimulée.

— Rien ici, murmura-t-il à mon oreille, sa barbe naissante griffant ma peau sensible.

Il descend lentement. Le cuir de ses gants couine contre le tissu léger de mon chemisier. Il ne déboutonne rien. Il saisit le col et tire d'un coup sec, faisant sauter deux boutons qui roulent sur le parquet dans un cliquetis dérisoire. Mes seins sont libérés du carcan de la soie, mais emprisonnés par la pression de ses paumes massives qui les écrasent à travers la dentelle fine de mon soutien-gorge.

— Vous cachez quelque chose, Roxane... Je sens votre cœur qui bat comme celui d'une bête traquée. Vous avez peur de la procédure ?

— Marc... s'il te plaît...

— Tais-toi. Ici, tu n'as pas le droit à la parole. Tu n'as que le droit de subir la fouille.

Ses mains descendent encore, glissant sur mes côtes, marquant ma peau de la rudesse du cuir. Il s'arrête à la taille de ma jupe crayon. Je l'entends manipuler son propre équipement, le bruit des boucles tactiques et du nylon qui frotte. Soudain, je sens une pression brutale contre mon fessier : c'est le canon froid de son arme de service qu'il fait glisser le long de ma colonne vertébrale. Le contraste entre la chaleur de son corps et le froid du métal me fait violemment tressaillir.

— On va vérifier les zones d'ombre, dit-il, et je sens son sourire prédateur contre mon cou.

Il lâche son arme – je devine qu'il l'a remise dans son holster – pour saisir fermement le tissu de ma jupe. D'un geste brusque, il la remonte jusqu'à mes hanches, révélant mes bas de soie et le haut de mes cuisses. Je frissonne, la chair de poule envahissant mon corps exposé à l'air frais et à son regard impitoyable.

Il ne se presse pas. C'est une torture psychologique autant que physique. Ses doigts gantés effleurent la dentelle de ma culotte, suivant la bordure avec une précision chirurgicale. Je sens l'humidité qui me trahit, cette preuve flagrante de mon excitation qui imbibe le tissu fin.

— Regardez-moi ça, railla-t-il, sa main s'enfonçant soudainement entre mes fesses pour m'attirer plus fort contre son entrejambe durcie. On dirait que la suspecte prend du plaisir à être appréhendée. C'est un délit supplémentaire, ça. L'outrage à la pudeur devant un officier.

Il glisse une main sous mon ventre, me soulevant presque, tandis que l'autre commence à s'aventurer sous l'élastique de ma culotte. Le cuir noir disparaît dans mon intimité. Je lâche un gémissement rauque, la tête jetée en arrière, mes cheveux balayant son visage. Le contact du gant est étrange, rugueux, artificiel, et pourtant il me fait perdre la raison. Il ne cherche pas à être doux. Il explore, il écarte, il sonde avec une autorité qui me brise.

— C'est trempé, Roxane. Tellement trempé... On dirait que vous essayez de me corrompre.

Ses doigts s'enfoncent plus profondément, testant mon élasticité, provoquant des vagues de plaisir si violentes que mes genoux menacent de lâcher. Il me maintient debout d'une poigne de fer sur la hanche, ses ongles (même à travers le gant) s'ancrant dans ma peau.

— Je... je ne... bégayai-je, incapable de former une pensée cohérente.

— Chut. Je n'ai pas fini l'inventaire. Il reste la partie la plus... sensible.

Je sens son souffle s'accélérer contre ma nuque. L'odeur de la sueur, du cuir et de la testostérone est devenue une drogue suffocante. Il retire sa main de ma culotte, mais ce n'est pas pour me libérer. J'entends le bruit métallique d'une fermeture éclair que l'on descend. Un son lourd, définitif.

Mon cœur rate un bond. Je sens la chaleur brute de son sexe libéré de son treillis qui vient se presser contre le creux de mes reins, séparé de moi par seulement quelques millimètres de dentelle mouillée.

— Vous sentez ça ? murmura-t-il, sa voix vibrant jusque dans mes os. C'est la sentence qui tombe. Et je compte bien m'assurer que vous l'exécutiez jusqu'au bout.

Il saisit mes hanches à deux mains, ses gants s'enfonçant dans ma chair, et me fait pivoter brutalement pour que je lui fasse face, tout en gardant mes mains verrouillées dans mon dos. Je suis forcée de lever les yeux vers lui. Son regard est sombre, dénué de toute pitié, brûlant d'un désir sauvage que rien ne pourra plus arrêter.

— À genoux, ordonna-t-il, un ordre sec qui claque comme un coup de fouet dans le silence de la pièce. On va voir si vous êtes aussi douée pour la coopération que pour l'insubordination.

Le silence de la pièce est lourd, seulement brisé par le sifflement de nos respirations erratiques. Mes doigts, encore gantés de cuir noir, sont ancrés dans sa chevelure, m'offrant un levier parfait sur sa nuque. Elle tremble, un frisson qui parcourt tout son corps, de ses épaules nues jusqu'à ses cuisses qu'elle finit par plier.

Ses genoux percutent le sol avec un bruit sourd qui me procure une décharge de satisfaction pure. Je domine chaque centimètre de son être. D'ici, je ne vois que le sommet de sa tête et l'arc tendu de son dos. Je resserre ma prise, forçant son visage à basculer en arrière pour qu'elle croise mon regard. Ses yeux sont noyés, un mélange de terreur délicate et de désir dévastateur. Elle est à moi. Totalemement.

— Regardez-le, Roxane, grogné-je, ma voix n'étant plus qu'un râle caverneux. Regardez ce que vous me faites.

Ma main libre descend, frôlant son menton avant de saisir fermement ma propre virilité, congestionnée, brûlante, qui palpète entre nous comme un animal en cage. La vision de ce contraste est obscène : la peau pâle et délicate de son visage face à la violence de mon sexe dressé, marqué par les veines saillantes, luisant déjà d'une goutte de désir qui perle à son sommet.

Je ne lui laisse pas le temps de protester, si tant est qu'elle le veuille encore. J'avance

d'un pas, pressant mon membre contre ses lèvres entrouvertes. L'odeur de son excitation se mêle à celle de mon cuir et du métal froid de la pièce. C'est un parfum de guerre et de luxure.

— Ouvrez-vous. Maintenant.

Elle obéit, ses doigts s'agrippant désespérément à mes cuisses couvertes de tissu technique. Lorsqu'elle m'accueille en bouche, je laisse échapper un juron étouffé. La chaleur de sa salive, la texture veloutée de son palais contre le gland sensible me font vaciller. C'est étroit, humide, parfait. Je commence un mouvement de va-et-vient lent, méthodique, enfonçant ma verge au fond de sa gorge, cherchant à la faire étouffer sous ma puissance. Elle gémit contre moi, un son étouffé par ma chair, ses yeux révulsés vers le plafond tandis que je la sers comme un trophée.

Je sens mon contrôle s'effriter. Ce n'est pas assez. Je veux plus que sa bouche, je veux son âme, je veux marquer son corps de mon empreinte.

Je la relève brutalement, la soulevant comme si elle ne pesait rien pour la plaquer contre la table de briefing en métal froid. Ses fesses heurtent le rebord, ses jambes s'écartent instinctivement. D'un geste sec, je déchire ce qui reste de sa dentelle mouillée. Le tissu cède dans un bruit sec, révélant son intimité offerte, ruisselante, d'un rose charnu qui m'appelle.

— Vous pensiez pouvoir jouer avec le feu sans vous brûler ? murmuré-je à son oreille, ma main s'enfonçant brutalement entre ses cuisses pour écarter ses lèvres généreuses.

Je frotte mon pouce sur son clitoris gonflé, et elle arque le dos en poussant un cri qui se perd dans le cou de ma veste. Elle est trempée, un véritable brasier. Je ne prends aucune précaution. Je saisis mes hanches, je cale ma pointe à l'entrée de son antre et, d'un coup de rein sauvage, je m'enfonce en elle jusqu'à la garde.

Le choc nous arrache un cri synchrone. Je suis gainé, compressé par ses parois qui se convulsent autour de moi. C'est une prise de possession totale. Je commence à cogner contre elle avec une fureur animale, chaque assaut faisant claquer ma peau contre la sienne, un rythme de tambour de guerre. Mes gants labourent ses hanches, y laissant déjà des marques rouges qui seront demain le souvenir de mon autorité.

— Oui... Marc... s'il vous plaît... gémit-elle, sa voix brisée par le plaisir.

— "Capitaine", Roxane. Dites-le !

— Oui... Capitaine... encore !

Je redouble de violence, mes coups de boutoir la soulevant presque de la table. La sueur perle sur mon front, coulant dans mes yeux, mais je ne m'arrête pas. Je sens son plaisir monter, cette tension électrique qui fige ses muscles. Ses parois m'écrasent, me traient, m'aspirant vers l'abîme. Je plonge mes doigts dans sa bouche pour étouffer ses cris alors qu'elle explose, son corps secoué de spasmes violents qui me frappent de plein fouet.

L'onde de choc me foudroie. Je lâche une dernière poussée profonde, cherchant à atteindre son col, et je décharge mon sperme en elle avec une force qui me vide les poumons. C'est une inondation brûlante, un marquage définitif. Je reste ainsi, effondré contre elle, mon visage enfoui dans son cou, écoutant le tumulte de nos cœurs qui tentent de retrouver un rythme humain.

Le silence retombe, plus lourd qu'avant. Je me retire lentement, le bruit de succion marquant la fin de l'exécution. Roxane reste prostrée sur la table, les yeux vides, le souffle court, mon liquide coulant lentement le long de sa cuisse.

Je me redresse, réajustant mon treillis d'un geste précis, mécanique. Je remonte ma

fermeture éclair. Le son métallique claque comme un point final. Je la regarde une dernière fois : une proie dévastée, mais dont le regard brille d'une soumission nouvelle, absolue.

— L'intervention est terminée, Roxane, dis-je d'une voix désormais glaciale, mon masque de commandement de nouveau en place. Nettoyez-vous. Vous avez un rapport à terminer pour demain matin.

Je tourne les talons sans un regard en arrière, la laissant seule dans le froid de la pièce, emportant avec moi l'odeur de sa reddition. Elle sait maintenant ce qu'il en coûte de défier l'autorité. Et elle en redemandera.

Chapitre 11

L'Ultime Sommation

Le froid du bois de chêne de la table de conférence finit par m'ancrer à nouveau dans la réalité. La porte a claqué il y a plusieurs minutes déjà, mais le son résonne encore dans mon crâne comme un verdict sans appel. Je reste là, prostrée, les hanches douloureuses, les poignets encore marqués par l'étreinte de fer du Commandant Malo. Entre mes cuisses, je sens la traînée visqueuse et chaude de son mépris, ce rappel liquide qu'il a brisé mes défenses, qu'il a piétiné mon autorité d'avocate pour ne laisser qu'une femme à bout de souffle, dévastée sur l'autel de son propre désir.

Je devrais être outrée. Je devrais me redresser, réajuster mon tailleur et préparer ma vengeance procédurière. Mais mon corps me trahit. Chaque fibre de ma peau hurle encore le manque de sa rudesse. Je suis Roxane, celle qui fait trembler les procureurs, celle qui manipule les hommes de loi comme des pions. Pourtant, ce soir, je ne suis que la proie qui attend que le prédateur revienne terminer le travail.

Je me redresse avec lenteur. Mes muscles tremblent. Je ramasse ma culotte en dentelle noire, déchirée sur le côté, un trophée inutile laissé sur le tapis de ce bureau ministériel. Je ne la remets pas. Je veux sentir l'air frais sur ma peau irritée, je veux garder en moi, le plus longtemps possible, la souillure de notre échange. Je me dirige vers la petite salle de bain attenante au bureau de la commission.

Le miroir me renvoie l'image d'une étrangère. Mes cheveux sombres sont en bataille, mes lèvres sont gonflées, mordues, et mon regard... mon regard est terrifiant de lucidité. Ce n'est plus seulement du plaisir, c'est une addiction. Je nettoie sommairement mes cuisses avec une serviette en papier, mais je refuse de laver totalement mon sexe. Je veux son odeur. Je veux que chaque pas que je ferai dans les

couloirs du Palais de Justice soit hanté par le souvenir de son assaut.

Je réajuste ma jupe crayon, lisse mon chemisier en soie crème dont deux boutons manquent à l'appel. Je m'en moque. L'obscurité des couloirs de l'institution sera mon alliée.

Vingt-trois heures. Le Palais est un mausolée de pierre et de silence. Mes talons claquent sur le marbre de la Salle des Pas Perdus, un bruit sec, métronomique, qui bat la mesure de mon impatience. Je sais où il est. Il n'est pas rentré à la caserne. Un homme comme Malo n'abandonne pas une position une fois qu'il a pris d'assaut les murs. Il m'attend dans le sanctuaire, là où même la loi n'ose pas s'aventurer sans mandat : les archives du sous-sol, une zone classée secret-défense pour les dossiers en cours.

Le risque est total. Si un garde de nuit nous surprend, ma carrière s'arrête net. Son grade saute. C'est précisément ce qui fait pulser mon sang avec une telle violence dans mes tempes.

J'atteins la porte blindée du secteur sécurisé. Je compose le code qu'il m'a glissé dans l'oreille entre deux gémissements, plus tôt. Le mécanisme s'enclenche avec un sifflement pneumatique. L'air ici est plus lourd, chargé d'une odeur de vieux papier, de poussière et d'huile d'entretien pour armes.

Je m'enfonce dans les rangées d'étagères métalliques qui montent jusqu'au plafond. L'éclairage au néon grésille, jetant des ombres mouvantes sur les dossiers de terrorisme et de haute trahison. Au fond, près du dernier rack, je vois sa silhouette. Il n'a pas enlevé son treillis. Il est assis sur une caisse de transport en bois, nettoyant son arme de service avec une lenteur hypnotique.

Il ne lève pas les yeux quand j'approche. Le cliquetis du métal de son Beretta est le seul son dans cette cathédrale de béton.

— Vous êtes en retard, Roxane, lâche-t-il, sa voix de baryton vibrant dans l'espace confiné.

Je m'arrête à deux mètres de lui. Je sens l'humidité entre mes jambes reprendre de plus belle. L'autorité qu'il dégage, ce calme avant la tempête, me donne envie de me mettre à genoux sans même qu'il ait besoin de l'ordonner.

— J'avais un rapport à terminer, Commandant. Comme vous me l'avez ordonné, je réponds en défiant son regard.

Il pose son arme sur la caisse, se lève lentement. Il est massif, une montagne de muscles et de discipline. Il s'approche de moi, l'odeur du cuir et de la sueur âcre m'assaillant les narines. Il s'arrête si près que je sens la chaleur de son corps à travers mon chemisier. Ses yeux, d'un gris d'acier, sondent mon âme, cherchant la moindre faille.

— Vous avez encore le culot de me défier, après ce que je vous ai fait subir là-haut ?

Sa main gantée de cuir se lève et saisit mon menton avec une force brutale, me forçant à lever la tête. Son pouce écrase ma lèvre inférieure, s'insérant de force dans ma bouche. Je goûte le goût salé du cuir et le résidu de poudre à canon. Mon souffle se saccade.

— Je ne vous défie pas, dis-je, la voix étouffée par son pouce. Je viens réclamer ma peine.

Un sourire carnassier étire ses lèvres. Sans prévenir, sa main libre descend le long de ma taille, agrippe fermement la soie de ma jupe et la remonte d'un coup sec jusqu'à mes hanches. Ses doigts rugueux rencontrent ma peau nue, parcourant l'intérieur de mes cuisses là où la trace de son passage précédent est encore fraîche.

— Vous êtes trempée, Roxane. Vous n'avez même pas eu la décence de vous laver correctement avant de revenir ramper devant moi.

Il enfonce deux doigts en moi avec une violence qui m'arrache un cri étouffé contre sa paume. Il ne cherche pas la tendresse. Il cherche la soumission totale. Il fait pivoter son poignet, explorant mon anatomie avec une précision chirurgicale, me malmenant comme si j'étais un suspect en interrogatoire.

— Regardez ce que vous faites à cette loi que vous chérissez tant, murmure-t-il à mon oreille, sa langue traçant le contour de mon lobe tandis qu'il continue son massacre digital. Vous mouillez pour un homme qui pourrait vous briser le cou en un mouvement. Vous êtes une traînée de robe noire, et ce soir, ce tribunal n'a qu'un seul juge.

Il retire ses doigts brusquement, m'abandonnant au bord d'un précipice, et me retourne face aux étagères de dossiers, m'écrasant contre le métal froid. Mes seins se compriment contre les tranches des dossiers criminels. Le contraste entre le métal glacé et la fournaise qui dévore mon bas-ventre me donne le vertige.

— Les mains derrière le dos, Roxane. Tout de suite.

J'obéis. Je sens le déclic métallique des menottes de dotation se refermer sur mes poignets. Le cuir de ses gants, la froideur de l'acier, l'odeur de la poussière... Le décor est planté. L'ultime sommation a retenti.

Le déclic de l'acier contre mes poignets résonne dans le silence de la pièce comme un arrêt de mort. Mes bras, tirés en arrière, forcent ma poitrine à s'écraser plus violemment encore contre les dossiers froids du rayonnage. Je sens les arêtes des chemises cartonnées, celles qui contiennent des vies brisées et des crimes impunis, s'enfoncer dans ma chair à travers la soie légère de mon chemisier. Je suis prise au

piège, immobilisée entre la loi que j'ai juré de servir et l'homme qui est en train de la piétiner avec une jouissance sauvage.

Il ne recule pas. Au contraire, il se presse contre mon dos, son torse massif m'écrasant contre le métal. Je sens la boucle de son ceinturon, dure et froide, s'ancrer dans le creux de mes reins. Son souffle est une traînée de feu dans mon cou.

— Alors, Maître... Où est passée votre éloquence ? me siffle-t-il, sa voix vibrant contre ma colonne vertébrale. Vous n'avez aucune objection ? Pas un petit vice de procédure à soulever pour vous sortir de là ?

Je ferme les yeux, le front appuyé contre la tranche d'un dossier intitulé *Affaire Vasseur - Homicide*. L'ironie est suffocante. Je suis l'élite du barreau, la femme que l'on craint dans les prétoires, et je ne suis plus qu'un corps offert, entravé par le poids de ses propres fantasmes.

— Allez vous... faire foutre, je crache, bien que ma voix tremble de façon humiliante.

Il rit, un son sourd, animal. Sa main gantée de cuir remonte lentement le long de ma cuisse, soulevant l'ourlet de ma jupe crayon. Le grain du cuir contre ma peau nue me fait tressaillir. C'est un contact étranger, artificiel, qui rend chaque millimètre de ma peau plus sensible, plus affamé. Il remonte jusqu'à l'élastique de mes bas, ses doigts s'attardant sur la dentelle avant de s'enfoncer plus haut, là où ma chair est déjà brûlante.

— Le vocabulaire se dégrade, Roxane. C'est ce qui arrive quand on retire le vernis de la civilisation. On en revient aux bases. À l'instinct. À l'odeur.

Il attrape mes cheveux d'une main brusque et tire ma tête en arrière. Je pousse un gémissement qui se perd dans l'immensité de la salle d'archives. Mon cou est exposé,

offert à ses dents. Il ne m’embrasse pas ; il me marque. Il mord la jonction de mon épaule, une douleur aiguë qui se transforme instantanément en une décharge d’électricité pure jusqu’à mon sexe.

De sa main libre, il descend le long de mon ventre, ses doigts gantés cherchant l’ouverture de ma culotte de dentelle. Quand il la trouve, il ne perd pas de temps. Il écarte le tissu trempé et s’enfonce en moi avec deux doigts, sans aucune douceur.

— Bordel... murmure-t-il, son souffle s’accéléralant près de mon oreille. Vous êtes une putain de fontaine. Vous voulez ça, hein ? Vous voulez que ce soit sale. Que ce soit interdit. Vous voulez que je vous traite comme la criminelle que vous êtes devenue à la minute où vous m’avez laissé entrer.

Je ne peux pas répondre. Je ne peux que subir le rythme de ses doigts qui me labourent, cherchant à me briser. Le cuir noir de son gant est maintenant saturé de mon désir, brillant sous la lumière blafarde des néons. Le frottement est différent de celui de la peau ; c’est plus rude, plus impitoyable. À chaque va-et-vient, le métal des menottes mord mes poignets, me rappelant ma totale impuissance. Je suis suspendue à ses mouvements, mes hanches bougeant d’elles-mêmes pour en demander plus, cherchant cette friction qui me rend folle.

— Regardez-vous, ordonne-t-il en me forçant à tourner la tête vers le reflet sombre d’une vitrine de bureau en face de nous. Regardez cette avocate si digne, menottée comme une traînée, se faisant tringler au milieu de ses preuves à conviction.

Je vois mon reflet flou. Mes cheveux en bataille, mon visage rougi, mes yeux vitreux de luxure. Et lui, cette ombre massive derrière moi, le prédateur qui a pris possession de son territoire.

Il retire ses doigts d’un coup sec. Le vide est insupportable. Je laisse échapper un sanglot de frustration, mes genoux manquant de lâcher.

— Non... ne t'arrête pas... je supplie, perdant toute trace de dignité.

— Je ne m'arrête pas, Roxane. Je change juste de braquet.

Je l'entends défaire sa ceinture. Le bruit du cuir qui claque, le glissement de la fermeture éclair... c'est le son de ma chute finale. Il saisit mes hanches avec une poigne de fer, ses doigts s'enfonçant dans ma peau, marquant sans doute déjà ma chair de futurs bleus. Il me bascule plus en avant, m'obligeant à cambrer le dos à l'extrême. Mes fesses sont maintenant offertes, hautes, prêtes à être sacrifiées.

Je sens sa virilité, brûlante et impatiente, venir se caler contre mon entrée. Il ne pénètre pas tout de suite. Il frotte lentement son gland contre mes lèvres gonflées, étalant mon propre foutre sur mon clitoris avec une lenteur sadique.

— Tu sais ce qu'on fait aux balances en prison, Roxane ? murmure-t-il, sa voix n'étant plus qu'un grognement rauque. On les baise jusqu'à ce qu'elles oublient leur propre nom. On les brise pour qu'elles n'aient plus jamais envie de parler.

Il donne un coup de rein, juste assez pour entrer d'un tiers. Je pousse un cri qui est étouffé par le métal de l'étagère contre laquelle ma bouche vient frapper. C'est trop. C'est massif. C'est le poids de sa domination qui s'incarne en moi.

— Dis-le, ordonne-t-il en me martelant les fesses d'une main lourde, un claquement sec qui résonne comme un coup de fouet. Dis-moi que tu n'es rien d'autre qu'une chienne de la loi qui attend sa punition.

— Je suis... je suis à toi... bais-moi... je t'en supplie, défonce-moi !

— Mauvaise réponse, siffle-t-il.

Il se retire complètement, me laissant haletante, avant de me retourner brusquement. Toujours menottée, je bascule sur le dos, atterrissant brutalement sur la table de consultation en bois massif au centre de la pièce. Mes jambes pendent dans le vide. Il se place entre elles, écartant mes cuisses avec une force brute, ses yeux brûlant d'une rage luxurieuse que je n'ai jamais vue chez aucun homme.

— On va reprendre depuis le début, Maître. Et cette fois, n'omettez aucun détail.

Sa main redescend, non pas vers mon sexe cette fois, mais vers ma gorge, qu'il serre juste assez pour me couper le souffle et faire monter la pression dans mon bassin. Je vois les muscles de son bras se tendre. L'assaut final est imminent, et je sais que je ne sortirai pas indemne de ce tribunal improvisé.

La pression de ses doigts sur ma trachée m'arrache un sifflement rauque. Je sens le bois froid et dur de la table de consultation s'enfoncer dans mes omoplates, contrastant violemment avec la fournaise qui irradie de son corps. Mes poignets, prisonniers de l'acier des menottes, sont plaqués au-dessus de ma tête, le métal grinçant contre le bois à chacun de mes tressaillements. Je suis totalement exposée, ouverte, vulnérable sous son regard de prédateur qui savoure ma déchéance.

— Regarde-moi, ordonne-t-il d'une voix qui vibre jusque dans mon utérus. Oublie le Code pénal, oublie ta robe de barreau, oublie ton nom. Dis-moi ce que tu es quand je te traite comme la petite traînée que tu caches si bien sous tes tailleurs de luxe.

Ses yeux sont deux puits d'ombre, dépourvus de pitié. Il lâche ma gorge pour saisir ses propres hanches, déboutonnant son pantalon avec une lenteur calculée, une torture psychologique avant l'exécution. Je vois son sexe se libérer, sombre et pulsant de sang, une arme de destruction massive pointée vers ma dignité. L'odeur de son excitation — ce parfum musqué, mêlé à la sueur et au cuir de sa veste — m'inonde les sens.

— Je suis... je suis ta chienne, je m'étrangle, ma voix brisée par le manque d'air et l'humiliation que je réclame. Je ne suis rien d'autre qu'un trou pour toi. S'il te plaît... détruis-moi.

Un sourire cruel étire ses lèvres. Il ne perd pas une seconde de plus. D'un mouvement brusque, il saisit mes chevilles et les ramène contre ses épaules, me pliant en deux, m'exposant dans l'obscénité la plus totale sous la lumière crue des néons de la salle. Je sens le sommet de son gland s'écraser contre mes lèvres charnues, déjà trempées de mon propre désir.

— Tu voulais ta punition, Maître ? La voilà.

Il s'enfonce en moi d'un seul coup, d'une poussée brutale qui m'arrache un cri de douleur et de pur plaisir. C'est trop. C'est immense. Il me remplit jusqu'à la garde, étirant mes parois avec une force qui me donne l'impression que je vais me déchirer. Je sens chaque millimètre de sa peau contre la mienne, la rugosité de ses poils pubiens, la chaleur suffocante de son ventre contre mon sexe.

Il ne me laisse pas le temps de respirer. Il commence son va-et-vient, un rythme saccadé, animal, dénué de toute tendresse. À chaque coup de boutoir, mon corps glisse sur le bois verni de la table, mes menottes s'entrechoquant dans un fracas métallique qui résonne dans le silence de la pièce. La douleur est là, sourde, mais elle est balayée par une vague de luxure si violente que ma vue se trouble.

— Regarde ce que je fais de ta carrière, siffle-t-il à mon oreille alors qu'il me martèle avec une fureur redoublée. Je te défonce dans la pièce même où tu es censée défendre la loi. Tu sens ma semence qui pousse pour sortir ? Tu sens comme je te possède, jusque dans tes entrailles ?

Ses mains redescendent sur mes seins, les broyant sans ménagement, ses pouces écrasant mes tétons dressés tandis qu'il accélère la cadence. Je suis une épave, une

poupée de chair entre ses mains. Mes jambes tremblent, incapables de soutenir l'assaut. Je ne suis plus une avocate, je ne suis plus une femme de pouvoir ; je suis une bête en rut qui ne vit que pour la friction de son membre contre mon point de non-retour.

Le rythme devient frénétique. Le son de nos corps qui s'entrechoquent — un claquement mouillé et régulier — remplit l'espace, étouffant mes gémissements. Je sens l'orgasme monter, une décharge électrique qui part de mon bassin pour irradier tout mon être. Mes muscles se contractent, enserrant son sexe dans un étau désespéré.

— Je vais venir... je vais venir ! je hurle, la tête renversée en arrière, mes cheveux balayant les dossiers de procédure étalés sur la table.

— Garde tout, salope. Prends tout.

Il saisit mes hanches avec une telle force que je sais que j'aurai des bleus demain. Ses coups deviennent courts, rapides, profonds. Il me laboure le fond de l'utérus, cherchant à marquer son territoire au plus profond de moi. Je sens son corps se tendre, ses muscles devenir de l'acier pur. Avec un dernier grognement viscéral, il s'enfonce une ultime fois, se figeant contre moi alors qu'une onde de chaleur brûlante m'inonde les entrailles.

C'est une explosion. Je sens ses jets puissants frapper mon col, me remplissant d'une souillure délicieuse. Mon propre plaisir m'emporte, me brisant dans un spasme interminable qui me laisse haletante, les yeux révulsés, le corps secoué de tressaillements incontrôlables.

Le silence retombe brutalement sur la pièce, seulement troublé par nos respirations erratiques. Il reste là, pesant de tout son poids sur moi, son sexe encore vibrant à l'intérieur de mon corps dévasté. Je sens la sueur perler sur son front et tomber sur ma

poitrine.

Lentement, il se retire, laissant une traînée de fluide s'écouler sur mes cuisses et sur le bois de la table. Il se redresse, réajuste ses vêtements avec un calme olympien, comme s'il n'avait pas de dossiers compromettants éparpillés autour de nous, comme si nous n'étions pas au bord du précipice.

Il sort une petite clé de sa poche et déverrouille mes menottes. Mes bras retombent mollement sur les côtés, rouges et endoloris. Il me regarde une dernière fois, un éclair de triomphe sombre dans les yeux.

— La séance est levée, Maître. Nettoyez-vous. On a encore un procès à gagner.

Il se détourne et quitte la pièce sans un regard en arrière, me laissant seule, brisée et trempée de lui, au milieu des décombres de ma moralité. Le chapitre se ferme sur le clic métallique de la porte, scellant notre pacte de sang et de foutre. La loi ne pourra jamais me sauver de ce que je suis devenue.

Chapitre 12

Dérapiage Contrôlé

Le silence qui a suivi le claquement de la porte est plus assourdissant que le fracas de nos corps quelques minutes plus tôt. Je reste là, étendue sur ce bois verni, les membres en coton, l'entrejambe en feu. L'air de la pièce est saturé de cette odeur musquée, un mélange âcre de sueur d'homme, de mon propre désir et de ce parfum de luxe qu'il porte comme une armure.

Je sens le liquide visqueux, encore chaud, s'écouler lentement le long de l'intérieur de mes cuisses, traçant des sillons thermiques sur ma peau diaphane. C'est la signature de ma défaite, ou peut-être celle de mon triomphe. J'ai les poignets striés de marques rouges, des sillons profonds laissés par les menottes qu'il a serrées sans l'ombre d'une hésitation. Mes muscles tremblent encore d'un spasme résiduel. Putain, il ne m'a pas ratée.

Je me redresse avec une lenteur calculée, grimaçant quand le contact de ma propre chair mouillée contre le bord de la table me rappelle l'âpreté de l'assaut. Je suis une épave magnifique au milieu d'un océan de dossiers juridiques. Le foutre a maculé une déposition de témoin, rendant l'encre illisible, transformant la vérité judiciaire en une bouillie poisseuse. C'est une métaphore parfaite de ma vie.

Je cherche mon sac du regard. Mes doigts, encore malhabiles, fouillent dans la doublure de soie pour en extirper un paquet de lingettes et ma culotte de dentelle, un lambeau de tissu noir qui semble dérisoire face à la violence de ce qui vient de se passer. Je commence à me nettoyer, frottant avec une sorte de fureur froide cette substance blanche et épaisse qui me colle à la peau. Chaque geste ravive la brûlure dans mon bassin, cette sensation d'avoir été ouverte, explorée, retournée. J'aime cette

douleur. Elle me rappelle que je suis vivante, que je ne suis pas encore devenue l'un de ces robots en robe noire qui hantent les couloirs du palais.

C'est alors que mon téléphone, posé sur le coin de la table, se met à vibrer. Le son est brutal, une décharge électrique dans ce sanctuaire profané.

Je fixe l'écran. Un numéro masqué. Mon cœur, qui commençait à peine à ralentir, repart de plus belle, cognant contre mes côtes comme un animal en cage. Je décroche sans réfléchir, la voix encore rauque, chargée de l'écho de mes propres cris.

— Allô ?

— Roxane. C'est Marc.

Ma respiration se bloque. Marc. Le Commandant de gendarmerie. Un homme de fer que j'ai brisé sur l'autel de mes fantasmes il y a trois mois, et que j'utilise depuis comme une source d'information privilégiée. Sa voix d'ordinaire si ferme, si autoritaire, n'est plus qu'un murmure haché, dévasté par l'urgence.

— Marc, qu'est-ce qui se passe ? Je t'ai dit de ne jamais m'appeler sur cette ligne.

— On est baisés, Roxane. L'IGGN... Ils ont débarqué à la caserne ce matin. Ils ont saisi mon ordinateur, mon téléphone perso. Tout.

Le froid qui m'envahit n'a rien à voir avec la clim du bureau. C'est une lame de glace qui me transperce les entrailles. L'Inspection Générale. Les bœufs-carottes. S'ils ont Marc, ils ont les messages. Ils ont les photos de lui en uniforme, à genoux devant moi dans cette chambre d'hôtel miteuse de la banlieue d'Orléans. Ils ont les détails de chaque procédure qu'il a détournée pour me favoriser.

— Ils ont quoi exactement ? je demande, ma voix reprenant instantanément son

timbre d'avocate, sec et tranchant.

— Ils ont les vidéos des caméras de surveillance de la réserve d'armes. Celle de la nuit du 14. Roxane... on nous voit. On voit tout. Ta robe relevée, moi qui te... Putain, ils cherchent un levier pour faire tomber tout le réseau. Ils pensent que tu pilotes un système de corruption à grande échelle.

Je ferme les yeux, visualisant la scène. La pénombre de la réserve, l'odeur de l'huile de graissage, le métal froid des fusils d'assaut contre mon dos, et Marc qui s'enfonçait en moi avec une rage désespérée. On était des prédateurs, on pensait être invisibles.

— Écoute-moi bien, Marc. Tu ne dis rien. Pas un mot. Tu demandes un avocat, n'importe lequel, mais tu ne cites pas mon nom. Je m'occupe de tout.

— Tu ne comprends pas, hoquète-t-il, je sens la panique monter en lui, une odeur de peur qui traverse l'appareil. Ils ont aussi perquisitionné chez Thomas. Le pompier. Ils ont trouvé de la came, Roxane. De la came que tu lui aurais fournie.

Je sens le sol se dérober. Thomas. Le petit soldat du feu, si robuste, si docile quand je lui enfonçais mes talons dans le torse. Je ne lui ai jamais donné de drogue, mais j'ai fait pire : je l'ai rendu accro à l'adrénaline du risque. Quelqu'un est en train de monter un dossier pour m'abattre. Mes "instruments" sont en train de se transformer en dominos. Et s'ils tombent, ils m'entraîneront dans leur chute.

— Marc, reste calme. Je vais blanchir le dossier. Je vais trouver la faille de procédure. Ils ont dû merder quelque part, ils sont toujours trop pressés. Raccroche maintenant. Brise ce téléphone.

Je raccroche. Mes mains tremblent pour de bon, cette fois. Ce n'est plus l'excitation du sexe, c'est l'ivresse pure du danger de mort sociale. Je regarde autour de moi. La pièce, qui était mon terrain de jeu, ressemble maintenant à une scène de crime. Ma

robe de soie est froissée, mes cheveux en bataille, et l'odeur de l'homme qui vient de me posséder — un juge d'instruction influent, ironiquement — plane encore sur moi.

Je dois bouger. Vite. La prédatrice doit redevenir l'avocate. Je dois nettoyer cette table, non pas de son foutre, mais des preuves de ma déchéance. Mais alors que je ramasse mes dossiers, une pensée me traverse l'esprit, brûlante et perverse : c'est exactement ce que je cherchais. Ce moment de bascule totale où la loi et la luxure se fracassent l'une contre l'autre.

Je me glisse dans ma culotte, sentant l'humidité de mon amant précédent se presser contre le tissu fin. Je remonte ma jupe, ajuste mon chemisier boutonné jusqu'au cou, et jette un dernier regard au miroir de l'entrée. Mes yeux brillent d'une lueur sombre, prédatrice.

La chasse est ouverte. Mais cette fois, c'est ma tête qui est le trophée. Et je n'ai jamais eu autant envie de mordre.

Le dossier de l'affaire *Langevin* gît sur le bureau, les coins écornés, imbibé d'une tache translucide qui commence à sécher sur le cuir sombre. C'est mon mouchoir improvisé. J'ai essuyé le foutre du Juge Laroche avec les conclusions de la défense. L'ironie est si épaisse qu'elle m'étouffe presque autant que le souvenir de ses doigts noueux s'enfonçant dans ma gorge quelques minutes plus tôt.

Je me redresse, mes muscles fessiers hurlant de la tension qu'il m'a imposée. À chaque pas vers le bar en acajou de mon cabinet, je sens le liquide s'écouler lentement le long de l'intérieur de ma cuisse, une trace chaude, visqueuse, qui me rappelle que je suis sa pute de luxe autant que sa conseillère juridique. Je ne porte pas de collants aujourd'hui. Une erreur tactique ou une envie inconsciente de sentir mon propre naufrage ?

Je me sers un whisky pur, sans glace. Le liquide brûle ma gorge irritée, un écho

parfait à l'incendie qui ravage encore mon entrejambe. Je ferme les yeux, savourant la douleur sourde dans mes hanches. C'est alors que la poignée de la porte tourne. Pas de frappe. Pas de sommation.

C'est lui. Dante.

Il n'est pas censé être ici. Il est censé être en planque, loin des radars, loin de la police qui ratisse le port depuis que sa dernière livraison a tourné au bain de sang. Il entre avec cette démarche de prédateur blessé, l'odeur de la pluie, du tabac froid et de la poudre à canon s'invitant brutalement dans mon sanctuaire de velours.

Il s'arrête net à deux mètres de moi. Ses yeux noirs, d'une intensité de charbon ardent, balayent la pièce avant de se fixer sur mon visage. Puis, il renifle l'air. Un rictus sauvage étire ses lèvres.

— Tu pues, Roxane, lâche-t-il d'une voix rauque, si basse qu'elle me fait vibrer les vertèbres. Tu pues le vieux, le cigare et la semence de bureaucrate.

Je ne cille pas, bien que mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Je porte mon verre à mes lèvres, défiante.

— Le "bureaucrate" en question est celui qui va signer ton ordonnance de non-lieu, Dante. Ou ton arrêt de mort. Ça dépend de mon humeur. Et de la sienne.

Il réduit la distance en deux enjambées. Sa main gantée de cuir se referme sur ma gorge, pas pour m'étrangler, mais pour forcer ma tête en arrière. Mon verre manque de m'échapper. Il plonge son visage dans le creux de mon cou, là où la sueur de Laroche n'a pas encore séché. Il aspire l'odeur de ma trahison avec une avidité qui me donne des frissons.

— Tu t'es laissé labourer par ce porc pour me sauver ? grogne-t-il contre ma peau, ses dents frôlant mon lobe d'oreille. Ou tu avais juste besoin de sentir quelque chose de

dur entre tes jambes de sainte ?

— Les deux, je souffle, ma voix n'étant plus qu'un murmure brisé. Les flics ont saisi le hangar 14. Ils ont les noms, Dante. Si je ne manipule pas le dossier maintenant, demain, tu dors aux Baumettes. Ou tu finis dans une décharge avec une balle dans la nuque.

Il lâche ma gorge pour glisser sa main sous ma jupe. Ses doigts rugueux, calleux, remontent la soie de mes cuisses avec une brutalité qui m'arrache un gémissement. Il trouve immédiatement l'humidité, le mélange de mon désir et du reste de l'autre homme. Il enfonce deux doigts en moi, sans préambule, sans douceur, cherchant à déloger l'empreinte de son rival.

— Putain, Roxane... tu es trempée de lui, crache-t-il, alors qu'il commence un va-et-vient rageur. Tu vas me dire tout ce que tu as donné à ce juge. Chaque mot. Chaque position. Je veux savoir à quel point tu as rampé.

Je me cambre, agrippant ses épaules massives. Ma tête bascule en arrière, mes yeux fixés sur le plafond mouluré de mon bureau qui semble vaciller. La sensation est schizophrène : la peur viscérale de la situation juridique catastrophique et l'excitation animale de ce marquage de territoire.

— J'ai... j'ai pris ce qu'il fallait, j'articule entre deux souffles courts. J'ai signé les documents sur son dos pendant qu'il me... Ah !

Dante appuie son pouce sur mon clitoris avec une force qui me fait voir des étoiles. Il se plaque contre moi, son érection massive, dissimulée sous son jean brut, écrasant mon pubis. Je sens la menace, la vraie. Ce n'est plus seulement du sexe, c'est une réappropriation.

— On s'en fout du dossier pour l'instant, rugit-il. Les dossiers, ça se brûle. Les

témoins, ça se tue. Mais toi... toi, tu es à moi. Tu m'appartiens juridiquement, physiquement, jusque dans tes putains d'entrailles.

Il déboucle sa ceinture d'un geste sec, le bruit du métal cliquetant dans le silence pesant du bureau sonne comme un verdict. Il m'attrape par les hanches et me soulève, me déposant brutalement sur le bureau, pile sur les documents souillés. Les feuilles de papier se froissent sous mon poids, le carbone s'imprime sur ma peau.

— Regarde-moi, ordonne-t-il en écartant mes jambes au maximum, m'exposant totalement sous la lumière crue de la lampe de bureau.

Je m'exécute, le souffle court, les joues brûlantes. Il retire son sexe, tendu, sombre, palpitant de rage. Il ne cherche pas à être mon amant. Il cherche à être mon châtiment.

— Tu voulais jouer avec la loi, Roxane ? On va voir comment tu gères l'anarchie.

Il s'engouffre en moi d'un seul coup, une intrusion si brutale que je sens mes tissus s'étirer jusqu'à la rupture. Je crie, le son étouffé par sa main qui s'écrase sur ma bouche. L'odeur de Laroche disparaît, balayée par celle, musquée et sauvage, de Dante. C'est un carnage sensoriel. Mes talons aiguilles griffent le bois verni du bureau, laissant des marques indélébiles, alors qu'il me pilonne avec une fureur qui n'a rien de civilisé.

Chaque coup de butoir renvoie les documents au sol. Les preuves, les témoignages, les noms des complices... tout s'envole, tournoyant dans l'air comme des confettis macabres pendant que mon corps devient le seul champ de bataille qui compte.

— Dis-le, commande-t-il, en retirant sa main de ma bouche tout en accélérant la cadence, ses hanches claquant contre les miennes avec un bruit de chair mouillée. Dis que tu préfères le monstre à l'arbitre.

— Je... je t'ai sauvé... Dante... je...

— Dis-le !

Soudain, le téléphone sur le bureau se met à sonner. La ligne rouge. Celle que seuls les hauts dignitaires de la police utilisent. Le nom s'affiche sur l'écran numérique, narguant notre accouplement sauvage : *Commissaire divisionnaire Varga*.

Dante s'arrête net, mais reste profondément ancré en moi, son membre vibrant à l'intérieur de ma chaleur. Il fixe le téléphone, puis mes yeux, un sourire cruel aux lèvres.

— Réponds, Roxane. Fais ton boulot d'avocate. Mais si tu bouges d'un millimètre, je te brise en deux.

Il reprend son mouvement, mais cette fois, avec une lenteur calculée, torturante, s'enfonçant millimètre par millimètre tandis que la sonnerie déchire l'obscurité.

La sonnerie du commissaire Varga est une agression, un cri strident qui déchire l'air saturé d'électricité et de l'odeur de notre sexe. Le nom clignote sur l'écran, une menace de mort pour ma carrière, tandis que Dante, lui, représente une menace bien plus immédiate pour mon intégrité physique.

Il ne s'est pas retiré. Au contraire, il s'est ancré plus profondément, son gland poussant contre mon col comme pour revendiquer un territoire que la loi ne devrait jamais fouler. Ma main tremble alors que je tends le bras vers le bureau, mes doigts effleurant le métal froid de l'appareil. Dante pose sa main sur ma nuque, ses doigts s'enroulant dans mes cheveux pour maintenir mon visage à quelques centimètres du sien. Ses yeux sont deux abîmes de noirceur, brûlants d'un sadisme pur.

— Décroche, Roxane, murmure-t-il, son souffle chaud s'engouffrant dans ma bouche. Mais si tu laisses échapper un seul gémissement, je t'encastre dans ce bois jusqu'à ce que tu oublies ton propre nom.

Il donne une impulsion lente, presque imperceptible, mais d'une puissance dévastatrice. Je sens chaque ride de son membre glisser contre mes parois déjà gorgées de lui, dilatées, dégoulinantes de ma propre sève. J'appuie sur "Répondre".

— Allô... Commissaire ? ma voix est un fil de soie, précaire.

— Maître Delage ? Varga semble tendu. Je vous dérange ? Vous avez une voix... singulière.

À cet instant précis, Dante s'enfonce d'un coup sec, un centimètre de plus que ce que je pensais possible. Je manque de lâcher un cri. Mes ongles s'enfoncent dans le cuir du bureau. Je serre les dents, mes muscles pelviens se contractant violemment autour de lui dans un réflexe de survie qui, je le vois à l'éclair de triomphe dans son regard, le rend fou.

— Non... non, je... je finis de relire le dossier de... de l'affaire de la zone Nord, je balbutie, essayant de masquer le souffle court qui me trahit.

— Bien. On a un problème. Les preuves saisies cet après-midi... elles s'évaporent, Delage. On murmure qu'une taupe a saboté la chaîne de saisie. On a besoin de vous demain à la première heure pour verrouiller la procédure de vice de forme avant que la presse ne s'en empare.

Dante commence un mouvement de va-et-vient d'une lenteur de torture. Il ne se retire jamais complètement, restant là, à frotter ma zone la plus sensible avec une précision chirurgicale. Je sens le liquide chaud, mélange de sa sueur et de mon désir honteux, couler le long de mes cuisses. Le contraste entre les paroles froides de Varga sur la

justice et le marteau-pilon de chair qui me dévaste de l'intérieur est une agonie exquise.

— Je... je serai là, j'articule, les yeux fermés, la tête basculant en arrière alors que Dante mord l'attache de mon cou, ses canines marquant ma peau. Comptez... comptez sur moi, Commissaire.

— Parfait. Reposez-vous, Maître. Vous semblez à bout de forces.

Varga raccroche. Le silence qui suit est plus lourd que le bruit. Dante lâche le téléphone, mais pas ma nuque. Il me fixe, un sourire de prédateur étirant ses lèvres.

— "À bout de forces", répète-t-il avec une dérision cruelle. Il n'a aucune idée de ce qui est en train de te mettre à bout, n'est-ce pas ?

Soudain, le contrôle se brise. La lenteur calculée explose en une brutalité animale. Dante ne joue plus. Il me saisit par les hanches, ses doigts s'enfonçant dans ma chair comme des griffes, et il commence à me marteler avec une force sauvage. Le bruit de nos corps qui s'entrechoquent, ce claquement de chair humide, résonne dans le bureau comme des coups de feu.

— Tu les as sauvés, Roxane, grogne-t-il entre ses dents serrées, son visage enfoui dans mes cheveux. Tu as sauvé mes hommes. Maintenant, paie le prix. Dis-le. Dis que tu es à moi, pas à la Cour. Dis que tu préfères ma queue à leur putain de code pénal !

Je suis perdue. Mon cerveau n'est plus qu'un amas de nerfs à vif. Chaque coup de boutoir me propulse plus loin dans un abîme de plaisir sombre. Je m'accroche à ses épaules massives, mes jambes s'enroulant autour de sa taille pour l'aspirer plus profondément encore. Je veux qu'il me brise. Je veux qu'il efface la juriste, la femme de loi, pour ne laisser que cette créature hurlante de besoin sous lui.

— Je suis... à toi... Dante ! je crie, incapable de retenir l'aveu alors que le premier spasme de l'orgasme déchire mon bas-ventre.

Il redouble de violence, ses hanches percutant les miennes avec une cadence inhumaine. Il cherche le fond, il cherche à marquer mes entrailles. Je sens ses muscles se tendre, devenir du granit sous ma peau. Il pousse un grognement de bête blessée et se vide en moi, de longs jets brûlants qui me font convulser. Ma vue se brouille, des étoiles noires dansent derrière mes paupières alors que mon propre plaisir explose, une onde de choc qui me laisse exsangue, tremblante, l'esprit totalement annihilé.

Il reste sur moi quelques instants, son poids m'écrasant contre le bureau, nos respirations s'entremêlant dans un chaos de poumons affamés d'oxygène. Il se retire lentement, le bruit de succion marquant la fin de notre union impie. Je retombe sur le bureau, mes membres comme du coton, le froid du bois me rappelant brutalement à la réalité.

Dante se rhabille avec une économie de gestes insultante, tandis que je reste là, dévastée, ma robe en lambeaux, le sperme coulant entre mes jambes. Il se penche sur moi, ramasse le téléphone et le pose sur mon ventre encore tressaillant.

— Demain, à la première heure, Maître Delage, dit-il d'une voix redevenue glaciale, presque professionnelle. Ne sois pas en retard. Varga déteste attendre.

Il se détourne et disparaît dans l'ombre du couloir sans un regard en arrière. Je reste seule dans l'obscurité du bureau, le goût de sa peau encore sur mes lèvres, réalisant que pour sauver mes amants de l'ombre, j'ai non seulement vendu mon âme à la pègre, mais j'ai surtout appris à aimer mes chaînes.

Le chapitre se referme sur le silence de la pièce, uniquement troublé par le cliquetis du radiateur et le poids du secret qui, désormais, me lie à l'enfer.

FIN DU CHAPITRE.

Chapitre 13

L'Insigne dans la Peau

Le silence qui a suivi le départ de Dante est plus assourdissant que le fracas de nos corps quelques minutes plus tôt. Je reste clouée au bois du bureau, les vertèbres hurlant contre la surface rigide, les jambes écartées dans une impudeur totale. L'air frais de la pièce vient lécher ma peau brûlante, là où ses mains ont laissé des marques rougeâtres qui mettront des jours à s'effacer. Entre mes cuisses, je sens la chaleur poisseuse de son mépris – cette semence qu'il a abandonnée en moi comme on marque un territoire conquis, coulant lentement pour venir souiller le tapis de laine épaisse.

Je fixe le plafond, le souffle encore court, les pupilles dilatées. Le téléphone posé sur mon ventre me paraît peser une tonne. Il est le symbole de mon aliénation, le lien direct avec Varga et l'enfer que j'ai choisi d'embrasser. Je devrais avoir honte. Je devrais pleurer cette dignité que j'ai piétinée en acceptant de devenir l'esclave de mes propres pulsions. Mais alors que je passe une main tremblante sur mes lèvres gonflées par ses baisers brutaux, je ne ressens qu'une décharge d'adrénaline pure.

Je suis Roxane Delage. Je plaide pour des monstres le jour, et je me laisse dévorer par eux la nuit.

Je me redresse avec effort, mes muscles protestant à chaque mouvement. Ma robe de soie, une pièce de créateur qui m'a coûté une fortune, n'est plus qu'un chiffon inutile, déchirée jusqu'à la taille. Je l'arrache complètement, la laissant choir au sol comme une vieille peau dont je me délesterais. Je me tiens debout, nue dans l'obscurité de ce cabinet d'avocats prestigieux, entourée de codes civils et de procédures pénales qui me semblent soudain d'une futilité risible.

Je marche vers la salle d'eau privée attenante au bureau, mes talons claquant sur le parquet avec une résonance sinistre. Dans le miroir, l'image qui me fait face est celle d'une femme ravagée, mais dont les yeux brillent d'une faim nouvelle. Mes cheveux sont un chaos de mèches sombres, mon mascara a coulé, traçant des sillons noirs sur mes pommettes. Je porte l'odeur de Dante sur moi : un mélange de tabac froid, de cuir et de cette sueur mâle, âcre, qui m'enivre malgré moi.

J'ouvre le robinet d'eau tiède et je commence à me laver, non pas pour effacer la trace de son passage, mais pour préparer le canevas de ma prochaine conquête. Mes doigts s'attardent sur mon intimité encore endolorie, explorant la sensibilité exacerbée de ma chair. Chaque contact ravive l'étincelle. La douleur est un carburant.

Je ne suis pas brisée. Je suis affûtée.

Dante pense m'avoir soumise, mais il oublie que je suis une collectionneuse. Il n'est qu'une pièce de plus dans ma vitrine, la plus sombre, certes, mais pas la dernière. Ce besoin de contrôle qui régit ma vie professionnelle ne trouve son équilibre que dans ces instants où je le perds volontairement face à l'autorité. Mais l'autorité a besoin d'un insigne, d'un uniforme, d'une structure pour exister. Et c'est là que je frappe. Je brise le cadre. Je transforme le protecteur de l'ordre en un animal en rut.

Je m'habille avec une lenteur calculée. Je pioche dans mon vestiaire de secours : un tailleur-pantalon noir, ajusté comme une seconde peau, une chemise en satin blanc dont je laisse les trois premiers boutons ouverts, révélant la naissance de ma poitrine encore marquée par ses pressions. Je ne mets pas de sous-vêtements. Je veux sentir l'air, je veux sentir le frottement du tissu contre ma peau sensibilisée. C'est mon secret, ma source de pouvoir sous les néons blafards de la ville.

Je quitte l'immeuble, le clic-clac de mes escarpins résonnant dans le hall désert. Dehors, la pluie fine de Paris transforme le bitume en un miroir noir. Il est deux

heures du matin. L'heure où les prédateurs sortent de leurs tanières.

Je monte dans ma berline, le moteur ronronne doucement. Mes mains serrent le volant en cuir, mes jointures blanchissent. L'excitation monte en moi, une marée montante que rien ne pourra arrêter. Mon corps réclame déjà une nouvelle dose. Dante m'a laissée vide, et ce vide est un gouffre que je dois combler.

Je connais mon point de chute. Un bar de nuit situé à quelques encablures de la caserne de gendarmerie mobile. Un endroit où les hommes en uniforme viennent noyer le stress de leurs interventions dans un alcool bon marché avant de reprendre leur tour de garde ou de rentrer chez eux, la discipline encore chevillée au corps. C'est là que je vais pêcher.

Je gare la voiture un peu à l'écart, dans une ruelle sombre. Je prends un instant pour me regarder dans le rétroviseur. Je retire l'excès de rouge à lèvres, laissant mes lèvres à nu, charnues, provocantes. Je libère mes cheveux qui retombent en vagues sauvages sur mes épaules. L'avocate a disparu. Il ne reste que la chasseuse.

En poussant la porte du "Bivouac", l'odeur de friture, de bière renversée et de testostérone me frappe au visage. C'est exquis. Mes yeux scannent la salle, ignorant les piliers de bar habituels, pour s'arrêter sur une table au fond.

Il est là.

Seul. Un dos large, une carrure imposante que même son pull civil ne parvient pas à dissimuler totalement. La coupe de cheveux est réglementaire, la nuque rasée de près, laissant apparaître une peau hâlée et ferme. Sur la table, à côté de son verre de whisky, repose son képi. Le galon d'argent brille sous la lumière crue d'un néon défaillant. Un capitaine.

Un frisson me parcourt l'échine, partant de la base de ma nuque pour mourir entre

mes jambes, là où je suis encore moite du précédent assaut. La discipline de cet homme est mon prochain défi. Je veux voir ses yeux d'acier se troubler, je veux sentir ses mains habituées à l'arme de service se refermer sur ma gorge, je veux entendre le craquement de sa droiture morale lorsqu'il réalisera que, sous ma robe d'avocate, je ne suis qu'une invitation au péché.

Je m'avance vers lui, chaque pas pesé, chaque hanchement calculé pour attirer son regard. Je sens son attention se porter sur moi avant même qu'il ne lève la tête. L'instinct du soldat.

— Vous attendez quelqu'un, Capitaine ? ma voix est un murmure rauque, chargé de promesses illicites.

Il lève les yeux. Son regard est bleu, froid comme le métal d'une lame de guillotine. Un regard d'homme qui a l'habitude d'ordonner et d'être obéi sans discussion.

— Je ne savais pas que le Barreau de Paris fréquentait ce genre de bouge, répond-il d'une voix grave, son regard descendant lentement sur l'ouverture de ma chemise.

Le jeu commence. Et cette fois, je ne compte pas laisser de prisonniers.

Je ne recule pas. Au contraire, je réduis l'espace entre nous jusqu'à ce que l'effluve de son parfum — un mélange âcre de tabac froid, de cuir vieilli et de savon de Marseille — envahisse mes poumons. C'est l'odeur de l'autorité, celle qui ne s'excuse jamais d'exister. Sous la lumière tamisée et poisseuse du bar, ses yeux bleus ne cillent pas. Il me scanne comme s'il cherchait l'arme dissimulée sous ma soie, ignorant que l'arme, c'est moi.

— Le Barreau a besoin de s'encanailler, Capitaine, murmuré-je en posant lentement mes doigts sur le rebord en zinc, juste à côté de son verre de bourbon. Et puis, la vertu est une cellule très étroite. J'avais besoin de prendre l'air.

Je vois la veine de sa tempe battre un peu plus vite. Il ne bouge pas d'un millimètre, mais je sens l'onde de choc de ma présence percuter son calme de façade. Ses mains sont massives, posées à plat sur le comptoir, les jointures blanchies. Des mains de cogneur, des mains de tireur. Je rêve déjà de les sentir s'enrouler autour de mes cuisses.

— Vous devriez faire attention, Maître, reprend-il, sa voix descendant d'un octave, devenant un grondement sourd qui fait vibrer ma cage thoracique. Ce genre d'endroit n'est pas fait pour les femmes qui portent des chaussures qui coûtent le prix d'un mois de solde. On pourrait vous briser.

Je ris, un son bas et rauque, en penchant la tête. Mon regard descend sur ses larges épaules, s'attarde sur le tissu tendu de sa chemise de service, là où le galon de son grade scintille discrètement.

— Qui vous dit que ce n'est pas ce que je cherche ?

L'audace de ma réplique électrise l'air. Il pivote enfin vers moi, tout son corps imposant tourné dans ma direction. Il domine ma silhouette de toute sa stature de prédateur d'État. Sa main, brusque, quitte le zinc pour venir se refermer sur mon poignet. Sa poigne est de fer, sans aucune douceur, une revendication immédiate de territoire. La douleur légère qui irradie de mes os me fait frissonner de plaisir. Mon sexe s'humidifie instantanément, une chaleur liquide et impatiente qui bat entre mes jambes.

— Jouer les provocatrices devant un tribunal est une chose, crache-t-il, ses lèvres n'étant plus qu'à quelques centimètres de mon oreille. Mais ici, il n'y a pas de juge pour me demander de me rasseoir. Ici, je fais la loi.

Il resserre sa prise, m'attirant contre lui. Le contact est brutal. Mon ventre heurte la

boucle rigide de son ceinturon, là où son arme de service repose, lourde et froide contre ma hanche. C'est un contraste érotique insupportable : la douceur de ma robe de créateur contre la rudesse de son équipement tactique. Je sens la chaleur qui émane de son corps, une fournaise de testostérone et de retenue qui menace d'exploser.

Je lève les yeux vers lui, mes lèvres entrouvertes, laissant ma respiration devenir erratique. Je veux qu'il voie mon désir, je veux qu'il lise dans mes pupilles dilatées que je suis prête à être sa proie, à condition qu'il accepte d'être mon bourreau d'une nuit.

— Alors, appliquez-la, votre loi, Capitaine, soufflé-je contre sa gorge, là où son pouls cogne furieusement. Montrez-moi ce que vous faites des suspects récalcitrants dans les ruelles sombres.

Un grognement animal s'échappe de sa gorge. Il me lâche le poignet pour plaquer sa main libre dans mon dos, ses doigts s'enfonçant dans ma chair à travers le tissu fin, me cambrant violemment contre lui. Je sens son érection, un barreau d'acier qui presse contre mon bas-ventre, trahissant son mépris affiché. Sa droiture morale vient de se fissurer.

— Vous ne savez pas dans quoi vous vous embarquez, Maître, siffle-t-il, son regard brûlant désormais d'une faim primitive. Je ne suis pas un de vos clients que vous pouvez amadouer avec des mots latins. Si je vous emmène là-bas, derrière ce rideau, je ne vous rendrai pas intacte.

— Ne me faites pas de promesses que vous ne pourriez pas tenir.

D'un geste lent, presque insolent, je porte ma main libre à sa poitrine. Je remonte le long des boutons de sa chemise, sentant la dureté de ses pectoraux, jusqu'à toucher l'insigne métallique accroché à sa poche. Mes ongles griffent doucement le métal froid avant de s'enfoncer dans le tissu. Je cherche le contact de sa peau, la sueur qui

commence à perler à la base de son cou.

Il s'empare de ma mâchoire, ses doigts enserrant mon visage avec une autorité qui m'arrache un gémissement. Il force mes yeux à rencontrer les siens, ces abîmes bleus où toute pitié a disparu.

— Vous voulez voir l'envers du décor ? Très bien. Mais quand vous crierez, personne ne viendra témoigner en votre faveur.

Il me tire alors vers le fond de la salle, là où l'obscurité dévore les derniers éclats de néon. Ses pas sont lourds, décidés. Il ne me guide pas, il me traîne, et chaque pas me rapproche du précipice que j'ai moi-même creusé. L'adrénaline se mélange au désir pur, créant un cocktail toxique dans mes veines.

On s'enfonce dans un couloir étroit, l'odeur de poussière et d'humidité remplaçant celle de l'alcool. Il s'arrête brusquement devant une porte en bois massif, l'ouvre d'un coup de pied et me projette à l'intérieur avant de la refermer dans un claquement sourd. L'obscurité est presque totale, seulement percée par un rai de lumière filtrant sous la porte.

Le silence ne dure qu'une seconde. Le temps qu'il me plaque contre le bois froid, ses mains cherchant déjà l'ourlet de ma robe avec une impatience sauvage, loin de la discipline qu'il affiche en plein jour.

— Maintenant, murmure-t-il dans mon cou en y plantant ses dents, on va voir si votre arrogance survit à la réalité.

Le craquement de ma soie qui se déchire sous ses doigts experts sonne comme le premier coup de feu d'une guerre que je suis impatiente de perdre. Mes mains se crispent sur ses épaules, cherchant à arracher cette chemise de force, à atteindre la bête qui rugit sous l'uniforme. Le jeu ne fait que commencer, et le cuir de ses bottes

contre mes chevilles nues m'indique que la suite sera tout sauf réglementaire.

Le craquement de la soie n'est qu'un prélude, un signal de guerre qui libère une décharge d'adrénaline pure dans mes veines. Le tissu cède, révélant ma peau à la fraîcheur de la pièce et à la chaleur dévorante de son souffle. Il n'y a plus de place pour la courtoisie ou les faux-semblants. Ici, dans cette pénombre étouffante, il n'est plus le bras de la loi, et je ne suis plus une simple invitée.

Ses mains, calleuses et impatientes, s'enfoncent dans la chair de mes hanches pour me soulever. Je sens le cuir de son ceinturon, froid et rigide, s'écraser contre mon ventre. C'est un rappel brutal de son autorité, de cette force qu'il prétend utiliser pour maintenir l'ordre, alors qu'il est en train de basculer dans le chaos le plus total.

— Tu voulais jouer, Roxane ? grogne-t-il contre ma tempe, sa voix n'étant plus qu'un râle guttural. Regarde où ça te mène.

Il ne me laisse pas répondre. Ses lèvres s'emparent des miennes avec une violence qui me fait gémir de plaisir. C'est un baiser de possession, un choc de langues et de dents où je m'abandonne avec une fureur égale à la sienne. Mes doigts s'acharnent sur les boutons de sa chemise d'uniforme, arrachant le métal pour atteindre la peau brûlante en dessous. Je veux sentir ce cœur qui bat trop vite, je veux griffer ce dos musclé que la discipline s'efforce de tenir droit.

D'un geste brusque, il me retourne face au bois de la porte. Le contact est glacial, mais je m'en moque. Je sens son corps massif se presser contre mon dos, son érection comme une arme chargée contre mes fesses. Il remonte ma jambe, son genou s'insérant entre mes cuisses pour m'ouvrir davantage.

— Regarde cette porte, murmure-t-il, sa main s'enroulant dans mes cheveux pour tirer ma tête en arrière. Tout le monde est de l'autre côté. Ils t'imaginent en train de boire du champagne, alors que je vais te briser en deux contre ce chêne.

Je ferme les yeux, le souffle court, mon sexe déjà noyé par l'attente. La sensation de ses doigts qui écartent mes dentelles pour explorer ma moiteur est un choc électrique. Il est sauvage, ses phalanges s'enfoncent en moi sans aucune douceur, cherchant à me faire plier, à m'arracher des cris que je tente de ravalier.

— Fais-le... je souffle entre mes dents serrées. Arrête de parler et prends-moi.

L'insulte à sa maîtrise de soi semble porter ses fruits. J'entends le bruit métallique de sa boucle de ceinture qu'on déboucle, le froissement du tissu lourd de son pantalon de service. Il ne s'embarrasse pas de préliminaires inutiles. Il saisit mes hanches, ses doigts s'ancrant dans ma chair comme des griffes, et d'un coup de rein dévastateur, il s'enfonce en moi.

La douleur et le plaisir se confondent dans un éclair aveuglant. Je pousse un cri qui vient du plus profond de mes entrailles, étouffé contre le bois de la porte. Il est immense, brut, et il me remplit d'une manière qui frôle l'insupportable. C'est exactement ce que je cherchais : le poids de l'uniforme qui m'écrase, la puissance d'un homme habitué à commander qui perd pied dans l'abîme de mes hanches.

Il commence un va-et-vient frénétique, une cadence animale qui fait trembler la porte contre ses gonds. À chaque assaut, je sens l'insigne de métal accroché à sa poitrine me griffer le dos, marquant ma peau de son empreinte froide. C'est mon trophée. La marque de sa chute.

Je rejette la tête en arrière, cherchant son souffle, ses morsures. La sueur perle sur nos corps, collant ma peau à la sienne dans un mélange d'odeurs de sexe, de cuir et de poudre. Il n'y a plus aucune règle, plus aucun code de conduite. Il me baise avec une rage libératrice, ses mains quittant mes hanches pour venir enserrer ma gorge, juste assez pour me faire manquer d'air, juste assez pour que le plaisir devienne une agonie délicieuse.

— Tu m'appartiens, crache-t-il, ses mouvements devenant erratiques, saccadés par l'imminence de l'orgasme. Tu n'es qu'une petite provocatrice et je vais t'étouffer sous mon foutre.

Ses mots agissent comme un déclencheur. Mes muscles se contractent autour de lui, un spasme violent qui me parcourt de la tête aux pieds. Le monde implose derrière mes paupières. Je sens son membre se gonfler encore, vibrer en moi avant qu'il ne lâche une série de coups de reins désespérés. Il rugit dans mon cou, sa semence jaillissant en moi avec une force qui me fait défaillir.

Nous restons là, haletants, soudés l'un à l'autre alors que le silence retombe sur la pièce, seulement troublé par nos souffles courts. Il ne me relâche pas tout de suite. Il reste enfoui en moi, son front appuyé contre mon épaule, le poids de son corps m'ancrant dans la réalité.

Lentement, il se retire. Je me laisse glisser le long de la porte, mes jambes flageolantes, mon corps encore vibrant des échos de notre affrontement. Il se rhabille dans l'ombre, réajustant son uniforme, lissant sa chemise avec une dextérité qui me donne envie de rire. L'homme de loi est de retour, impeccable, comme si rien n'était arrivé. Mais ses mains tremblent légèrement alors qu'il remet sa ceinture en place.

Je me redresse, ramassant les lambeaux de ma robe. Je n'ai pas honte. Au contraire, je me sens entière. Je passe une main sur mon dos, là où l'insigne m'a griffée. La douleur est exquise.

— Vous avez une tache de sang sur le col, colonel, je dis d'une voix traînante, un sourire provocateur étirant mes lèvres.

Il me jette un regard noir, un mélange de haine et de désir résiduel, avant de sortir de la pièce sans un mot, me laissant seule dans l'obscurité.

Je m'adosse à la porte, savourant le silence. Ma chasse est terminée pour ce soir. J'ai ce que je voulais : le souvenir de son autorité brisée entre mes cuisses. Je lisse mes cheveux, réajuste ce qu'il reste de mes vêtements et me prépare à sortir par la porte dérobée.

En marchant vers la sortie, je sens déjà l'excitation de la prochaine cible monter en moi. Ma collection s'agrandit. Et alors que je disparais dans la nuit, je sais que l'uniforme suivant ne tardera pas à croiser mon chemin. La proie pense toujours qu'elle est le chasseur, jusqu'au moment où elle sent mes dents se refermer sur elle.

Le jeu ne fait effectivement que commencer.

FIN

Merci d'avoir lu "Sous l'Empreinte de l'Uniforme"

Une œuvre écrite par Eros

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)